

LE NOUVEL
ATHEISME
RENVERSÉ.

O U

REFUTATION
DU SISTÈME
DE SPINOSA

TIRE'E

Pour la plûpart, de la conoissance
de la nature de l'Homme.

*Par un Religieux Benedictin de la
Congrégation de Saint Maur.*



A PARIS,
Chez LOUIS ROULLAND, rue S. Jacques,
à S. Louis & aux Armes de la Reine.

M. D C. X C V I.

Avec Approbation & Privilège du Roi,



TABLE

DES MATIERES

Contenuës en ce Livre.

L'ATHEISME RENVERSE'

Idee du sistême de Spinoza & de la Refutation qu'on en fait.

SECTION. I. *Importance de la Métaphisique.* page 1.

SECT. II. *Idee generale du sistême de Spinoza & de ses principales consequences.*
pag. 17.

SECT. III. *Etranges consequences de la Métaphisique de Spinoza.* P. 34.

SECT. IV. *Dessein des Traitez contre Spinoza.* P. 73.

T A B L E

L'ATHEISME RENVERSE'.

TRAITE' I. *Refutation des erreurs de Spinoza, par la methode commune.*

Où la pure raison fait trouver dans la conoissance de la nature de l'homme, l'écueil du Spinosisme & la source des mêmes devoirs que ceux de la Morale Chrétienne.

P. 93.

CHAPITRE I. *Veritez & devoirs qui naissent de la distinction de l'esprit & du corps, de la justesse de leur union & de la capacité qu'à l'esprit de conoître & d'aimer.*

Où l'on prouve l'existence d'un Dieu infiniment sage ; sa liberté & celle de l'homme ; que celui-ci, est capable de louange & de blame, de mérite & de démerite ; que sa

DES MATIERES.

*nature est corompüe ; & qu'in-
dépendemment de tout établisse-
ment humain, il y a du juste
& de l'injuste , du bien &
du mal moral , de l'ordre.
& du désordre. p. 97.*

CHAP. II. *Veritez & devoirs
qui naissent de la difference de
l'esprit & du corps ; & de
l'excellence du premier au
dessus du second. p. 161.*

CHAP. III. *Veritez & de-
voirs qui naissent de l'immor-
talité de l'ame. p. 171.*

L'ATHEISME RENVERSE'

TRAITE' II. *Refutation de
l'erreur de Spinoza sur la pas-
sibilité de l'Incarnation. p. 189.*

CHAPITRE I. *Chefs d'im-
passibilité alegués par les in-
credules. ibid.*

CHAP. II. *Refutation gene-*

T A B L E

rale de ces prétendues impossibilités.

p. 193.

CHAP. III. *Réfutation de la première prétendue impossibilité.*

Il est impossible, disent-ils, que Dieu descende du Ciel en terre, &c. p. 196.

CHAP. IV. *Réfutation de la seconde prétendue impossibilité.*

Il est impossible, disent ces Messieurs, que Dieu prenne la forme d'un homme, & s'unisse à une nature si foible, si méprisable & si fort au dessous de lui. p. 200.

CHAP. V. *Réfutation de la troisième prétendue impossibilité.*

Il est impossible, disent encore ces Messieurs, que Dieu ait pris la forme d'un hom-

DES MATIERES.

me sans autre dessein, que
deracheter les hommes.

pag.

214.

CHAP. VI. *Réfutation de la quatrième prétendue impossibi- lité.*

Il est impossible, disent-ils, que pour racheter les hommes, Dieu ait voulu souffrir la plus ignominieuse mort du monde. p. 222.

CHAP. VII. *Refutation de la cinquième prétendue impos- sibilité.*

Il est impossible, disent enfin les spinosistes, que le tout devienne partie, & qu'une substance devienne manière d'Etre. p. 227.

CHAP. VIII. *Réfutation de l'erreur de Spinoza, sur la possibilité des miracles.* p. 229.

T A B L E

L'ATHEISME RENVERSE'

<i>Réfutation du Système de Spino- sa, suivant la méthode des Géomètres.</i>	P. 235.
<i>Définitions & Axiomes de la Métaphisique de Spinoza.</i>	P. 245.
<i>Définitions.</i>	ibid.
<i>Axiomes.</i>	P. 249.
<i>Observation sur ces définitions & ces Axiomes.</i>	P. 251.
<i>Définitions & Axiomes pour la réfutation du Système de Spino- sa.</i>	
<i>Définitions.</i>	P. 257.
<i>Axiomes.</i>	P. 260.
<i>Eclaircissement.</i>	P. 261.
<i>SECTION I. Où sur l'idée que Spinoza donne de la substance on tente la rupture de son Sis- tème par la seconde de ses pro- positions.</i>	P. 263.
<i>SECT. II. Où sur l'idée que</i>	

DÈS MATIÈRES.

- Spinoza* done de l'Attribut & du Mode, on tente la rupture de son Système par la deuxième de ses Propositions. P. 293
- Conclusion de ce Traité P. 407
- Definitions & Axiomes pour la Réfutation de *Spinoza*. P. 419
- PARALLELE de la Religion & de la Morale de *Spinoza* avec la Religion & la Morale de *Jesus Christ*, & même avec la lumière naturelle : où l'on invite les libertins à prendre le plus seur parti. P. 428
- SECOND PARALLELE des Principes de Monsieur *Descartes*, avec ceux de *Spinoza* ;
Où l'on peut voir l'injustice, ou du moins l'aveuglement de ceux qui prétendent que le Cartisme a produit le Spinozisme. p. 454
- ANALISE, ou idée abrégée de la première Partie de la Réfutation de *Spinoza*.

TABE DES MATIER:

*Où l'on fait voir qu'elle comprend
le renversement de tout son Si-
stème.*

P. 501

EXTRAIT *d'une Lettre de
M. de Fénelon, Archevêque
Duc de Cambrai.*

Sur la Refutation de Spinoza. 525

Fin de la Table.



AVERTISSEMENT.

LA Providence met quelquefois entre des Ouvrages d'esprit , beaucoup plus de liaison que leurs Auteurs n'avoient eu dessein de leur en donner. La plus grande partie de celui qu'on rend aujourd'hui public , aiant été faite il y a plus de dix ans ; il n'y avoit guères d'apparence qu'elle dût être redevable de sa publication , au *Traité de la Connoissance de*

à

AVERTISSEMENT.

soi-même, ni à celui de la *Verité évidente de la Religion Crétienne*, composés il y a si peu de tems ; & l'on ne se seroit pas attendu qu'elle fût destinée à les suivre, elle qui par le droit d'antiquité, devoit avoir le pas. Voici comme cela est arrivé.

Si la Refutation de Spinoza ne parut pas quelque-tems après qu'elle fut achevée ; ce n'est pas que d'habiles gens, & même d'illustres Prélats à qui elle n'avoit pas déplû, ne témoignassent le souhaiter. Mais c'est qu'ayant été formée,

AVERTISSEMENT.

comme le Siftême de Spinoza , par la Methode des Geomètres , Methode de toutes la plus exacte , mais à la portée de moins d'esprits ; Quelques personnes desirerent qu'à cette Refutation , j'en ajoûtasse une seconde , suivant la Methode commune ; afin que tout le monde y pût atteindre : & il est vrai que depuis cela , bien des années se sont écoulées , sans que je me fois trouvé assez libre pour y travailler. Plus d'une fois même , pendant ce tems , je me suis dit qu'un Ouvrage de cette consequence de

à ij

AVERTISSEMENT.
voit être réservé à de plus habiles mains. Enfin comme je n'avois d'abord composé la Refutation Geométrique, que pour ma propre utilité : content de m'être défendu moi-même des erreurs de Spinoza ; je ne songeois plus à me donner , sur cela, nuls mouvemens , lors que les deux Traitez dont je viens de parler , exciterent quelques amis à me faire de nouvelles instances , & me donnerent ensuite ouverture pour m'apliquer encore une fois à ce sujet.

On m'assuroit d'une part, que le nombre des Secta-

AVERTISSEMENT.

teurs de Spinoza, aloit croissant tous les jours ; que *ses erreurs avoient tourné la cervelle à bien de jeunes gens.* Et l'on m'en donnoit des preuves de fait auxquelles il étoit malaisé de résister.

D'ailleurs on me flatoit que le *Traité de la Vérité évidente de la Religion Chrétienne*, aiant mis dans les esprits des dispositions plus favorables à cette Religion, & fort opposées au Spinosisme : elles auroient aplanies les voies au renversement de cette impiété : & qu'ainsi la Refutation qu'on en donneroît présentement , ne

Cela m'a encore été écrit depuis peu, par une personne qui est en place à connoître parfaitement ce qui se passe dans le monde,

AVERTISSEMENT.

pouroit manquer d'avoir de bons éfets , & d'être reçûë agréablement de ceux du moins , qui aiment la vraie Religion.

Pardeffus cela , une vûë que je jetai sur le *Traité de la Conoiffance de foi-même*, m'aïant fait remarquer qu'il étoit assez propre à fournir de nouvelles armes pour combatre les impiétés de Spinoſa , acheva de me déterminer à en entreprendre une ſeconde Refutation , par la Methode commune. Je le fis donc , & je trouvai ce *Traité* & tout l'être de l'homme d'un ſi grand fond

AVERTISSEMENT.

pour cette Refutation ; que quelque facilité que je trouvasse à lever, pour cela, des contributions de toutes les parties de l'Univers ; je ne crûs pas y devoir employer d'autres secours qu'une assez petite partie de ceux même que la nature de l'homme m'ofroit. Car c'est un des avantages de cette nature de porter dans son sein des caracteres inalterables, non seulement de l'existence d'un Dieu , mais aussi de sa liberté & de sa sagesse ; & de fournir plus de raisons pour les établir , que le libertinage n'en invente pour

à iiij

AVERTISSEMENT.

les détruire. De sorte qu'on peut justement apeler la conoissance de l'homme, *l'écueil du Spinofisme* ; tant il est vrai que cette conoissance, prise même selon ce qu'elle a de phifique & de naturel, est, comme nous l'avons dit ailleurs, tres-utile à la Religion.

J'espere qu'il y aura peu de personnes qui n'en forment le même jugement, lorsqu'ils auront donné quelque attention à la lecture de cette double Refutation de Spinosa. Il n'est pas même absolument necessaire pour cela, qu'il les

AVERTISSEMENT.

lisent toutes deux : l'une ou l'autre suffisent pour produire cet effet : parce qu'elles sont presque également fondées sur la conoissance de la nature de l'homme. Et ainsi ceux qui n'auront nulle entrée dans la Methode des Geomètres pourront s'en tenir à la première Refutation (car on a crû devoir mettre pour la première, celle qui a été composée la dernière) : on y trouvera également & de quoi se défendre des erreurs de nôtre Athée; & de quoi profiter dans la conoissance de soi-même. Je ne veux

AVERTISSEMENT.

prevenir personne, chacun en jugera suivant sa lumière ; j'ose néanmoins assurer que cette première Partie n'a gueres moins eu l'approbation des habiles, que la seconde où l'on suit la Méthode des Géomètres. Cela paroîtra par les témoignages qui vont suivre : mais sur tout par ceux de trois illustres & savans Prélats. Je ne rapporterai ici que celui de M. de Meaux.

Voici ce qu'il me fit l'honneur de m'écrire après avoir lû la nouvelle Partie de cette Réfutation ; *J'ai lû, M. une Partie de votre*

AVERTISSEMENT.

Demonstration , j'en ai été tres-content ; & j'espere ne l'être pas moins de l'autre Partie qui est selon la methode Geométrique , que vous m'envoïerez quand il vous plaira.

Je ne manquai pas de lui envoïer cête autre Partie ; & après s'être aussi donné la peine de la lire , il m'honora encore de ce mot. *Fa-prouve beaucoup M. tout ce que je vois dans vôte Ouvrage contre Spinoza. Il est plein d'une excellente & sublime Metaphisique.*

Je fai ce qu'il faut rabatre de ces sortes d'éloges où la

AVERTISSEMENT.

bonté & l'indulgence ont souvent la meilleure part ; mais quoiqu'il en soit du fait ; il paroît toujours que cet illustre Prélat fait à cet Ouvrage un mérite d'une chose , dont quelques esprits pourront bien lui faire un défaut. Car il en est de si prévenus & de si revoltés contre tout ce qui tient du methaphisique ; que ce seul terme n'aïant , pour eux , rien que d'affreux & de funeste , il suffira que cet Ouvrage en tienne un peu , pour leur en donner le dernier éloignement. Ne faisons querelle à personne ; il seroit

AVERTISSEMENT.

aisé de marquer d'où peut venir un si étrange dégoût d'une science tres-solide ; si pour le bannir , il suffisoit d'en découvrir la cause. Mais comme il seroit à craindre que cette découverte n'eut un effet tout contraire ; je me tais ; & loin de vouloir aigrir ce chagrin ; je ne songe qu'à l'adoucir. C'est en partie dans cette vûë que j'ai cru devoir commencer cet Ouvrage , par toucher du moins légèrement l'importance de la Metaphisique & par me plaindre un peu de ceux qui la négligent.

AVERTISSEMENT.

Que si cela ne suffit pas pour les faire revenir ou de leurs préjugés, ou de leur assoupissement à cet égard: je les renvoie à l'excellent usage qu'un illustre & savant Prélat a fait de cette science dans un modèle de Réfutation de Spinoza, qu'il a bien voulu me faire l'honneur de me donner par une de ses Lettres. C'est-là où assurément on trouvera la plus sublime Métaphisique, & où l'utilité de cette science se fera beaucoup mieux sentir, que par tout ce que je pourrois en dire.

Ce morceau m'a paru si

AVERTISSEMENT.

beau & si fort, que persuadé que rien n'est plus propre à , fortifier le foible de mon Ouvrage ; je me flate que cet illustre Prélat ne désagrera pas que je le termine par cet écrit ; que j'en fasse part au public, & que je me soutienne ainsi par un Traité qui auroit été capable de me faire tomber la plume des mains, si je l'avois vû avant que d'entreprendre cette Refutation.

Je dois encore avertir qu'ayant reconnu par la lecture que quelques personnes ont faite des premières feüilles imprimées de cet Ou-

AVERTISSEMENT.

vrage , que tous les esprits ne sont pas capables d'embrasser la suite des principes de la première Partie de la Réfutation , ni de pénétrer leur fécondité pour le renversement de tout le Système de Spinoza ; persuadé que ce qui leur en dérobe la veüe , sont certains faits & certaines reflexions que je n'y ai cependant mêlées, que pour fortifier ces principes : j'ai crû qu'en faveur de ces esprits , il étoit à propos de démêler ces principes de tout cet accessoire ; & d'en faire une Analise si exacte , si dégagée , & si serrée ,

AVERTISSEMENT.

rée, qu'on pût appercevoir, comme d'une simple vûë, leur liaison & leurs conséquences; & s'en former ainsi une idée plus nette, plus vive & plus liée. Sa place naturelle auroit dû être immédiatement après cette première Partie: mais comme il n'est plus possible de l'y mettre presentement, on la trouvera à la fin du Traité.



APPROBATION DE
Monseigneur de Fénelon, Arche-
vêque, Duc de Cambrai.

J'Ai lû fort attentivement le Livre intitulé, *Refutation du Système de Spinoza, &c.* & j'ai été édifié du zele de l'Auteur, qui a pris soin de découvrir l'endroit précis où les principes de ce faux Philosophe ne peuvent se lier ensemble. Les erreurs de Spinoza sont si monstrueuses, qu'il est étonnant qu'on ait besoin de les refuter. En un sens ces erreurs font honneur à la Religion; car il est beau de voir qu'on tombe dans des égarements si affreux, dès qu'on s'écarte de ce qu'elle enseigne. Mais Spinoza a donné à ses imaginations une aparence de grands principes de de Metaphisique, & il a affecté la Methode des Geomètres, pour donner à son Ouvrage un tour d'exactitude & de Demonstration. Il n'en faut pas tant à des hommes superficiels & corompus, pour applaudir à

ée qui flate l'incrédulité. L'Auteur de la Refutation mérite donc beaucoup de louanges , d'avoir sapé les fondemens de ce Système impie , & d'avoir défendu la verité par des raisonnemens tres-solides. C'est le témoignage que je lui rends de tout mon cœur , avec toute l'estime possible. Donnè à Cambrai ce 14. Juin 1696.

Fr. Arch. Duc de Cambrai.

Approbation de Monseigneur de Silleri , Evêque de Soissons.

J' Ai lû avec application le Livre qui a pour titre. *Le nouvel Atheisme renversé , ou Refutation du Système de Spinoza , tirée pour la plupart, de la conoissance de la nature de l'homme.* Quoique Spinoza se soit expliqué d'une manière si obscure , qu'on ait dû s'attendre naturellement , que ses impiétez n'auroient point de cours ; la corruption du

é ij

cœur de l'homme est telle ; qu'il n'a pas laissé de trouver des Sectateurs , qui se sont fait une étude d'en pénétrer les ténèbres. On doit donc avoir grande obligation au *Religieux Benedictin de la Congregation de saint Maur* , qui le refute ici avec tant de force & d'évidence. Ce pieux Religieux ne pouvoit mieux commencer son Ouvrage , que par une exposition simple & fidele du Siftême de cet Impie : C'est ce qu'il a fait tres-exactement ; & c'est sans doute , un grand sujet de consolation , pour ceux qui aiment Dieu & **JESUS-CHRIST** , de voir d'abord Spinoza refuté d'une maniere invincible , par la seule exposition de sa Doctrine. On s'aperçoit , avec plaisir , qu'il suffit de la comprendre , pour en concevoir de l'horreur & du mépris ; & qu'elle se détruit d'elle-même , au moment qu'on la dépouille des tours misterieux dont cet esprit dangereux l'a revêtuë. Les argumens tirez de la conoissance de la nature de l'homme , que l'Au-

teur du *Nouvel Atheisme renversé* ;
emploie contre Spinoza , sont aussi
tres-solides ; outre qu'ils sont tres-
agréables. Car enfin il y a du plaisir
mélé d'une grande solidité , de se
promener , pour ainsi dire , dans le
détail de l'Univers , & d'y trouver
par tout le doigt de Dieu marqué.
L'Auteur s'est renfermé dans ce qui
concerne la construction de l'hom-
me ; & encore n'en a-t-il considéré
que quelques parties. Il auroit pû
parcourir le monde entier de la mê-
me sorte , s'il eut voulu : mais cet
excellent échantillon suffit pour faire
conôître sensiblement , que Dieu agit
toujours par des vûës tres-ordonnées,
& que c'est une extravagance outrée,
que d'avancer qu'il ne se propose
point de fins dans ses operations. On
combat ensuite Spinoza avec les mê-
mes armes dont il s'est servi : on le
refute en Geometre ; & bien que
Spinoza n'ait pû avec raison , se ser-
vir de la plus feure de toutes les Me-
thodes , pour établir des idées aussi
fausses & aussi singulières que les sien-

nes : on a bien fait néanmoins de ne
lui laisser pas même ce retranche-
ment : on doit en cela , louer l'Au-
teur de son soin & de son travail.
Enfin cet Ouvrage est solide en tou-
tes ses parties : il est plein de piété
& de Religion ; un amour pur &
sincère de la vérité y éclate de toutes
parts ; & nous osons assurer que la
lecture en sera utile aux libertins que
les Dogmes de cet Impie auront pû
surprendre , & qu'elle édifiera les
fideles. Donné à Basoches , dans le
cours de nos Visites , le 14. Mai
1696.

Fr. Evêque de Soissons.

*Approbation de Monsieur Hideux
Curé des Saints Innocens.*

ON ne peut rien attendre que
de solide & d'édifiant , de la
part d'un Auteur , en qui la science
éclaire , dirige & conduit la piété.
Ce caractère brille de toutes parts , &

frappe d'une manière sensible dans les Ouvrages que Dom a déjà donnez au Public. Celui-ci dont il l'enrichit de nouveau , est une nouvelle preuve de la force de son esprit , de l'étenduë de sa Doctrine , de son attachement & de son zele pour la la Religion. Nôtre siècle a vû avec horeur ; s'élever un fameux Maître dans l'école de l'impiété ; & ce Maître , sous prétexte de redresser les idées & dec origer les préjugez des hommes , vouloir ôter à Dieu sa liberté , sa providence , son pouvoir, en le soumetant à une fatalité aveugle qui le domine , qui l'emporte , qui l'entraîne , & mettre le souverain bien de l'homme dans l'homme même , dont il fait consister la vertu & le bonheur dans un honteux assujétissement aux desirs & à la puissance de la nature ; confondre le bien & le mal , le Gentil , le Juif , le Chrétien ; fouler aux pieds le respect inviolable & la soumission universelle que l'on doit aux divines Ecritures ; ne conserver le

nom de la Foi , que pour en sacrifier la verité à la bizarerie des sentimens de chaque particulier ; & introduire en matière de Religion , une indifférence de pensées , de discours & de culte , qu'on ne peut envisager que comme l'impiété même. C'est ce monstre affreux que l'Auteur combat dans ce Traité intitulé , *Le nouvel Atheisme renversé*. Il l'attaque pied à pied , il le poursuit par tout , il le force jusques dans ses derniers retranchemens : il oppose à de vains sophismes des raisons invincibles. Après avoir fait sentir la fausseté du Système de Spinoza , il la démontre par une methode Géométrique à laquelle l'esprit ne sauroit s'échaper ; mêmes pour ruiner cet édifice par ses propres fondemens , il se sert des principes sur lesquels on a voulu l'établir ; & bien loin que cet Ouvrage contienne une doctrine qui interesse ou la foi ou les bonnes mœurs , il peut être d'un grand usage pour gagner les libertins , & pour affermir de plus en plus

plus les Fideles dans la conviction
où ils sont , que la raison dépose ou-
vertement en faveur de l'assujettisse-
ment volontaire que nous devons à
la revelation ; & que nous ne pou-
vons être hureux en ce monde , qu'à
proportion que nous travaillons à re-
gler nôtre conduite par la pureté de
la Morale de J E S U S - C H R I S T.
Fait à Paris le 15. Mai 1696.

L. H I D E U X , Curé
des Saints Innocens.

*Approbation de Monsieur Coullau ,
Directeur de la Bibliothèque
Mazarine.*

LA Religion de J E S U S - C H R I S T
n'a sans doute aucun besoin d'être
soutenue par des secours humains.
Les principes tout divins sur lesquels
elle est établie , la rendront toujours
inébranlable ; cependant quand elle
se voit ataquée par tous les artifi-
ces d'une raison corrompue ; elle ne

laisse pas d'être bien-aïse que ses en-
 fans entreprenent de la défendre par
 les plus pures lumieres & la veritable
 droiture de cette raison , & qu'ils ter-
 rassent ainsi les Impies avec leurs
 propres armes. Mais s'il a toujors
 été tres-utile que de bons esprits em-
 ploïassent la force de leur genie à
 confondre les ennemis de J E S U S-
 C H R I S T ; l'on peut dire que c'é-
 toit une chose en quelque façon ne-
 cessaire contre Spinoza. Nous voions
 que ce funeste Auteur n'a pas bor-
 né ses pernicieux desseins à tâcher de
 surprendre les foibles ; mais s'ata-
 quant à tous ceux qui se piquent de
 bon sens , il s'éforce de les envelo-
 per par une suite de faux raisonne-
 mens , comme par une chaîne de
 ténèbres , ainsi que parle le Sage ,
 pour les précipiter dans l'afreux abî-
 me de l'irreligion & de l'athéisme.
 Rien n'étoit donc plus important pour
 la consolation des Fidèles , que de
 voir renverser hautement tout l'abo-
 minable Système de ce méchant Phi-
 losophe , & faire triompher de ses

Unâ erant tene-
 brarum colligati, Sap. 17.

Vaines subtilitez , la Foi & la Morale Chrétienne : non pas par des beaux lieux communs que l'on se contente d'ordinaire d'étaler avec pompe contre la raison en general : ce qui ne peut guère produire qu'une apparence de triomphe ; mais par un excellent usage de cette raison même , bien conduite , en faisant voir que tout ce qui s'écarte des maximes de la Religion éteint les véritables lumières de l'esprit , & entraîne nécessairement avec soi la perte entière du bon sens. C'est proprement le dessein de l'Ouvrage que l'on m'a mis entre les mains , intitulé *Le nouvel Athéisme renversé*. Et je l'ai trouvé exécuté avec tant de force & de zèle , joint à un fond de solide piété , que je ne doute point que ce Livre seul ne soit assez puissant pour convaincre les Athées , désarmer les Impies , toucher les libertins. Je me crois obligé d'en rendre ce témoignage au Public , après l'avoir lu avec toute l'attention & l'exactitude possible ; n'y ayant rien remarqué qui

ne soit très-conforme à la Foi &
aux bonnes mœurs. A Paris, en
notre Biblioreque Mazarine, le 19.
Mai 1696.

C O U L A U , Docteur de la
Maison & Societé de
Sorbone.

L'ATHEISME



L'ATHEISME RENVERSÉ.

IDÉE DU SISTÈME
de Spinoza, & de la Réfuta-
tion qu'on en fait.

SECTION I.

SECT. I.

IMPORTANCE
de la Métaphisique.

S I peu qu'on jette les yeux sur le nouveau monde de Spinoza, & qu'on aperçoive les suites funestes de son Sistème, il
A

SECT. I

I D E'E DU SISTÈME

est mal-aisé de ne se plaindre pas du dégoût où l'on est aujourd'hui pour les sciences abstraites, & du mépris que quelques esprits font de la Metaphisique. on cultive avec soin toutes les autres sciences. La Phisique & les Mathematiques ont tout plein d'ouvriers; la Morale a ses Partisans, & pourvû qu'il ne tiene qu'à donner des préceptes & à prescrire des regles, on ne manquera pas de Philosophes moraux.

Mais pour les sciences abstraites, à peine y donne-t-on quelques momens, à peine même peut-on souffrir que quelques-uns s'y appliquent; on les traite de rêveurs & de visionnaires, & l'on regarde ces sciences, elles-mêmes, comme des rêves & de pures

visions. Il semble que le país de la raison soit un país étranger aux hommes ; on le fuit comme le roïaume des ombres & des chimères, comme le séjour des têtes creuses & comme un air où le bon sens s'évapore à force de subtiliser.

Il est vrai cependant que ce n'est guères que par humeur & par paresse qu'on juge ainsi des sciences abstraites ; c'est qu'elles demandent seules plus de travail & d'application d'esprit que toutes les autres ensemble : c'est que les autres ne demandent guères que de l'imagination & de la mémoire, & cela divertit, parce que cela ne consiste guères que dans un débâtement de ressorts assez naturel : au lieu que celles-ci

4 . I D E ' E D U S I S T È M E

SECT. I.

demandent de la réflexion, de la méditation, de la justesse, des idées pures; & cela applique, cela gêne, cela ennuie, cela dégoûte; parce qu'il est beaucoup plus difficile de sçavoir penser que de sçavoir imaginer.

Mais après tout, qu'on en dise & qu'on en pense ce qu'on voudra; il sera toujours vrai que la Metaphisique (je ne dis pas une Metaphisique d'Hibernois, qui s'évapore en spéculations creuses, mais une solide Metaphisique) est de toutes les sciences la plus importante & la plus essentielle, non seulement aux disciplines naturelles, mais aussi à la morale & à la religion.

Il ne faudroit, ce me semble, pour en demeurer per-

suadé, que faire réflexion, que c'est cette science qui nous donne l'idée de l'ordre & de tout ce qui lui est opposé; qui nous fait discerner la vérité d'avec l'erreur, le juste de l'injuste; & qui nous éclaircissant les notions générales, d'ordinaire si confuses, & les attributs communs à tous les êtres, nous donne par là le moïen de raisonner juste sur le détail de leur nature. Il ne faudroit que penser une bonne fois que c'est cette science qui nous fait conoître la différence qu'il y a entre les esprits & les corps qui nous découvre ce qui se peut conoître de la nature de l'ame, & de son immortalité; de la nature de Dieu, de son Existence, de sa Providence, de sa Puissance, &

6 I D E'E DU S I S T Ê M E

Sect. I.

qui enfin nous fait sentir la dépendance où nous sommes de cet Être souverain , dans toutes nos pensées , dans nos sentimens , dans nos mouvemens ; le dérèglement & la corruption de nôtre nature, & le besoin que nous avons d'un médiateur auprès de Dieu & d'un puissant libérateur.

Car il est visible que nos actions, nôtre culte , & toute nôtre conduite doivent prendre des routes bien différentes selon la diversité des sentimens qu'on peut avoir sur tout cela ; je veux dire , selon qu'on sera persuadé qu'il y a un Dieu , ou qu'il n'y en a pas ; qu'il est libre & intelligent, ou qu'il ne l'est pas ; qu'il a une Providence pleine de lumière & de sagesse, ou

qu'il n'ena pas ; qu'il est juste, SECT. I.
 véritable, tout-puissant, vraie
 cause de tout ce qui a l'être,
 ou qu'il ne l'est pas ; selon que
 nous croirons nôtre ame spi-
 rituelle ou corporelle, mor-
 telle ou immortelle ; selon en-
 fin que nous jugerons nôtre
 nature saine ou corrompuë,
 capable de conoître la ve-
 rité, ou non ; capable de bon-
 heur, ou de malheur. Il est,
 dis-je, visible que toute nô-
 tre morale & nôtre Religion
 doivent extrêmement varier
 selon la diversité de ces al-
 ternatives : & qu'ainsi rien
 n'est plus important à l'hom-
 me, que la conoissance d'une
 science, qui seule lui peut don-
 ner le moïen de prendre sur
 tout cela, les meilleurs par-
 tis.

Je sçai bien que c'est un

A iij

8 I D E'E DU SYSTEME

SECT. I. merveilleux avantage. que d'être né dans la véritable religion; que l'Évangile suffit pour le réglemeⁿt des mœurs: & qu'enfin la foi est d'un grand abrégement dans les sciences abstraites. Mais outre que la religion & la certitude de la foi dépendent elles-mêmes en quelque façon de la Métaphisique, en ce qu'il faut qu'elle leur prouve du moins qu'il y a un Dieu; que ce Dieu n'est point trompeur & que son témoignage est infallible; outre qu'il est bon de joindre la raison à la foi & de passer de la foi à l'intelligence; il est encore certain que la religion a besoin de la Métaphisique pour se défendre contre ses ennemis, je veux dire contre les libertins & les impies.

Car il faut remarquer que la Religion a de deux sortes d'ennemis, les Heretiques & les Libertins. Les Heretiques la combattent en corrompant l'Ecriture; & les Libertins l'attaquent en corrompant la raison. Elle se défend des premiers, en rendant à l'Ecriture sa pureté & son véritable sens, par les lumières d'une tradition constante & incorruptible; & elle repousse les derniers, ou plutôt elle les gagne, en rendant à la raison sa droiture, par les lumières d'une Metaphisique plus épurée que celle que suggerent les sens & les passions: elle éclaire les derniers, en les menant à l'école du Verbe incréé, de la Sagesse Eternelle; & elle instruit les premiers en les conduisant comme de

10 I D E'E DU SISTÈME
SECT. I. main en main juiqu'à ce Ver-
be fait chair & à ce Maître
de toute verité ; & ainsi l'on
ne peut raisonnablement con-
tester que la Metaphisique
ne soit tres-importante à la
Religion.

Mais je ne sai s'il y eût
jamais de conjoncture où la
Religion ait pû se servir plus
à propos des lumières de cet-
te science, que contre les en-
treprises de l'impie Spinoza.
C'est quelque chose de fur-
prenant que le bouleverse-
ment que son Sistème fait dans
la Religion, dans la Morale &
dans tout ce qu'on a connu ;
jusques ici, de la nature de
ce monde ; mais l'excès de la
surprise, est que pour faire
ce renversement, il affecte de
ne se servir que de la me-
tode du monde la plus exac.

te & la moins sujette à illusion, je veux dire, d'une suite de démonstrations apparemment si enchaînées, & qui ont un si grand air de justice & de liaison avec la raison, qu'à moins d'y prendre garde de près, dès qu'on s'est laissé aller aux premières, il est mal-aisé de ne se laisser pas entraîner aux suivantes.

Il est bon de donner ici, par avance, une légère idée de ce Système ; peut-être servira-t-elle à réveiller les esprits, à dissiper l'assoupissement où l'on est sur la Métaphisique; & à exciter ceux qui ont & du zèle & du génie à s'opposer à l'abus que Spinoza fait de cette science & des plus pures lumières de la raison, pour renverser la Religion.

Je fais que deux Auteurs ont

S E C T. F.

déjà tenté de le faire dans deux divers ouvrages; mais fans les avoir lus ni l'un ni l'autre, je doute qu'ils aient réuffi dans ce deffein, parce qu'ils s'y prennent tous deux par un principe d'une extravagance, à ne promettre rien de bon de leur entreprise. Ce principe est que *Dieu est formellement étendu*, & qu'il est comme les corps, fujet au tems & au lieu. Voici de quelle manière s'en explique un de ces Auteurs, dont j'ai eu un moment l'ouvrage entre les mains. *Ceux-là n'exposent & ne hazardent pas moins la Religion, qui, pour la défendre, soutiennent que Dieu n'est point étendu & qu'il n'est fujet ni au tems ni au lieu; car retrancher ces trois choses de l'essence de Dieu, c'est nier absolument qu'il y ait un Dieu. Puisqu'il est*

r. Non minori cum periculo Religionem defendunt, qui Deum ens esse urgent, non extensum, nec in loco, nec in tempore existens: si enim hæc tria ab essentia Dei removetur, omnino Deum esse negatur. Non enim concipi potest ens,

inconcevable qu'un Etre qui n'a **SECT. I.**

nulle étendue, puisse avoir quelque essence; ou que ce qui n'est ni dans le lieu, ni dans le tems, puisse jamais exister ou se trouver quelque part; & ainsi (conclut cet Auteur) ce sentiment me paroit l'Atheïsme tout pur.

J'avouë que ces paroles m'étaient tombées sous les yeux, à l'ouverture du Livre, je me sentis frappé d'un si grand dégoût pour tout le Traité, que je ne pûs gagner sur moi d'en lire davantage; & que sur cet échantillon, je jugeai que la Religion d'un tel Auteur devoit être bien matérielle, & qu'il étoit peu propre à refuter l'Atheïsme de Spinoza.

Pour l'autre ouvrage intitulé *l'Impie convaincu*, je l'ai encor moins vû, c'est-à-dire,

quod nullam extensionem habet, essentialiam habere posse; vel quod nec in loco, nec in tempore existit, ulibi, vel unquam existere. Atque ita hæc opinio mihi merus esse atheismus videtur.

In proemio Libri, cui Titulus.

Arcana Atheismi revelata Philosophicè & paradoxè refutata examine

Traëctatus Theologico politici auctore Francisco Cupero.

point du tout; & je n'en ai pas même eu envie; car le Journal de Hollande, qui me l'a fait connoître le premier, m'ayant appris en même tems que l'auteur de cette dissertation soutient que *Dieu est un corps, qui n'occupe qu'une partie de l'espace infini, & que la matière incréée occupe l'autre partie*; J'en ai conçu le même dégoût & formé le même jugement que du premier ouvrage & de son auteur: me paroissant qu'un homme capable de digérer une pareille extravagance, avoit un estomach à l'épreuve de tout ce qui se trouve de plus outré dans les écrits de *Spinoza*.

Il y a donc bien de l'apparence qu'il est revenu peu d'avantage à la Religion, des efforts de ces deux auteurs con-

DE SPINOSA. &c. 15
tre les erreurs de cet impie. SECT. I.

Quelques personnes pourroient, peut-être, penser qu'il seroit plus à propos de dissimuler ces erreurs que de les publier, en prétendant les réfuter.

Mais outre que le mal, s'il y en a dans cette conduite, est déjà fait, par les deux écrits dont je viens de parler ; outre que ce Système a déjà fait trop de bruit chez les Libertins, & fait tous les jours trop de progrès, pour pouvoir prétendre de le supprimer par cette dissimulation ; il est à propos d'ôter aux impies la pensée qu'ils pourroient avoir qu'on les redoute en supprimant leurs ouvrages. Il faut s'efforcer de leur faire voir que la véritable Religion n'a rien à craindre de la part des

SECT. I.

16 I D E'E DU SISTÈME
esprits les plus téméraires &
les plus emportez; qu'on ne
peut lui oposer que de pures
extravagances, & que la rai-
son ne plaide pas moins bien
sa cause que la revelation.
Sans conter que les impietez
de Spinoza sont d'un tel
excez & d'une telle licen-
ce, qu'il n'y a guères que
des esprits & des cœurs dé-
ja corrompus qui puissent s'en
acommoder; & que pour les
refuter & les faire mépriser à
tout ce qu'il y a de gens rai-
sonables, il ne faut presque
que les rapporter telles qu'el-
les sont, & en faire voir les
funestes conséquences. C'est
ce que nous alons tâcher de
faire.



SEC-



SECTION II. SECT. II;

*Idée generale du Système de
Spinosa, & de ses prin-
cipales consequences.*

TOut ce grand ouvrage que Spinosa appelle *Traité de Morale*, où il expose méthodiquement la plûpart des erreurs qu'il avoit déjà répanduës dans ses autres écrits, est uniquement fondé sur la premiere partie, qui n'est qu'une Metaphisique toute pure. En voici à peu près l'Analise. Sur les notions de la *Substance*, de l'*Atribut*, du *Mode*, de *Dieu*, & de l'*Infini*; il prétend démontrer qu'il n'y

B

SECT. II. a, ni ne peut y avoir dans la nature, qu'une seule substance, qui est Dieu même; & voici le précis de sa preuve.

Dieu est un Etre absolument infini, qui a une infinité de perfections, & à la nature duquel appartient incontestablement tout ce qui est réel, & tous les Atributs qui marquent dans leur idée une essence positive; & par conséquent s'il y avoit dans la nature quelque'autre Substance que Dieu, il faudroit qu'elle eût quelqu'un des Atributs de cet Etre Souverain, puisque, par sa définition il les possède tous; & ainsi il y auroit dans la nature, deux Substances de même Atribut & qui auroient quelque chose de commun. Or c'est ce qui est impossible: car puisque par

tend que *ce qui existe & ce qui est tellement concevable par soi-même, qu'on peut s'en former l'idée sans le secours de l'idée d'aucune autre chose*; il s'ensuit que l'idée de la Substance n'a rien de commun avec quoi que ce soit: & qu'ainsi il ne peut y en avoir deux de même Attribut.

C'est un raisonnement que nous examinerons dans la suite. Voici cependant les conséquences qu'il tire de cette proposition, qu'il n'y a qu'une Substance.

Il infère, 1. Que tout ce qui est réel & positif, appartient à cette Substance.

2. Qu'elle est infinie en tout sens.

3. Qu'ainsi elle a une infinité d'Attributs.

4. Que la chose étendue & la chose pensante, sont ou ses Atributs, ou les manières d'Être de ses atributs.

5. Que généralement tous les Êtres particuliers, c'est-à-dire, tout ce que nous appelons du nom de creatures, ne sont que des accidens, ou des manières d'Êtres des atributs de cette substance qui est Dieu.

6. Que tout ce qui est, est formellement en Dieu, & ne peut ni exister ni être conçu sans Dieu.

7. Que la nature de cette substance qui est la nature de Dieu même, est la source féconde d'où coulent nécessairement & par la nécessité de cette nature même, une infinité de choses en une infinité de manières, en un mot

que tout ce qui peut tomber sous la pensée, n'est qu'un écoulement nécessaire de la nature divine.

Hé! que ne conclut-il point de ces dernières propositions!

8. Il infere, que Dieu est cause nécessaire de tout, & qu'il agit aussi nécessairement qu'il existe, l'un & l'autre par la nécessité de sa nature; & c'est néanmoins ce qu'il lui plaît d'appeler, agir comme cause libre.

9. Que Dieu n'agit point par une liberté de volonté, & qu'il ne peut faire que ce qu'il fait.

10. Que sa puissance n'est que son essence; & qu'ainsi tout ce qui est en sa puissance, existe aussi nécessairement que ce qui résulte de son essence.

11. Que n'y aiant rien hors de Dieu, Dieu n'agit qu'en lui-même, & point du tout au dehors.

12. Que l'existence des choses est aussi nécessaire que leur essence.

13. Qu'il n'y a rien de contingent dans la nature, & que tout Etre particulier & fini qui est déterminé à exister ou à agir, est ainsi déterminé par une autre cause particulière & finie; celle-ci par une autre encore particulière & finie, & ainsi à l'infini, de causes en causes, & tout cela par la nécessité de la nature divine.

Et delà il s'étend à de nouvelles conséquences aussi extravagantes que celles qui ont précédé.

Car il infere, 14. Que les

15. Que toute volonté finie ou infinie n'est qu'une cause nécessaire, & même contrainte, bien loin d'être libre.

16. Que c'est erreur & préjugé que de s'imaginer que Dieu & les hommes n'agissent point sans se proposer quelque but, ou quelque fin.

17. Erreur & préjugé que de penser que Dieu ait tout fait pour l'homme, & l'homme pour en être servi & honoré.

18. Que ces préjugés ne viennent que de ce qu'on sent bien qu'on veut ce qu'on veut, pendant qu'on est dans une

24. IDÉE DU SYSTÈME
SECT. II. terrible ignorance des causes
qui nous déterminent à vou-
loir.

19. Que ces préjugés se sont
changez en superstition, en
convoitise & en avarice, en ce
qu'ils ont porté les hommes
à inventer plusieurs manières
de servir Dieu, pour gagner
ses bonnes grâces, & l'enga-
ger à faire servir toute la na-
ture à leurs besoins.

20. Que lors que cette na-
ture ne leur a pas été favora-
ble : mais qu'elle les a affligés
par des tempêtes, des trem-
blemens de terre, des mala-
dies & d'autres pareils acci-
dens ; ils ont conclu que ces
maux ne leur arrivoient que
parce que Dieu étoit en co-
lère des offenses qu'ils a-
voient commises.

21. Que delà sont nées ce
qu'il

qu'il apele les fausses notions, ou plutôt les préjugez de bien & de mal ; de mérite & de démerite ; de louange & de blâme, de justice & d'injustice ou de peché ; d'ordre & de confusion, de beauté & de laideur, & tant d'autres semblables, qui dans la vérité ne sont que des manières d'imaginer, qui ne marquent nullement la nature des choses, mais seulement la constitution du cerveau de chacun en particulier.

22. Qu'après tout, la nature ne se propose nulle fin, & que toutes les causes finales ne sont que des chimères & des fictions de l'esprit humain.

Voilà ce que contient la première partie du Système de Spinoza. Il est bon d'y joindre ce qu'il dit dans les

C

autres de la nature de l'ame & de son immortalité; afin d'avoir en un même endroit toutes les sources de ses erreurs, comme réduites sous un même point de vûë.

Rien n'est plus bizarre que son sentiment sur l'immortalité de l'Ame. Il se réduit à dire que celle des ignorans & des stupides est mortelle, & que celles des gens sages, & éclairés, est partie mortelle & partie immortelle, & voici de quelle manière il explique ce paradoxe.

1. Il prétend que l'ame ou l'esprit de l'homme n'est que *l'idée que Dieu a du corps humain comme existant*, & qu'ainsi l'ame qu'on apéle raisonnable, est *une partie de l'entendement infini de Dieu*, ce sont ses termes.

2. Parce que Dieu n'a pas

DE SPINOSA, &c. 17
moins l'idée de tous les autres **Sect. II.**
corps, que du corps humain;
il assure que tous les autres
corps sont aussi animez, quoi-
qu'en degrés differens: par-
ce que les idées sont plus ou
moins parfaites, selon le plus
& le moins de perfection qui
se trouve dans les objets.

De ce principe, il s'ensuit
évidemment que lorsque le
corps humain est détruit,
Dieu ne le pouvant plus voir
comme existant, l'Ame de
l'homme n'est plus, & qu'ain-
si l'homme est mort selon le
corps & selon l'ame.

De plus, parce que, selon
Spinoza, le corps humain meurt
autant de fois que ses parties n'ont
plus entr'elles le même rapport de
mouvement & de repos, qu'elles
avoient auparavant, qu'ail se-
mienne encore la circulation de

SECT. II. *sang, & les autres aparences extérieures a'un corps vivant.* Il s'enfuit que Dieu aiant alors une autre idée de ce corps que celle qu'il avoit auparavant ; l'ame qui lui est unie est aussi toute autre ; que c'est un tout autre homme que ce n'étoit auparavant, & qu'ainsi plusieurs & divers hommes peuvent passer successivement sous les aparences d'un même corps. Et en effet, Spinoza ne s'éloigne point de ces conséquences.

Cependant dans la crainte qu'elles n'éfraient trop le monde, il essaie de les adoucir, en disant que si après la destruction du corps, Dieu n'en voit plus l'existence, il en voit encore l'essence, & que l'idée qu'il a de cette essence est quelque chose qui

apartient à la nature de l'ame, & qu'ainsi il n'y a qu'une partie de l'ame qui perit pendant que l'autre subsiste.

Mais 1. il ne devoit donc pas dire , comme il a fait , *qu'il n'y avoit que le corps comme existant qui pût être l'objet de l'idée qui constitue l'essence de l'esprit de l'homme : 2 ou que l'essence de l'ame n'est que l'idée du corps existant actuellement* b.

a Objec-
tum idem
humanam
mentem
constituen-
tis est cor-
pus actu e-
xistens , &
nihil aliud.
Prop. 32. 32.
partis Esti-
ces.

Car il y a une contradiction manifeste à dire , que l'ame n'est que l'idée du corps comme existant, & que néanmoins elle est l'idée du corps pris comme n'existant pas.

b Mentis
essentia in
hoc solo
consistit
quod sit
idea corpo-
ris actu exi-
stentis L-
pist. 66.

2. Puisque selon Spinoza , un même homme change plusieurs fois de corps pendant sa vie , & qu'après la destruction de ces divers corps, Dieu en voit encore les diverses.

SECT. II. essences, laquelle sera-ce des idées de ces diverses essences, qui fera l'essence de l'ame de cet homme ? Son ame sera-t-elle composée de toutes ces idées, ou se multipliera-t-elle à proportion du nombre de ces essences ? L'ame est-elle capable de composition, de multiplication & de division ? & l'idée du *moi*, qui exprime si bien l'idée de l'ame, ne marque-t-elle pas une substance unique, simple & absolument indivisible ?

3. Enfin cette manière dont Spinoza dit qu'existe encore une partie de l'ame, après la destruction du corps, est extrêmement bizarre & des plus alambiquées. Car il prétend que cette partie ne se souvient nullement d'avoir jamais été, quoi qu'il assure.

qu'elle soit éternelle en tout Sect. III
sens , c'est-à-dire , & qu'elle
n'ait jamais commencé , &
qu'elle ne doive jamais cesser
d'être.

Il veut de plus que cette
manière d'exister ne soit que
la plus pure intellection , &
qu'elle ne consiste que dans
les idées les plus claires , les
plus distinctes, & les plus épu-
rées. Il ajoute que l'on doit
plus ou moins craindre la
mort de l'ame , selon qu'on a
plus ou moins de facilité pour
ces fonctions purement intel-
lectuelles ; & qu'ainsi au lieu
que les ignorans, les stupides,
les gens grossiers & les enfans
perissent sans ressource par la
destruction de leur corps ; les
Sages & les vrais Philosophes
sont en quelque manière é-
ternels.

Sect. II. Y a-t-il rien de plus extravagant que ce Sistème de l'ame ? mais ce n'est pas ici le lieu de le refuter : c'est assez d'en avoir touché légèrement les contradictions.

Voilà donc la Metaphisique de Spinoza & les monstres qu'elle renferme. Après cela il ne faut pas être fort connoisseur pour juger que cet Auteur est tres-éloigné, je ne dis pas de la superstition; mais de toute Religion, & que s'il n'est athée, au moins il ne s'éleve nullement audeffus des Deïstes.

Je dis, *s'il n'est athée* : car de ne reconoître qu'un être universel indistigué de toute la nature & de l'assemblage de tous les êtres : un être sans liberté & sans providence, & qui sans but & sans fin, sans

porté par une nécessité aveugle & inévitable en tout ce qu'il fait ; ou plutôt qui ne fait rien : mais à qui toutes choses échappent aussi nécessairement, & aussi indélibérément, qu'un torrent échappe à la source d'où il sort : Si cela peut s'appeler *reconnoître un Dieu*, je ne sçai pas pour moi ce qui s'appelle n'en reconnoître point.

Il me paroît qu'il n'en faut pas davantage, pour former l'athéisme, & j'entre fort dans la pensée d'un des beaux esprits de ce siècle, qu'il n'y a jamais eu d'Athée qu'en ce sens-là. Peut-être verra-t-on bien-tôt les preuves de cette proposition dans un excellent ouvrage qu'il médite.

Il faut voir cependant les

34 IDE'E DU SYSTEME
consequences de cette Me-
taphisique , pour la Religion
& pour la Morale.



SECTION III.

*Etranges consequences de la
Metaphisique de Spinoza.*

SECT. III. **N**OUS n'aurons pas la
peine de les tirer :
l'Auteur nous épargne ce tra-
vail: il les tire lui-même par-
tie dans sa Morale , partie
dans ses Lettres , & partie
dans ce Traité , qu'il apele
Philosophie politique.

Et i. il infere que c'est un
abus que de considerer Dieu
comme un Legislatteur ou
comme un Souverain, qui fas-
se observer ses Loix à force

DE SPINOSA, &c. 35
de menaces & de promesses, **SECT. III.**
par la vûe des peines & des
récompenses. Egal abus que
de regarder Dieu comme
bienfaisant, comme juste,
comme misericordieux, &c.

En éfet l'Auteur raisonne
juste dans ses principes, car
toutes ces idées suposant que
Dieu & les hommes sont li-
bres, il est visible que *Spinosà*
leur aiant ôté également la
liberté, ces idées doivent s'é-
vanouir & être retranchées
de la Morale.

Aussi ajoute-t-il que cen'a
été que pour s'ajuster à la foi-
blesse de l'esprit humain &
à l'ignorance du vulgaire,
que JESUS. CHRIST &
les Prophètes ont représenté
Dieu sous ces idées, & pres-
crit des Loix & des comman-
demens de sa part : Mais que

SECT. III. pour ceux qui en étoient capables, il ne faut pas douter que JESUS-CHRIST ne leur ait enseigné les choses comme veritez éternelles sans leur en faire des loix & des commandemens, auxquels il voulût les assujettir, & que c'est en ce sens qu'il les a délivrez de la servitude de la Loi.

Remarquez que par les veritez éternelles, Spinoza n'entend (ainsi qu'il s'en explique dans sa 28. Lettre) que les choses mêmes, & leurs manières d'être en tant qu'elles ont une essence & une existence nécessaire.

Cela s'appelle que les Loix & les commandemens ne sont que pour les gens grossiers & les stupides, & nullement pour les personnes éclairées & les Philosophes, qui savent que Dieu (comme dit Spinoza) n'agit & ne règle toutes choses que par la nécessité de sa nature. Et ainsi un peu d'esprit nous délivre de la servitude de la Loi.

2. Il infère que la Provi-

dence , les Décrets & les volontez divines , ne sont autre chose que l'ordre constant , nécessaire & immuable de la nature ; & que les véritables Philosophes sont fortement persuadez que Dieu gouverne la nature selon les loix universelles , c'est-à-dire , par la nécessité absolue de sa propre nature , & non pas selon l'exigence des loix particulières de la nature humaine , à laquelle il n'a pas plus d'égard qu'au reste de la nature.

En effet , Dieu ne faisant rien délibérément , il est aisé de juger qu'il n'y a dans sa conduite nulle préférence , nulle distinction pour qui que ce soit. Cela veut dire en un mot, que Dieu n'a nulle conduite , nulle direction , nul

SECT. III. gouvernement, nulle providence, mais que toutes choses échappent indifferemment de son sein, sans son aveu, & sans attendre ses ordres.

Sans mentir les hommes se trompent bien, de se croire si distinguez & si favorisez de Dieu, & de s'imaginer qu'il ait pour eux plus d'égards que pour les fourmis & pour les plantes. Que leurs actions de graces sont ridicules ! & que leur reconnoissance envers Dieu est stupide & insensée ! Ils ne lui sont pas plus redevables que les mulets & les bêtes de charge.

3. L'Auteur ne conclut pas simplement qu'il ne peut y avoir de miracles (ce mot pris dans l'usage commun, pour un événement contre l'ordre & les loix de la nature.) Il ne

se contente pas d'assurer que SECT. III
 par les miracles, s'ils étoient
 possibles, on ne pouroit co-
 noître ni l'essence, ni l'existen-
 ce, ni la providence de Dieu;
 il soutient encore qu'on ne
 peut doner créance aux mira-
 cles, sans s'exposer à douter
 de tout, & à tomber dans l'A-
 theïsme.

On sera peut-être surpris de
 cette dernière conséquence ;
 & en effet elle est double-
 ment surprenante. 1. Il est
 surprenant que la créance aux
 miracles, conduite à l'Atheïf-
 me. 2. Plus surprenant enco-
 re qu'un Athée donne des
 préservatifs contre l'Atheïf-
 me. Mais on reviendra de
 cette double surprise, si l'on
 prend garde que Spinoza par-
 le & raisonne juste dans ses
 principes : Car si l'ordre &

les loix de la nature ne sont, comme il le prétend, que la nature de Dieu même, qu'une suite nécessaire de son essence, il est visible qu'on ne peut admettre de miracles, c'est-à-dire, d'éfets contraires à l'ordre, & aux loix de la nature, sans croire que l'essence de Dieu peut être renversée & détruite, & par conséquent sans tomber dans l'Atheïsme. Mais comme le Dieu de la façon de Spinoza n'est qu'une machine, ou tout au plus qu'une bête, si toutesfois les bêtes ont quelque chose de plus que la machine; il n'est pas fort à craindre de renverser l'essence du'n tel Dieu, & de tomber dans cette espece d'Atheïsme. L'on ne doit craindre que de méconôître un Dieu tout sage & tout puissant

puissant, un Dieu plein de SECT. III.
 liberté & maître absolu de
 son action & de ses ouvrages,
 parce que dans la vérité il
 n'y a qu'un tel être qui mé-
 rite justement le nom de Dieu.
 Et ainsi que Spinoza se fasse
 quel Dieu il lui plaira : que
 son Dieu n'ait nulle puissan-
 ce extraordinaire : qu'il ne
 puisse rien faire que ce qu'il
 fait, ou plutôt que ce qui lui
 échape invinciblement. Pour
 moi je ne veux point de Dieu
 qui ne soit assez sage pour
 prescrire à chaque être une
 fin convenable, & assez li-
 bre & assez puissant pour con-
 duire chaque chose à sa fin :
 en un mot, je ne veux point de
 Dieu qui ne puisse faire tout
 ce qui lui plaira au Ciel & en
 la terre.

4. Spinoza infere que le
 D

42 IDE'E DU SISTÈME

SECT. III. droit naturel sous lequel tous les hommes naissent , & sous lequel la plupart vivent s'étend aussi loin que le forces de chaque individu : qu'il permet tout ce qu'on desire & ce qu'on peut , & qu'il ne défend que ce qu'on ne connoît pas, & ce qu'on ne peut nullement obtenir.

Cela veut dire (comme il s'explique lui-même) que le droit naturel n'interdit ni la discorde ni la haine , ni la colère , ni la fraude , ni rien de tout ce que l'apetit peut rechercher; qu'on a un droit legitime sur toutes choses sans distinction , & qu'on peut en user sans crime , si l'on peut les obtenir soit par force , soit par ruses, ou par prieres , jusqu'à tenir pour ennemi quiconque s'oppose à nos con-

voitises, & jusqu'à égorger in- SECT. III.
diferemment père & mère,
frères, sœurs, & générale-
ment tous ceux qui mettent
obstacle à nos desseins.

Après cela ne faut-il pas
avoüer que voilà un droit na-
turel bien réglé, que cette
Morale est excellente, & que
la nature est bien sage de
nous avoir donné un tel droit.

Il est pourtant vrai que ces
Paradoxes ne sont que des sui-
tes legitimes des principes de
Spinosa. Car après avoir dé-
pouillé Dieu & les hommes
de toute liberté, & les avoir
fait agir à la façon des ma-
chines, ce n'est plus à la rai-
son à régler le droit naturel,
ni à lui prescrire des bornes :
mais à la cupidité & à la
puissance de la nature, c'est-
à-dire à ces loix aveugles &

* Homi-
num jus na-
turale non
ratione, sed

Sect. III.

quocum-
que appeti-
tu quo ad
agendum
determinā-
tur definiri
debet.

b Per jus
naturæ in-
telligo ipsas
naturæleges
secundum
quas omnia
fiunt.

c Quid-
quid unus-
quisque ho-
mo ex legi-
bus suæ na-
turæ agit, id
summo na-
turæ jure a-
git. *Fraët.
kolit. c. 2.*

temeraires, selon lesquelles il veut que toutes choses se fassent. Car c'est tout ce qu'il entend par le droit naturel : b & ainsi l'homme fait de plein droit tout ce qu'il fait par ces loix: c c'est à dire, en un mot, tout ce qu'il fait, puisqu'il ne peut rien faire qu'il ne soit machinalement déterminé par ces loix fatales.

Que si après cela, vous trouvez quelque chose d'absurde & de déréglé dans ce droit naturel, & dans ses suites, Spinoza vous répond froidement que *c'est que vous ne connoissez les choses qu'en partie, que la plupart des combinaisons de l'ordre de la nature vous sont inconnues, & que cependant vous voudriez ajuster toutes choses aux regles de votre foible raison, quoique dans la verité, ce qui lui paroît mau-*

vais & déréglé ne le soit nulle-
 ment par rapport à l'ordre & aux TRAIT. PO-
 loix de la nature universelle, lit. cap. 2,
 mais seulement par rapport aux
 loix de notre nature

Cependant comme il avouë
 qu'un tel droit pouroit avoir
 des suites fâcheuses, & que
 si chacun en usoit, il n'y au-
 roit plus nulle sûreté dans
 la société civile, il dit qu'il a
 été nécessaire que nous cons-
 pirassions tous unanimement
 à nous défaire de notre droit
 naturel, pour le posséder en
 commun, & à renoncer à no-
 tre appetit, pour le soumet-
 tre à la puissance & aux Edits
 ou des Souverains, ou de quel-
 ques Magistrats, ou d'une
 Communauté dont nous som-
 mes membres; & c'est-là dit-
 il, le fondement de la Mo-
 narchie, de l'Aristocratie,

SECT III.. & de la Democratie.

Il ajoute que ce n'est que par ce renoncement de son droit, qu'on a commencé à conoître ce que c'est que Justice & Injustice, Peché, ou obéissance : que ces choses ne peuvent avoir lieu que dans un Empire : que hors de-là sous l'état de nature, il n'y a nul peché, & que c'est en ce sens que saint Paul a dit qu'avant la Loi, c'est-à-dire sous la nature, les hommes ne sauroient pecher.

5. Et de-là il infere que ce n'est que par l'alliance que nous avons contractée avec Dieu, & par le transport que nous lui avons fait de notre droit naturel, que le droit Divin a commencé : mais qu'avant cela, nous pouvions sans peché haïr Dieu & le

DE SPINOSA, &c. 47
prochain, & nous revolter **SECT. III.**
contre ce Souverain être, la
nature dit-il, n'apprenant à
personne qu'on soit tenu de
lui obéir, & la raison même
n'en sachant rien.

Mais si cela est, les hommes
sont bien sots, s'il est vrai
qu'ils soient naturellement
impécables, de s'aler exposer
à devenir criminels en faisant
alliance avec Dieu.

D'ailleurs toute alliance
étant un traité dans lequel
par le moïen de certaines
conditions, & de certains en-
gagemens de part & d'autre,
ou tend à une certaine fin; il
est visible que toute alliance
suppose que les traitans soient
capables d'agir pour une fin,
& avec liberté. Si donc ni
Dieu ni les hommes n'ont au-
cune liberté, & s'ils sont in-

SECT. III. capables d'agir pour une fin, comme le prétend Spinoza, quelle alliance les hommes peuvent-ils contracter ou avec Dieu ou entr'eux ? la justice a manqué en cette occasion à Spinoza.

6. Il bannit absolument le péché, en quelque sens qu'on le prenne.

Car 1, s'il se prend pour la privation de la droiture & de la perfection dûë à un acte, il répond qu'il n'y a de privation que selon notre manière de penser, & nullement par rapport à Dieu & à la nature : parce qu'il ne convient pas plus de perfection aux choses que ce que Dieu leur en a donné, c'est-à-dire, que ce qui suit nécessairement de la nature Divine & des loix nécessaires & immuables de
cette

cette nature: & qu'ainfi on ne Sect. III.
 peut pas dire d'un aveugle ,
 par exemple , qu'il foit privé
 de la vue , parce que la vûë
 ne lui convient pas plus & ne
 lui est pas plus dûë qu'à une
 pierre.

2 Si le peché se prend pour
 ce qui se fait contre les régles
 de la raison , Spinosa répond
 que l'homme par les loix de
 la nature n'est nullement
 obligé de se conduire par la
 raison ; qu'autrement tous les
 hommes s'y conduiroient : les
 loix de la nature n'étant que
 les loix de Dieu même , qui
 est nécessaire & immuable ;
 & qu'ainfi l'ignorant , le stu-
 pide , l'insensé , le passioné
 & l'emporté , ne sont pas plus
 obligés de droit naturel à vi-
 vre félon la raison , qu'un
 homme acablé de maladie
 E

-SECT. III. est obligé d'avoir une parfaite santé.

Sans mentir les hommes ont grand tort de s'apliquer avec tant de soin & de travail à reprimer leurs passions, & à vivre selon les règles de la raison; c'est forcer la nature, c'est s'oposer à ses loix, & s'y opposer vainement, puisqu'elles sont inviolables; c'est renoncer à son bonheur & se rendre actuellement malheureux. C'est renoncer à son bonheur, parce que le plaisir de lui-même rend en quelque sorte heureux pour le tems auquel on le goûte, & que la plupart des passions sont accompagnées d'une espece de douceur & de plaisir, sur tout lorsqu'elles sont affranchies des remords de la conscience, & des reproches

DE SPINOSA, &c. 51
de la raison, comme elles le SECT. III.
doivent être dans le Système
de Spinoza : & c'est se rendre
actuellement malheureux,
parce que la douleur & la peine
rendent malheureux, &
que le travail de la résistance
aux passions est naturelle-
ment inseparable de la peine
& de la douleur.

3. Enfin si l'on prend le pe-
ché pour ce qui est opposé à la
volonté de Dieu : Spinoza
répond qu'il y a contradic-
tion, que quelque chose se
fasse contre la volonté de
Dieu ; parce que sa volonté
est indistinguée de son enten-
dement, son entendement
indistingué de sa nature, &
que tout ce qui se fait n'est
qu'une suite nécessaire de cet-
te nature immuable.

Et ainsi les plus grands cri-

E ij

SECT. III. mes sont aussi agréables à Dieu que les meilleures actions, les scelerats que les gens de bien; ou plutôt, il n'y a ni crimes ni scelerats, parce que chacun n'est que ce que Dieu le fait être; que chacun a sa perfection proportionnée à son essence, & qu'enfin l'essence de chaque être & sa perfection ne sont que la même chose.

Aussi Spinoza ne fait-il nulle difficulté d'assurer que les Impies font aussi bien la volonté de Dieu que les plus gens de bien.

N'est-ce pas là ouvrir la porte à toute sorte de desordres? & qui est ce qui fera difficulté de s'y abandonner, s'il croit le pouvoir faire impunément par rapport aux hommes?

Mais par dessus toutes ces raisons d'exclure le peché; Spinoza devoit encore ajoûter, conformément à son sentiment, que l'homme n'a nulle liberté : Car il est visible que sans liberté il ne peut y avoir ni peché ni mérite. SECT. III.

7. On voit encore que dans ces principes le peché originel, & la corruption de la nature ne sont que des fictions d'esprit. Et en éfet Spinoza dit sans façon, que le dessein qu'Adam prit de manger du fruit défendu, ne fut ni mauvais ni opposé à la volonté de Dieu. [•] *Voluntas Adami nec mala nec propriè loquendo contra Dei voluntatem erat.*

Et pour la nature humaine, elle est incapable de corruption, parce qu'il ne lui convient que ce que Dieu lui donne en vertu des loix immuables de la nature universelle.

E iij

54 IDE'E DU SISTÈME

SECT. III.

8. De là vient que Spinoza ne reconoît dans la nature, ni beauté ni laideur, ni ordre ni confusion, & qu'il dit que ce n'est que par des tours d'imagination, qu'on lui a-tribuë ces qualitez. ^b

^b Naturæ non tribuo pulchritudinem, deformitatem, ordinem, neque confusionem; nam res non nisi respectivè ad nostram imaginationem possunt dici pulchræ, aut deformes, ordinatæ, aut confusæ.

9 Il s'ensuit encore de-là, que nous n'avons nul besoin d'un reparateur, ni d'un médiateur auprès de Dieu. Aussi Spinoza assure-t il qu'il n'est nullement necessaire à salut de conquête J E - S U S - C H R I S T selon la chair; il se moque de ce qu'on dit de sa Resurrection; & ajoute qu'il est aussi ridicule de dire que Dieu ait pris la nature humaine, que de dire que le cercle ait pris la nature du quarré. ^c

^c Dans la 21. de ses lettres à M. Oldembourg.

10. Comme Spinoza ne reconoît ni mérite ni démeri-

DE SPINOSA, &c. 55
te ; il est visible qu'il ne doit **SECRET. III**
admettre ni recompense, ni
supplice. Aussi regarde-t-il
comme des chansons tout ce
que la foi nous enseigne du
Paradis & de l'Enfer.

II. Cependant au milieu de
tout cela, il affecte un certain
langage capable d'éblouir &
de faire illusion. Il ne parle
que d'exercice de vertu, que
de loi de Dieu, que de conois-
sance & d'amour de Dieu, que
de se sauver & de se perdre,
que de bonheur & de mal-
heur ; mais il faut voir le sens
qu'il donne à ces termes.

Il dit d'abord, qu'agir par
vertu, c'est agir selon les re-
gles de la raison. A s'en tenir
là, rien n'est plus specieux : mais
si vous lui demandez ce que
c'est qu'agir selon la raison ;
il vous dira froidement que la

E iiiij

SECT. III. raison n'exige rien que ce que demande la nature : c'est-à-dire , que la raison & la nature demandent également qu'on s'aime soi-même , qu'on cherche en tout son avantage , qu'on ne travaille qu'à la conservation de son être propre, & qu'on ne desire rien que par rapport à cela. Ce sont les termes.

Et ainsi agir par vertu, selon Spinoza , c'est agir selon les loix de sa propre nature ; aussi dit-il nettement , que plus on travaille à sa propre consommation , & plus on cherche ses avantages & ses propres intérêts, plus on est vertueux.

Sans mentir voilà une vertu bien austère !

Est-il possible qu'il y ait des gens assez stupides & assez brutaux pour se laisser prendre à

vertu ? Que l'on compare un peu avec cette monstrueuse idée, l'idée de la vertu Chrétienne, qui consiste à négliger ses propres intérêts, à s'oublier soi-même, à se renoncer soi-même à se sacrifier soi-même pour le service de Dieu & du prochain : & qu'on juge après cela, laquelle des deux mérite mieux le nom de vertu.

Cependant c'est cette brutale vertu que Spinoza prétend qui doit être recherchée pour elle-même : parce que selon lui, il n'y a rien hors d'elle qui nous puisse être plus avantageux qu'elle même ; le prix de la vertu, dit-il, est la vertu même : c'est-à-dire, que cette vertu qui à parler nettement, n'est que l'amour

SECT. III. propre ; cette vertu , dis-je , est notre fin & notre souverain bien ; de sorte qu'à ce conte , l'homme est à lui-même son souverain bien. De bonne foi peut-on éprouver autant de foiblesses & de miseres que nous en sentons tous les jours , & donner dans cette extravagante pensée ? Il n'est pas possible que Spinoza n'en ait été éfraié lui-même ; & c'est aparemment à dessein de l'adoucir, qu'il nous va parler de la loi Divine d'un air un peu diferent.

Car il dit 1. que la *loi Divine* est ce qui n'a pour objet que le souverain bien , qui consiste en la conoissance & en l'amour de Dieu.

2. Que sa plus grande récompense est de l'acomplir, c'est-à-dire , de conoître &

DE SPINOSA, &c. 59
d'aimer Dieu de tout son SECT. III.
cœur ; comme aussi ses plus
grands châtimens ne sont
que la privation de cet a-
mour, l'esclavage de la chair,
la legereté & l'inconstance.

Un Catholique parleroit-il
mieux que cela de la loi de
Dieu ? & n'auroit-on pas su-
jet de prendre ces belles pa-
roles de Spinosa pour une re-
tractation formelle de ce qu'il
nous vient de nous dire tou-
chant la vertu ? Mais ne nous
y trompons pas ; il peut bien
changer de langage & afec-
ter un air de piété : mais il
ne change pas pour cela de
sentimens ; & sous cet air a-
parent de piété , il cou-
vre toujours les mêmes im-
piétéz : Car enfin quand on
vient à examiner , ce que c'est
que cet amour de Dieu qu'il

SECT. III.

a Hic amor junctus est omnibus corporis affectionibus, quibus omnibus fovetur.

b Qui se suosque affectus clare & distincte intelligit : Deum amat & eo magis, &c.

c Cum fovetur omnibus corporis affectionibus, metem maxime occupare debet.

Ethices Part.

1. Prop. 15.

¶ 16.

fait tant valoir ; on trouve que cet amour est joint à toutes nos passions : *a* que les passions servent à l'entretenir, que plus on conoît ses passions clairement & distinctement, plus on aime Dieu ; *b* & que comme on n'est guères sans quelque passion, ou du moins que le corps n'est jamais sans quelque alteration, & quelque changement ; on peut aussi toujours être dans l'amour actuel.

Et ainsi il n'est pas besoin de se faire beaucoup de mal à la tête pour accomplir la Loi de Dieu, & vivre dans l'amour actuel. Cet amour au sentiment de l'Auteur, nous est naturel & absolument nécessaire ; parce qu'il n'est nullement diferent de la loi Divine : & que cette loi n'est que

l'ordre nécessaire & immuable de la nature, auquel on ne peut manquer d'être conforme. Voici les propres termes de Spinoza. [Quant à la loi Divine qui nous est naturelle, & dont le sommaire est d'aimer Dieu, elle s'appelle Loi dans le sens que les Philosophes ordinaires appellent loix les regles de la nature, suivant lesquelles toutes choses se font nécessairement : car l'amour de Dieu n'est point obéissance, mais une vertu inseparable de l'homme qui conoît véritablement Dieu.]

Que si vous lui objectez que cet amour de Dieu étant nécessaire, il ne peut être d'aucun mérite ; il vous répond que *soit qu'il aime Dieu librement ou nécessairement, il aime toujours Dieu & que*

* Sive Deum amem libere: sive ex necessitate decreti, Deum tamen amabo, & salvus ero,

SECT III. *dés-là il est sauvé.* ^a

C'est-à-dire, que selon Spinoza, il n'y a pas d'autre Paradis, ni d'autre Enfer, d'autre bonheur ou d'autre malheur, d'autre salut ou d'autre perte, que ce bizarre amour & que son défaut. Certainement si l'on est heureux à proportion du plaisir dont on jouit; l'amour des biens sensibles donnant plus de plaisir que cette espèce d'amour de Dieu: il doit aussi rendre plus heureux: & ainsi ce seroit plutôt dans l'amour des biens sensibles qu'il faudroit avoir établi la beatitude; & je ne doute point que si Spinoza rendoit aux hommes assez de liberté pour aimer ce qui leur plairoit le plus; ils ne préférassent l'amour sensuel à l'amour de Dieu, & qu'ils n'ai-

à dire, se rendre heureux, avec cet amour, que de se perdre, c'est-à-dire, se rendre malheureux avec l'amour de Dieu. Mais il n'est pas même nécessaire pour cela, que Spinosa rende aux hommes la liberté qu'il leur a ôtée; moins ils en auront, plus le plaisir aura de pouvoir de les entraîner, & en trouvant davantage dans l'amour sensuel, que dans ce bizarre amour de Dieu, ils ne sauroient manquer de se porter à l'un plutôt qu'à l'autre; & ainsi ce ne fera plus l'amour de Dieu, comme le prétend Spinosa, mais l'amour sensuel qui sera une vertu inseparable de l'homme.

12. Après la liberté que Spinosa s'est donnée jusques

SECT. III. ici, il ne faut pas s'attendre que la foi & la sainte Ecriture soient chez lui d'une grande autorité.

L'Ecriture, dit-il, n'est sainte ni divine, qu'autant que les hommes s'en servent pour s'émouvoir à la piété, ce qui est commun à tout autre Livre de devotion. Il ajoute que son unique but est de nous enseigner l'obéissance à Dieu, & qu'ainsi les autres speculations qui ne visent pas directement là, soit qu'elles aient Dieu, ou les créatures pour objet, ne regardent point l'Ecriture: & que par conséquent il faut les retrancher de la Religion.

Cela s'apele en un mot, qu'on ne doit pas avoir plus d'égard pour l'Ecriture, que pour l'Alcoran. Pour la Foi, il

DE SPINOSA, &c. 65
il dit, que *ce n'est autre chose* SECT. III,
que d'avoir certains sentimens
de Dieu, dont la conoissance nous
porte indispensablement à lui
obéir.

[D'où il s'ensuit , *conti-*
nuë-t-il , que la Foi ne re-
quiert pas tant la verité que
la piété : c'est-à-dire , que ce
qui sert à nous porter à l'obéïf-
sance ; quoique la plûpart de
ses dogmes n'aient pas seule-
ment l'ombre de la verité.]

Enfin , il conclut [qu'il est
libre à chacun d'acomoder à
sa portée les dogmes de la
Foi , pourvû qu'on n'en tire
pas de consequences contrai-
res à l'obéïssance qu'on doit à
Dieu.]

Il semble à entendre Spi-
nosa qu'il n'ait rien de plus
cher que cette bienheureuse
obéïssance ; & si d'une main

F

SECT. III. il renverse toute la Religion & toute la Morale , par tant de dogmes impies que nous avons raportés ; il paroît les relever de l'autre par le zèle, qu'il témoigne pour l'obéissance.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : l'obéissance selon lui n'est que pour le vulgaire ; c'est-à-dire pour les gens grossiers & stupides , & non pas pour les personnes éclairées , qui savent que les decrets de Dieu ne sont point des loix faites à plaisir , mais des veritez éternelles qui envelopent une nécessité inévitable : Ces sont ses termes. Il ajoute qu'il est aussi nécessaire , que ce qui est commandé par les loix , arrive, qu'il est nécessaire qu'un Triangle ait trois angles : & que ce qui est commandé par les loix , ne dépend

pas plus de nous ni de nôtre **SECRET. III.**
 volonté, qu'il en dépend de
 faire changer les decrets de
 Dieu par nos prieres ; &
 qu'ainfi les Commandemens
 de Dieu, ne nous obligent que
 tandis que nous en ignorons
 la cause : mais que dès que
 nous la conoifsons, ils cessent
 d'être commandemens , &
 qu'a lors nous ne les regardons
 plus que comme des veritez
 éternelles.

De sorte qu'au conte de
 Spinoza , la Foi, l'Écriture,
 les Commandemens, l'Obeif-
 sance, & les Prieres ne sont
 nullement pour les habiles,
 mais pour *les gens grossiers &
 stupides, qui ont besoin de ces mi-
 serables secours pour s'exciter à la
 vertu.* Ce sont ses propres pa-
 roles.

13. De ce même principe,
 F ij

que par l'Écriture & la Foi ; Dieu ne demande que l'obeissance, Spinoza infere 1. que le Culte extérieur n'est nullement agréable à Dieu par lui-même, & qu'il ne lui importe pas de quel Culte extérieur on se fert, ni quels sentimens on a de la Religion, de son Culte, & de Dieu même.

2. Qu'on ne peut avoir de sentiment sur tout cela, qui ne soit agréable à Dieu, & que les Magistrats ne doivent souffrir & même agréer ; pourvu que par ces sentimens, on ne se trouve pas éloigné de l'exercice de la vertu & de l'obeissance.

3. Que les Juifs n'ont pas été plus agréables à Dieu par leur Culte & leurs ceremonies que les Gentils ; & que ceux-ci ont été parfaitement égaux à ceux

là, dans l'exercice de la vertu, **SECT. III.**
& dans tous les moïens de devenir heureux.

4. Que les ceremonies, celles-même du Nouveau Testament, comme le Baptême, la Cène, les Fêtes, les Prières, &c. n'ont été établies que comme des signes de l'Eglise universelle, & non pas comme choses qui importent à la beatitude, ni qui contiennent rien de saint; de sorte que celui qui mène une vie solitaire, n'y est nullement obligé. Ce sont ses propres termes.

Peut-on mieux se déclarer pour l'indifference des Religions, ou plutôt pour le renversement de toute Religion? mais il le va faire encor plus précisément dans la dernière consequence qu'il va tirer.

14. Car il conclut (ce qui paroît avoir été le but principal de tout son Sistême) 1. que c'est aux Magistrats à prescrire la forme du Culte, dont on doit servir Dieu. 2. qu'ils doivent permettre à leurs Citoyens d'avoir quels sentimens il leur plaît sur la Divinité & sur la Religion, & de parler & se conduire selon ces sentimens, même quant au Culte extérieur : toujourns néanmoins avec cette condition que ces sentimens ne les détourneront pas de l'exercice de la vertu & de l'obeïssance.

Sans mentir, le Dieu de Spinoza est un Dieu fort commode, & peu jaloux de sa gloire & de son Culte. Prenez ce Dieu pour tout ce qu'il vous plaira, pour le feu, pour

le Soleil , pour une Planette , **SECT. III.**
 pour une Bête , pour une Plan-
 te , pour une Pierre : Figurez-
 vous , si vous voulez , que ce
 Dieu se transforme successive-
 ment de Pierre en Plante , de
 Plante en Bête , de Bête en
 Planette , de Planette en Feu,
 en Soleil : déferez , si bon vous
 semble , à tout ce qu'il y a de
 crapaux & de grenouilles , les
 honneurs de la divinité ; éta-
 blissez votre Culte dans quel-
 le posture & dans quelle gri-
 mace il vous plaira : faites-le
 consister à voltiger , à danser
 sur la corde , à jouer des go-
 blots ; abandonnez-vous en-
 fin , en l'honneur de votre
 Dieu , aux actions les plus in-
 fames & les plus honteuses ;
 pourvu qu'avec cela , vous
 conserviez l'extravagante
 obéissance de Spinoza & son

impertinent exercice de vertu , c'est-à dire pourvû que vous travaillez courageusement à vôtre conservation , à vôtre établissement & à la défense de vos Interests (car c'est ce qui s'appelle exercice de vertu , dans le Dictionnaire de Spinoza) vous êtes juste, saint, agréable aux yeux du Dieu de Spinoza , & enfin vous faites admirablement vôtre salut.

Y eût-il jamais, depuis que le monde est monde , & dans les plus épaisses ténèbres du Paganisme , une pareille chimere & un semblable phantôme de Religion ? & est-il possible que Spinoza lui-même qui se croïoit seul éclairé, seul Philosophe , & à qui tout le genre humain faisoit pitié à cause de son aveuglement ,
n'ait

n'ait point été frappé de tant d'absurdes impietez que son imagination lui fournissoit ?

Quoi que c'en soit, il est glorieux à la véritable Religion, de ne pouvoir être combattuë que par de pareilles extravagances.



SECTION IV.

Dessein des Traitez contre Spinosa.

VOilà une légère idée des erreurs de Spinosa, & des horribles excez où elles conduisent.

Il pouroit paroître, après cela, qu'il ne seroit pas fort nécessaire de refuter ces erreurs, & je ne doute pas que

G

SECT. IV. toutes les personnes raisonnables ne les jugent suffisamment refutées par la seule impiété de leurs conséquences ; n'étant pas possible que des vérités puissent enfanter de si terribles monstres : mais comme tout le monde n'est pas raisonnable , & qu'en matière de Religion , il n'est point d'extravagances qui ne trouvent des Partisans , sur tout si elles favorisent la corruption du cœur ; comme font celles de Spinoza ; il n'est pas à propos d'abandonner le soin de leur refutation au jugement de tout le monde , ni de s'en fier indifferement à la conscience , & à la probité des particuliers.

D'ailleurs il est remarquable que quoique Spinoza ne soit pas original en tout , &

DE SPINOSA, &c. 75

SECT. IV.

que la plûpart de ses erreurs aiant autrefois tenté de paroître, ne se soient attiré que le mépris & l'indignation du monde; elles ont néanmoins dans le Nouveau Siftême, un tour de nouveauté, & un certain air d'enchainement, qui diminuë beaucoup l'horreur que la nature même y a attaché.

Il est vrai que bien des gens avant Spinosa, ont crû qu'il n'y avoit rien de contingent dans la nature, que tout y étoit nécessaire, & que tout y arivoit par une inévitable nécessité.

Il s'en est trouvé qui ont ôté la liberté, je ne dis pas simplement à l'homme, mais à Dieu même & qui l'ont fait agir à la façon des machines.

G ij

Enfin pour ne pas pousser plus loin cette induction, on en a vû qui ont mis une distinction réelle entre ses atributs. D'autres l'ont conçu comme quelque chose de réellement & d'infiniment étendu : & d'autres enfin ont fait de ce Dieu un grand animal, & un composé formel : ou plutôt un amas monstrueux de tous les êtres.

Mais personne, que je sache, n'a jamais fait de ces erreurs & de tant d'autres semblables, un corps de doctrine & un Systême suivi, comme a fait Spinoza. On trouve ces erreurs répandûës çà-&-là chez divers Auteurs : mais sans ordre, sans methode, sans suite, & d'une maniere disloquée, *tanquam scopæ dissoluta* ; au lieu qu'ici il paroît

une metode , une suite , & un SECT. IV.
 enchainement capable d'é-
 blouir & de surprendre ceux
 qui ne le regarderont que su-
 perficiellement. De sorte que
 si ces extravagances ont eu
 peu de crédit tant qu'elles
 n'ont paru que détachées , il
 seroit à craindre que la liaison
 aparente qu'on leur donne ici
 avec des principes incontestables ,
 ne leur fît faire fortune ,
 sur tout auprès des gens qui a-
 vec des inclinations extrême-
 ment corompûës , se piquent
 de force d'esprit, & font consi-
 stér cette force à se mettre au
 dessus de toute Religion.

On est prévenu que le cara-
 ctere d'un bon Sistême est l'en-
 chaînément de toutes ses par-
 ties , & leur dépendance d'un
 petit nombre de Notions &
 de principes. On fait que

SECT. IV. les veritez sont tres-propres à se soutenir, ou plutôt à s'entretenir & à se lier mutuellement : au lieu que les faussetez & les erreurs se détachent, se dementent, & se détruisent d'elles-mêmes : & ainsi il se trouvera des gens qui auront peine à regarder comme des erreurs, ce qui a pû conspirer à former un corps de doctrine & un Sistème aparemment si lié.

Ajoutez que ces erreurs flattant extrêmement le penchant qu'on a pour le libertinage, il est à craindre que le cœur ne se mettant de la partie, ne serve à seduire l'esprit, & ne le porte à regarder comme vrai, ce que sa corruption lui fait souhaiter qui soit vrai.

Assez de gens souhaite-

roient qu'il n'y eût point de Dieu, pour se laisser persuader agreablement, que s'il y en a un, il est pour eux, comme s'il n'étoit point : qu'il n'est pas vengeur des crimes : qu'il n'a point de providence : qu'il ne prend nul soin des choses humaines : qu'il n'est point l'arbitre de nos destinées : qu'il n'a sur nous nuls desseins : qu'il ne nous destine à aucune fin, & que quoique nous faisons pour lui plaire, & pour devenir gens de bien, il ne nous peut faire autres que ce que nous sommes par la force de nôtre étoile, & par la nécessité de nôtre nature.

Assez de libertins cherchent des excuses dans leurs desordres & dans leurs pechez, pour être ravis qu'on les assure que s'ils font mal, c'est

G iiij

SECT. IV. qu'ils ne peuvent faire autrement : qu'ils n'ont, non plus que Dieu, nulle liberté : qu'ils n'agissent non plus que lui, que par la nécessité de la nature, & que lui & eux sont emportez, dans tout ce qu'ils font, par une fatalité inévitable. Flatez de la fausse douceur de ces rêveries, ils s'y abandoneront avec plaisir, & se persuaderont aisément que la suite & la liaison qu'elles paroissent avoir dans le Sistême de Spinoza, ne peut-être l'effet, ni du hazard, ni du caprice, ni de l'impiété.

C'est la vûë de ces suites funestes, que ce Sistême pourroit avoir, qui a fait penser qu'il ne seroit pas inutile, du moins à quelques esprits, d'essayer de le forcer & de le détruire. Dans ce dessein, on a

DE SPINOSA. &c. Si
du moins cet avantage, que si
la liaison de ses parties fait sa
force, elle fait aussi sa foibles-
se; en ce qu'il suffit d'en déta-
cher une, pour renverser tou-
tes les autres: de sorte que l'on
peut dire que le détachement
d'une seule partie, est ce point
fixe d'Archimede, d'où l'on
peut ébranler tout le nouveau
monde de Spinoza.

SECT. IV.

Aussi n'est-ce que par cette
voïe que j'avois d'abord entre-
pris de l'ataquer. Car il faut
remarquer qu'un Siftême peut
être combattu de deux manie-
res: ou par sa matière, ou par
sa forme: c'est-à-dire ou en
refutant chaque proposition
en particulier, ou en forçant
la liaison & l'enchaînement
qu'elles ont entr'elles. Ce n'est
donc que de cette seconde ma-
niere que j'avois entrepris

82 I D E'E DU SISTÈME
SECT. II. d'ataquer le Siftème de Spinoza : parce que ce n'est guere que par là, que je le crois capable d'éblouir ; & que la matière, c'est-à-dire, les propositions extravagantes & impies dont il est composé, ont déjà été pour la plûpart, cent fois refutées séparément. Ce n'est pas que je ne prétendisse leur donner aussi en passant quelque ataque directe : mais mon dessein principal n'étoit que de rompre la liaison qu'elles paroissent avoir dans ce Siftème, avec les premières notions & les idées primitives. En un mot, je ne m'étois d'abord proposé que de me servir de la metode geometrique pour le combatre ; non seulement parce que c'est celle dont il s'est servi pour élever son édifice ; mais aussi parce

DE SPINOSA, &c. 83
qu'elle est la plus exacte & la Sect. IV.
moins exposée aux chicane-
ries & aux faux-fuïans.

Cependant comme on a fait reflexion que bien des gens qui ne sont point capables de suivre cette metode, pourroient bien néanmoins par une secrête corruption de cœur, trouver quelque goût dans les erreurs de cet impie : on a crû qu'il étoit à propos de les refuter aussi par la metode commune, & d'une manière moins sèche, & plus proportionnée à la portée ordinaire des esprits.

On s'est d'autant plus volontiers engagé dans ce dessein, que l'on a crû n'avoir besoin, pour son execution, que de quelques reflexions sur ce que l'on a établi touchant la nature de l'homme, dans le second traité du Livre. *de la*

SECT. IV. *connoissance de soi-même.*

La grande source, je ne dis pas simplement des erreurs & du Systême de Spinoza, mais aussi de tous les nouveaux Systêmes de Religion: c'est le chagrin, le dégoût, & l'averfion qu'on a de la morale chrétienne: une morale qui s'opose aux penchans les plus naturels: qui tient tous les sens sous une sévère discipline: qui prescrit l'éloignement des honeurs, des plaisirs, des richesses; qui ne recommande que les privations & le renoncement à toutes choses, & à soi-même: une telle morale, dis-je, ne peut plaire naturellement au cœur humain; c'est un joug insupportable qu'il faut secouer à quelque prix que ce soit: & pour cela, s'il n'y a qu'à soutenir insolemment, que ce n'a

DE SPINOSA, &c. 85
été que la politique qui a en- SECT. IV.
fanté les Régles & les Loix de
cette Morale, & que ce n'est
que la crainte & la supersti-
tion qui s'en fait des devoirs
& des assujetissemens; on ne
s'en fera pas une affaire.

Mais comme cette thèse ne
seroit nullement soutenable;
si on laissoit subsister les idées
communes de la nature de
Dieu, & de celle de l'hom-
me; il faut commencer par
les renverser: il faut ôter à
Dieu & à l'homme la sagesse
& la liberté, & quand on les
aura bien enchaînez & bien
aveuglez l'un & l'autre; il se-
ra aisé après cela, d'ôter au
premier le sage gouverne-
ment de l'Univers, & cette
Providence qui descend dans
de si grands détails, & qui est
si incomode à l'amour pro-

SECT. IV. pre ; & plus aisé encore d'affranchir le second de tous ces devoirs si fâcheux , de toutes ces loix si gênantes , en un mot de toutes ces assiduez & ces contraintes si insupportables.

Qu'on y prenne garde ; qu'on sonde un peu les desseins des Impies & de tous les inventeurs de nouveaux Systèmes de Religion ; & l'on trouvera que c'est là leur unique fin & tout leur but. Vous leur alleguez en faveur de la Morale Chrétienne , la Revelation , la Foi , la Mission d'un Homme - Dieu.

A tout cela , ils oposent la raison ; & comme plus ancienne , ils prétendent que rien ne peut prescrire contre elle. C'est par elle qu'ils se défendent ; & c'est par elle

qu'ils attaquent. Ce seroit **SECT. IV.**
donc , ce me semble , avoir
renversé toutes leurs préten-
tions: ce seroit avoir sapé, par
les fondemens, tous leurs Si-
stêmes, que de leur avoir fait
voir que les pures lumières de
la raison tirent de la conois-
sance de la nature de l'hom-
me , les mêmes règles des
mœurs; & nous prescrirent les
mêmes devoirs , les mêmes
assiduitez, & les mêmes con-
traintes que la Morale Chré-
tienne ; qu'ainsi c'est en vain
qu'ils prétendent se mettre
au large en renonçant à la
Religion qui enseigne cette
Morale ; & qu'enfin on ne
gagne rien à ne vouloir pas
être Chrétien. C'est donc
ce que l'on va essaïer de fai-
re , avant que de passer à la
methode géométrique , & l'on

SECT. IV. divisera ce Traité en trois Chapitres.

Dans le 1. on traitera des devoirs qui naissent de la distinction de l'esprit & du corps; de la justesse de leur union; & de la capacité qu'a l'esprit de conoître & d'aimer.

Dans le 2. on touchera les devoirs qui resultent de l'excellence, & de la superiorité de l'esprit au dessus du corps.

Dans le 3. on développera les devoirs qui coulent naturellement de l'immortalité de l'ame.

Et parce que les principales erreurs de Spinoza se trouvent necessairement liées à toute cette matière; on les réfutera, comme en chemin faisant, à mesure qu'elles se presenteront.

Et ainsi, non seulement les
 incre-

DE SPINOSA, &c. 89
incredules & les libertins **SECT. IV.**
pouront se détromper de la
secrète confiance qu'ils ont
dans les idées de cet Impie,
& dans tous les autres faux
Sistêmes, dont on les berce
tous les jours. Les Fidèles mê-
mes trouveront dans ce qu'on
va dire, la solide consolation
de voir soutenir par la raison
& par la nature, une Morale
qu'ils ont déjà reçûë sur la pa-
role de J E S U S - C H R I S T ;
ce qui ne sera pas inutile à
rassurer ceux que les épines
de cette Morale pouroient
faire chanceler; à fortifier les
plus fermes; à leur faciliter,
avec la grace de J E S U S -
C H R I S T, la pratique de
leurs devoirs; & à leur don-
ner le moïen d'apliquer avec
plus de conoissance de cau-
se, & plus de succez, les re-
H.

SECT. IV. médes convenables à leurs maux. Enfin ils conoîtront par là, que les préceptes & les conseils de l'Evangile, tout sévères qu'ils paroissent, sont des remédes absolument nécessaires à nos maux. Qu'ils ne pouvoient être prescrits avec plus de justesse & de sagesse. Que JESUS-CHRIST nôtre divin medecin a parfaitement connu notre maladie, & la corruption de notre nature; & que de toutes les études, nulle ne nous doit être plus précieuse que celle de l'Evangile, & la conoissance de nous mêmes, puisqu'on y découvre nos maux & leurs remédes.

C'est donc 1. par là qu'on ataquera le Sistème de Spinoza.

2. On le combatra ensuite

DE SPINOSA, &c. 91
par la Methode geometrique. SECT. IV.

3. On refutera ses ereurs en particulier , sur la possibilité de l'Incarnation , & sur celle des miracles.

4. On terminera ces Traitez par le parallèle de la Religion & de la Morale de Spinoza, avec la Religion & la Morale de JESUS-CHRIST, & même avec les pures lumières de la raison, pour porter les libertins à prendre le plus sûr parti.

5. Enfin on ajoutera un second parallèle des principes de Spinoza , avec ceux de M. Descartes.

H ij

L'ATHEISME
RENVERSÉ.

TRAITE' PREMIER.

Refutation des erreurs de
Spinoza par la Methode
commune.

O U

*La pure raison fait trouver dans la
connoissance de la nature de l'hom-
me, l'écueil du Spinosisme, & la
source des mêmes devoirs que ceux
de la Morale Chrétienne.*



Il est bon de com-
mencer ce traité par
avertir que quel-
ques esprits pourront
bien trouver à redire à quel-
ques détails que je fais des usa-

H iij.

94 CONNOISS. DE L'HOM.
ges des diverses parties du
corps humain, les regardant
comme trop connus, &
les traiter de pueriles & de
badins; à quoi bon, s'écrie-
ront-ils, nous venir dire que
les dents ont été faites pour
manger, & la langue pour
parler? Qui est-ce qui ignore
cela, & qui ne le fait pas par
une longue expérience? L'i-
magination des petits esprits
toujours railleuse, trouvera
bien à s'égaier en ces en-
droits. Mais j'espère que les
esprits judicieux en jugeront
tout autrement; que rien de
ce qui sert à faire remarquer
les fins & la sagesse du Sou-
verain Artisan de notre être,
ne leur paroîtra indigne de
leur application; & que com-
me cette Sagesse est du moins
aussi admirable dans l'aiguil-

lon qu'elle a donné aux mouches, & dans les trompes de celles qu'on nomme *Cousins*, que dans l'arengement & le mouvement des plus grands corps de l'Univers ; il n'y a pas une des traces de cette Sagesse, pour petite qu'elle paroisse, qui ne soit adorable, dès qu'elle sert à nous faire conoître la nature de notre Dieu, & à confondre ceux qui osent la défigurer. Qui ne fait pas, dît-on, que les dents sont faites pour manger, & la langue pour parler ? Et moi je demande qui est-ce qui fait combien de parties concourent à l'action de parler, ou de manger ; en quoi consiste l'action de ces parties, quels sont leurs mouvemens, quel en est le directeur & la justesse des rapports de ces instrumens

96 CONNOIS. DE L'HOM.
avec leurs effets ? De mille
qui mangent & qui parlent le
mieux , il n'y a en pas dix qui
sachent un peu tout cela ; il
n'y en a pas quatre qui y aient
jamais fait reflexion. Mais,
dira-t-on , quel besoin de sa-
voir toutes ces circonstances ?
nul , lorsqu'on ne veut faire
de ces organes que l'usage
qu'en font les bêtes : mais
quand on veut y découvrir
des preuves d'une sagesse in-
finie , que les libertins nous
contestent , ou se mettre en
état, pour son édification par-
ticulière , d'admirer & d'ado-
rer cette Sagesse ; on ne peut
trop s'instruire de ces dé-
tails. Qu'on nous les permet-
te donc à ces fins, & que ceux
qui n'en ont pas besoin , ou
qui s'en trouveront incom-
modez les passent.

CHAP.

CHAPITRE PREMIER.

Veritez, & devoirs qui naissent de la distinction de l'esprit & du corps, de la justesse de leur union, & de la capacité qu'a l'esprit de conoître & d'aimer.

Où l'on prouve l'existence d'un Dieu infiniment sage, sa liberté, & celle de l'homme; que celui-ci est capable de loüange & de blâme, de mérite & de démérite: que sa nature est corrompue, & qu'indépendamment de tout établissement humain, il y a du juste & de l'injuste du bien & du mal moral, de l'ordre & du desordre, &c.

I.

IL n'est pas besoin de s'entre long-tems étudié soi- Chap. I

CHAP. I. même pour reconnoître que

L'homme est composé de deux Estres. l'être de l'homme n'est pas simple : mais qu'il est double, & composé de deux êtres : car comme les actions & les effets sont les caractères des êtres ; on aura dû remarquer en soi tant d'actions si différentes, & si opposées, qu'il n'aura pas été difficile d'en inferer que leurs principes ne le sont pas moins ; & ainsi l'on n'aura pas simplement reconnu qu'on est composé d'un être pensant, & d'un être étendu : on aura encore trouvé une si extrême différence de l'un à l'autre, que non seulement ils peuvent être concûs l'un sans l'autre, & avec exclusion l'un de l'autre ; mais même qu'ils peuvent être parfaitement séparés. Si donc ces

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 99
deux Etres si diferents é- CHAP. I.
toient des substances : il n'en
faudroit pas davantage pour
renverser tout le Siffême de
Spinosa ; puisqu'il ne le fon-
de que sur l'extravagante pré-
tention , qu'il n'y a dans le
monde qu'une substance , &
qu'il ne peut y en avoir plu-
sieurs.

I I.

Or rien n'est plus facile que
de reconoître que l'Etre
pensant & l'Etre étendu dont
l'homme est composé , sont
de vraies substances , & non
pas des manières d'être. Il
ne faut pour cela que se ser-
vir des définitions que Spi-
nosa donne de l'une & de l'au-
tre. Le caractère de la sub-
stance est , selon lui , de pou-
voir être conçûe seule , sans

Ces deux
Estres sont
deux sub-
stances.

I ij

CHAP. I. rapport à quoi que ce soit sans penser à nul autre être , sans le secours de l'idée d'aucune autre chose. Et le caractère de la manière d'être , est de ne pouvoir être conçu sans penser , du moins indirectement , à l'être dont elle est manière , ni sans le secours de son idée. Or l'Etre pensant peut si bien être conçu seul , sans rapport à quoi que ce soit , sans penser à nul autre être , & sans le secours d'aucune autre idée ; que l'on peut même feindre , que tous les autres sont impossibles ; sans altérer l'idée que l'on a de soi-même , comme d'un Etre pensant. L'on peut de même concevoir l'Etre étendu sans penser à nul autre Etre , & sans le secours de l'idée d'aucune autre chose. Il

ÉCUEIL DU SPIN. Tr. I. 101
ne faut qu'un moment de réflexion pour s'en assurer. L'Être pensant & l'Être étendu sont donc deux vraies substances, tres-diferentes l'une de l'autre ; & par consequent il est de la dernière fausseté qu'il n'y en ait qu'une dans l'Univers.

CHAP. I.

Il est donc faux qu'il n'y ait dans le monde qu'une substance.

III.

De la ruïne de ce seul fondement, il est visible que tout l'édifice de Spinoza doit, pour ainsi dire, craquer & crouler, puisqu'il ne porte que là-dessus : mais il recevra bien d'autres secousses dans ses diverses parties, pour peu que l'on fasse de réflexion sur ce qu'on a découvert de la nature de l'homme, dans le second Traité du Livre de la conoissance de soi-même.

Cela seul suffit pour renverser tout l'édifice de Spinoza.

I. iij.

L'homme n'est point par lui-même : il est si peu capable de s'être donné l'être, qu'il ne se sent pas même assez de force pour pouvoir se le conserver quelques momens, ni s'assurer de son existence du jour au lendemain. C'est-là une vérité qui est tout ensemble de fait & de sentiment :

V.

De-là il est visible que l'homme doit reconnoître un auteur de son Etre, & mettre tous ses soins à le chercher : car l'Etre étant le premier de tous les biens & le fondement de tous ceux que l'on peut posséder; la raison dicte qu'on ne peut pas être sans dé-

Il doit donc s'appliquer à chercher quel est son Auteur.

ÉCUEIL DU SPIN. Tr. I. 103
voirs essentiels envers celui **CHAP. I.**
de qui l'on tient cet Etre ; ni
qu'on ne peut par consequent
les violer sans crime.

V I.

Mais pour peu que l'homme se soit étudié lui-même, il ne peut guères s'égarer dans la recherche de son Auteur. Composé d'un Etre pensant & d'un Etre étendu . si peu qu'il ait remarqué d'une part l'extrême diférence qu'il y a entr'eux , & les grands espaces qui les séparent naturellement ; & de l'autre la perfection de leur alliance , & la justesse de leurs rapports ; Il jugera bien-tôt que leur union ne peut être ni l'éfet du hazard , ni une suite de leurs penchans naturels, ni l'ouvra-

L'union des deux Etres , dont il est composé , lui doit persuader que son Auteur est une intelligence infinimét puissante & sage.

CHAP. I. ge d'une nature aveugle & corporelle, ni même celui d'une intelligence bornée & finie: mais qu'il faut que ce soit le chef-d'œuvre d'une intelligence infinie; je veux dire infiniment puissante, infiniment sage, & infiniment supérieure à l'Être pensant & à l'Être étendu.

Infiniment puissante, pour rapprocher des Êtres qui sont dans une si énorme distance l'un de l'autre; pour surmonter l'extrême opposition de leurs natures, & établir une parfaite société entre deux substances naturellement incompatibles.

Infiniment sage pour découvrir les moïens d'établir une espèce de communauté ou de communion entre ces deux Êtres; pour en inventer &

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 105
établir les Loix : Infiniment sage & pénétrante, pour les observer ponctuellement ; je veux dire pour savoir, dans tous les momens de la vie des hommes, tous les changemens qui arrivent à l'une ou à l'autre de ces deux substances, afin d'en produire sur le champ, de reciproques & de convenables dans sa compagnie, en consequence de ces Loix. CHAP. I.

Infiniment supérieure à l'Être pensant, & à l'Être étendu, pour agir ainsi absolument dans l'un & dans l'autre, & les modifier tous les jours en mille manières différentes.

V I I.

Mais qu'est-ce qu'une intelligence infiniment puissante. Cette intelligence

CHAP. I.

infiniment
sage & puis-
sante, ne
peut être
que Dieu.

te, infiniment sage, infiniment supérieure à l'Être pensant & à l'Être étendu; si ce n'est Dieu? L'homme donc sans sortir de la sphère de son Être, trouve une preuve invincible de l'existence de son Dieu, Auteur de cet Être; & que ce Dieu doit être infiniment sage, infiniment puissant, &c. de sorte que cette proposition *Je suis, donc il y a un Dieu infiniment sage*; ne doit pas paroître moins évidente à chaque homme en particulier, que celle-ci d'ailleurs si célèbre: *je pense donc je suis.*

VIII.

L'Être de
l'homme
fournit plu-

Mais ce n'est pas l'unique preuve que l'homme sans sortir de lui-même, trouve de l'existence d'un Dieu infiniment sage, & infiniment li-

bre. Il y en a tant & de si fortes dans toutes les parties de l'homme, qu'il faut bien que Spinoza, cét extravagant méditatif, ne soit jamais rentré une seule bonne fois en lui-même; autrement il se seroit bien gardé d'ôter à Dieu sa sagesse & sa liberté, comme il a fait. Mais comme ce point est capital contre cet impie il faut le faire voir avec quelque étendue.

CHAP. I.
 plusieurs preuves de l'existence d'un Dieu infiniment sage & libre.

I. X.

En quoi consiste la sagesse? n'est-ce pas dans la justesse des rapports qui se trouvent entre la fin & les voies ou les moïens d'exécution? En quoi consiste la liberté? n'est-ce pas dans le juste choix de ces moïens? Qu'on examine donc sur cela les divers organes du corps humain, & que l'on

Idee de la sagesse & de la liberté.

CHAP. I. voie si l'on pourra se défendre d'y reconnoître mille traces sensibles de ce juste choix, & de la justesse de ces rapports, & par consequent mille effets de liberté & de sagesse.

X.

Combien Pune & l'autre paroissent dans l'organe de la bouche & des parties qui servent à l'action de manger.

Et pour commencer par l'organe de la bouche, est-ce sans dessein & sans fin, qu'il s'y trouve de deux sortes de dents; les unes propres à trancher, & les autres propres à écraser? N'est-ce pas visiblement, parce qu'entre les aliments dont l'homme se nourrit; il y en a qu'il ne pouroit transmettre à l'estomach avec les préparations nécessaires, s'il ne les avoit auparavant coupées par petits morceaux, comme la viande; ou écrasées & presque pulve-

risées, comme les noix, les noisettes, la croute de pain ? & n'est-ce pas dans le même dessein que les dents tranchantes ont été placées au devant de la bouche, & les autres dans le fond ? Se pouvoit-il rien de plus juste par rapport à cette fin ; & pour empêcher que les petites parties des alimens écrasés ne s'échappassent facilement de la bouche, comme il auroit été inévitable, si les dents destinées à écraser avoient été placées audevant.

Deux sortes de dents.

XI.

Est-ce par hazard, ou suivant les loix d'une nature aveugle, comme le prétendent nos Impies, qu'outre les dents, on trouve dans la

De la langue & de ses usages.

NO CONOIS. DE L'HOM.

CHAP. I. bouche, une langue : c'est-à-dire une petite palète ou une petite main si propre à toutes sortes de mouvemens & d'inflexions ? Il est incroïable combien ce seul petit instrument, marque de desseins & de sagesse dans l'Auteur de notre Être : car à ne parler encore que de l'action de manger ; de quoi auroit servi d'avoir les deux sortes de dents que nous venons de marquer, s'il n'y avoit eu dans la bouche une petite main fort active & fort mobile, & toute propre à ramasser par ses diverses inflexions & souplesses, les parties des alimens que les dents tranchantes ont divisées ; à rallier les miêtes de ceux que les grosses dents ont broïées ; à les aler chercher entre les

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. III
lèvres , & les dents & à les CHAP. I,
leur représenter sans cesse , à
propos , pour être de nou-
veau divisées & broiées , jus-
qu'à ce qu'elles soient deve-
nues propres à être avalées ?

XII.

Est-ce par un effet du con-
cours fortuit des atômes , que Des petites
glandes.
le dedans de la bouche se trou-
ve parsemé de plusieurs peti-
tes glandes : c'est-à-dire de
plusieurs petites éponges plei-
nes de liqueur , & n'est-il pas
visible qu'elles n'ont été mises
là , qu'afin qu'étant pressées
par les divers mouvemens de
la bouche & des alimens , la
liqueur acide qui s'exprime ,
servît à diviser ceux-ci
plus parfaitement , & à les ren-
dre plus coulants , & plus dis-

CHAP. I. posez à être avalez & digérez?

XIII.

Des lèvres. Enfin est-ce sans dessein que toute la bouche se trouve exactement fermée par la jonction des deux lèvres ? & ne voit-on pas que cette première clôture sert au défaut de la seconde : je veux dire qu'elle sert à empêcher que les liqueurs que l'on veut retenir dans la bouche , ne s'en échappent ? ce que n'auroit. pû faire la seconde clôture , formée par les dents supérieures & par les inférieures?

Il faut assurément , être d'une extrême stupidité & d'un prodigieux aveuglement pour ne pas voir la justesse des rapports de ces parties , avec
la

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 113
la seule action de manger ; & CHAP. I,
pour n'apercevoir pas dans
ces rapports le dessein, la fin,
la sagesse , & la liberté du
grand artisan de cet ouvra-
ge.

XIV.

Mais ce n'est pas encor là Des mêmes
organes par
rapport à la
parole,
tout ce qu'on découvre de li-
berté & de sagesse dans ces or-
ganes , elles paroissent l'une
& l'autre avec bien plus d'é-
clat, dans le dessein beaucoup
plus élevé qu'a eu visiblement
l'auteur de nôtre être , de
nous donner par ces mêmes
organes le moïen de parler ,
de communiquer nos pen-
sées , & de former une socie-
té.

XV.

Pour parler , ce n'étoit pas De l'arti-
K culation.

CHAP. I. assez que l'air que l'on respire, sortît de la poitrine avec quelque effort : cela n'auroit produit qu'un son vague : ce son devoit être articulé. Et pour cela, il falloit que l'air en passant par la bouche, reçût diverses modifications & déterminations. Hé n'est-ce pas manifestement à ce dessein, que nous ont été données les lèvres, la langue, les dents, & la salive ? ne sont-ce pas les lèvres & la langue, mais sur tout celle-ci, qui par ses inflexions, & ses divers mouvemens en haut & en bas, contre les dents & contre le palais, forme l'articulation, en donnant à l'air qui sort, toutes ses déterminations ?

Si l'on pense que les dents soient inutiles à l'articulation; qu'on en juge par la pronon-

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 115
ciation de ceux qui n'en ont **CHAP. I.**
plus, ou par le sifflement de
ceux qui les serrent trop en
parlant.

Il est vrai que la salive n'y
est pas directement utile: mais
elle y sert indirectement, en
ce qu'elle donne aux lèvres &
à la langue, cette flexibilité
& cette facilité de mouvemens
qui leur sont si nécessaires. Il
ne faut pour en juger, que
faire reflexion sur la difficul-
té qu'on a de parler, lors que
la langue est sèche.

XVI.

Que si à la considération de
ces organes nous voulons join-
dre celle des autres qui ser-
vent à la parole; n'y verrons-
nous pas également les mar-
ques sensibles de la sagesse du

K ij

CHAP. I. grand ouvrier ?

Des divers
tons & des
inflexions
du Son.

Pour parler, ce n'est pas assez d'un son, ni d'un son articulé: ce son devoit prendre diverses inflexions, & divers tons, les uns aigus, les autres graves; ceux-ci doux, ceux-là aigres; quelques-uns fermes, quelques autres languissants: car tout cela sert non seulement à exprimer le corps des paroles, mais aussi l'esprit: c'est-à-dire les diverses passions qui les accompagnent. Que falloit-il donc pour pouvoir marquer toutes ces différences de tons & de sons? Il est visible qu'il falloit deux choses: l'une que le tuyau par lequel l'air sort de la poitrine, pût s'élargir, ou s'étrécir en autant de diverses manières; car ce sont les différentes ouvertures des tuyaux

qui en font les divers tons. **CHAR. IV**

L'autre qu'il y eût, dans la poitrine des soufflets propres à pousser l'air, avec plus ou moins de violence.

Hé que manque-t'il à l'exactitude avec la quelle, l'auteur de nôtre être nous a donné l'un & l'autre ? n'est-ce pas dans la vûë de la premiere, qu'il a formé de membranes capables de s'étendre, & de se retrêcir, le tuïau qu'on appelle *la trachée artere* ? qu'il l'a environé d'aneaux de cartilage, pour le soutenir & pour le tendre : mais aussi que pour empêcher que ces aneaux ne s'oposassent à l'élargissement du tuïau ; il les a tous coupez en un endroit : qu'il a répan- du le long de ce tuïau un grand nombre de muscles, par l'action diferente des-

De la structure de la trachée artere.

CHAP. I. quels, il peut-être referré ou élargi en une infinité de diverses manieres; & que par dessus tout cela, il a placé à l'embouchure de ce tuyau une espèce de languette, pour servir aux divers tremblemens de voix ? Et n'est-ce pas dans la vûe de là deuxiême qu'il a composé le poulmon de plusieurs lobes auxquels ce tuyau se termine, comme à autant de soufflets; & qu'il a donné de puissans muscles à la poitrine ? car c'est par l'action de ces muscles que ces soufflets plus ou moins violemment pressez, chassent l'air par ce tuyau, avec plus ou moins de violence & de rapidité.

De l'usage
des poul-
mons.

XVII.

Il ne paroîtra pas d'abord

que ç'ait été un éfet de sagesse, que d'avoir placé l'embouchure du tuïau de la respiration, précisément entre la langue & l'entrée du gosier : car par là, se trouvant immédiatement au dessous du passage des alimens ; il paroît un danger manifeste, que ceux-ci le trouvant en leur chemin, ne s'y insinuent, & que venans à le boucher, ils ne suffoquent l'homme en lui ôtant la respiration.

Mais si l'on vient à considérer que l'embouchure de ce tuïau est exactement fermée par une languette, qui par la facilité qu'elle a de se lever & de s'abaisser, sert comme de Pont-Levis par dessus lequel les alimens passent seurement dans le gosier, sans nuire à la respiration ; & si à cette consi-

Sagesse dans la situation de l'embouchure du tuïau de la respiration, entre la langue & l'entrée du gosier.

CHAP. I. deration , on ajoute celle de la necessité de teſer dans les enfans , & du beſoin que même les hommes faits ont quelquefois de ſuccer certaines liqueurs , & de boire en retirant leur haléne ; toutes actions qui ne peuvent ſe faire que par le ſecours & l'impulſion de l'air qui tend à entrer par la bouche dans la poitrine ; on trouvera que le tuyau qui l'y porte , ne pouvoit être mieux placé , ni garenti avec plus de ſageſſe des inconveniens qui étoient à craindre.

XVIII.

De bonne foi , peut-on penſer avec quelque couleur , que tant d'organes & de parties qui ont un raport ſi juſte & ſi naturel avec les effets que nous

nous venons de marquer, soit l'ouvrage ou du hazard, ou d'une nature aveugle; ou même d'un être intelligent à la vérité: mais emporté par la nécessité de la nature; sans liberté & sans sagesse? un ouvrier qui choisit avec tant de discernement tous les instrumens propres à un certain effet: qui les dispose & les arrange avec tant de justesse pour cet effet; peut-il passer pour agir sans sagesse & sans liberté? n'est ce pas particulièrement dans le choix des moïens que consiste l'exercice de la liberté?

X I X.

Il seroit infini d'entreprendre de developper tout ce qui paroît de sagesse dans les au:

L

CHAP. I. tres organes du corps humain.

Sagesse dans la structure du cœur, & des vaisseaux qui servent à la circulation.

La seule consideration de la structure du cœur & des vaisseaux qui servent à la circulation du sang : les petites portes placées à l'embouchure des veines, qui pour la faciliter, s'ouvrent en un sens & se ferment en un autre : cette circulation elle-même, ses usages & sa fin seroient capables de transporter d'admiration les plus stupides, & de leur faire reconnoître également la sagesse & la liberté du grand artisan qui a ainsi arrangé toutes ces parties. Mais je ne puis me dispenser de faire encore quelques reflexions sur l'organe de la vûe & sur la structure de l'œil : car assurément rien n'est plus propre à convaincre ou de stupidité, ou de folie ceux qui préten-

ECUEIL DU SPIN Tr. I. 123
dent rapporter tout ce qui se **CHAP. L**
trouve de plus merveilleux
dans le corps humain, ou au
hasard, ou à l'action d'une
nature aveugle.

XX.

Et premierement, n'est-ce
pas quelque chose qui a bien
l'air du hazard, que la situation
de cet œil au haut & au de-
vant de la tête? & n'auroit-il
pas été fort beau & fort com-
mode, de le voir placé, ou
aux talons ou derriere la tête?
sans mentir si c'est le hazard
qui l'a mis précisément au de-
sous du front, c'est un hazard
bien judicieux.

Sagesse &
liberté dans
l'organe de
la vûe.

Situation de
l'œil.

XXI.

Cet œil étant aussi lisse, **Des deux**
L ij paupieres.

CHAP. I. aussi uni & aussi transparent qu'il est , du moins vis-à-vis de la prunelle ; est ce par un pur hazard qu'il est couvert de deux paupieres qui se ferment si exactement par un petit cartilage qui les borde , que les moindres atômes n'y peuvent alors passer ; & qui d'ailleurs sont si promptes à se fermer lors qu'il y a danger que quelques corps grands & petits ne viennent heurter l'œil , que ce n'est que tres-rarement que de pareils accidens arivent ? & n'est-il pas visible qu'elles n'ont été formées que pour parer les coups , & conserver à la prunelle , sa netteté & sa transparence ?

X X I I.

Leurs usages. Mais lors qu'en effet il est arrivé que quelque ordure est

ÉCUEIL DU SPIN. Tr. I. 125
entrée dans l'œil : ou qu'une **CHAP. I.**
trop grande poussière élevée
dans l'air s'est atachée en
trop grande abondance à sa
surface; est-ce par hazard que
ces paupieres se meuvent alors
si vivement ? & n'est-il pas vi-
sible qu'elles nous ont été
données pour nous servir
dans ces rencontres, comme
de petites serviettes propres à
essuier l'œil ; & à en enlever
par leurs diverses alées & ve-
nûës, tout ce qui pouroit s'y
être ataché d'étranger ? &
n'est-ce pas à ce dessein qu'el-
les sont sans cesse abreuvéés de
la liqueur qui sort des glandes
placées aux côtez de l'œil ?

XXIII.

Est-ce sans dessein, que ces
paupieres se trouvent comme
fraisées de deux rangs de poils
précisément aux endroits où

De leurs
poils.

L iij.

CHAP. I. elles se ferment ? & n'est-il pas évident que ces poils ne sont-là que pour faire à peu près le même effet que les fraises dans les fortifications de terre ; je veux dire pour deffendre l'œil des atakes des mouches & des mouchérons , & pour leur en interdire l'accez ?

XXIV.

De l'emboiture de l'œil. Est-ce encor un effet du hazard , que cet œil , qui a la figure d'un globe , se trouve enchassé avec tant de justesse dans un moule , ou une espee de cocque d'os toute propre à le recevoir ? peut-on douter qu'une si sage emboiture n'ait pour bût la conservation de l'œil ?

XXV.

Que si des dehors de l'œil ,

nous passons au dedans & que sans parler du nombre de ses tuniques & de leurs usages, nous nous attachions au nombre & aux usages de ses humeurs; quelles merveilles n'y trouverons-nous pas ?

Est-ce sans dessein que l'intérieur de l'œil est composé de trois humeurs dont on appelle l'une aqueuse, l'autre vitrée & la troisième cristalline; sans dessein que l'humeur vitrée est environnée de l'aqueuse; que la cristalline est comme enchassée dans la vitrée; & que ces trois humeurs sont en divers degrez de resistances & de fermeté ? est-ce enfin sans dessein que la plus ferme de ces humeurs est la cristalline; qu'elle est transparente comme le cristal; & que sa figure est tellement semblable.

Des humeurs de l'œil.

L iiii

CHAP. I. à ces lentilles , dont on fait les Microscopes; qu'il n'y a nul sujet de douter que ce ne soit sur ce modèle que les ouvriers ont formé ces lentilles qui font un si merveilleux effet ?

XXVI.

Est-ce encor sans fin & sans dessein que ce Cristalin se trouve précisément dans le milieu de l'œil ; que la première tunique qu'on appelle *Cornée* , se trouve transparente précisément vis-à-vis du Cristalin , du côté d'où viennent les raïons des objets ; & que de ce même côté la Tunique *uvée* , qui est au dessous de la cornée & parfaitement opaque , se trouve percée d'un petit trou qu'on appelle *prunelle* , précisément vis-à-vis

De la transparence de la tunique cornée , & de l'ouverture l'uvée.

Le cristalin ? n'est-il pas visible que la transparence de la première tunique & l'ouverture de la seconde, ne servent qu'à laisser passer dans l'œil, les raïons qui viennent des objets; & pourvû qu'on sache les règles des refractions, ne voit-on pas clair comme le jour; que ce n'est que pour faciliter celles-ci, que ces trois humeurs ont les dispositions, les qualitez & les figures que nous venons de marquer; & qu'afin que par le moïen de ces refractions, les raïons qui partent de chaque point d'un objet, viennent en passant par ces humeurs, à prendre le tour & la détermination propre à se réunir tous en même tems sur un même point de la retine, c'est-à-dire de cette membrane délicate qui tapisse le fond.

CHAP. I.

Combien
tout cela
sert à la
perfection
de la vision.

CHAP. I. de l'œil, & à y former ainsi en petit volume, la vraie image de l'objet dont ils partent ? car c'est proprement en cela que consiste la perfection de la vision.

XXVII.

Est-ce enfin par un effet du hazard, & non pas par une suite d'un dessein infiniment sage, que le globe de l'œil se trouve environé de quatre muscles droits, & de deux obliques ? cette pensée peut-elle tomber dans l'esprit d'un homme qui a quelque raison, sur tout s'il fait reflexion 1. que de ces quatre muscles droits, l'un sert à élever l'œil, l'autre à l'abaisser, le troisième à le tourner en dehors, & le quatrième à le tirer en dedans. 2. que l'action de ces

Des muscles de l'œil & de leurs usages.

quatre muscles se faisant en même tems, sert à aplatir le globe de l'œil, & à aprocher le derriere du devant : 3. & qu'enfin l'action des deux muscles obliques sert à alonger le globe de l'œil & à éloigner le derriere du devant ? faut-il beaucoup deviner pour s'apercevoir 1. que les quatre differens mouvemens des muscles droits sont destinez à donner facilité de regarder sans remuer la tête, non seulement les objets qui sont directement devant l'œil ; mais aussi ceux qui sont au dessus & au dessous, à droit & à gauche ? 2. que l'action de ces quatre muscles, lors qu'elle se fait en même tems, donne à la retine en aplatissant l'œil, le moïen d'aler comme au devant du concours des raïons,

CHAP. I. lors qu'il est trop tardif ; 3. & qu'au contraire l'action des deux muscles obliques, lors qu'elle se fait en même tems, donne à la retine, en allongeant l'œil, le moïen de s'éloigner un peu, pour recevoir précisément le concours des rayons, lors qu'il est trop précipité, & qu'il tend à se faire au delà de la situation ordinaire de cette membrane ; 4. & qu'enfin toutes ces parties, & ces divers mouvemens sont destinés à peindre sur la retine une image parfaite des objets que l'on regarde.

XXVIII.

Experience
agréable.

Si l'on doute de ce dernier : on n'a qu'à prendre un œil de bœuf fraîchement tué, & après en avoir levé propre-

ment une partie de la tunique par derriere ; substituer à sa place , ou un velin , ou une cocque d'œuf fine , & transparente ; car alors mettant cet œil à un trou fait dans un volet d'une fenêtre , & fermant ensuite tous les volets de la chambre , pour la rendre plus obscure ; on aura le plaisir de voir les plus grands objets de dehors , venir se peindre à l'envers en petit volume , sur ce velin , ou sur la coque d'œuf : & il sera aisé de remarquer que cette image deviendra plus ou moins nette , & plus ou moins confuse , à proportion qu'avec les doigts on aplatira , ou l'on allongera le globe de l'œil , en imitant ainsi l'action des muscles.

XXIX.

Stupidité &
 extravagance
 des Athées
 & incredulés.

Où seroient les Athées, où seroient les Spinofistes, s'ils vouloient seulement faire quelque reflexion sur la perfection de cette image, & sur les merveilleux rapports qu'ont avec elle toutes les parties de l'œil ? qu'on se tûe donc de me dire que l'auteur de cette merveille a véritablement de l'intelligence : mais que cependant il l'a executée sans dessein, sans fin, & sans liberté; & que ce n'est qu'une émanation nécessaire de sa nature; & l'on me dira ce qui n'est gueres moins incomprehenfible que le mystere de la Trinité. De sorte que par un juste jugement de Dieu, ces grands genies qui ne rejettent la vraie

religion, que parce qu'ils ne peuvent à ce qu'ils disent, se résoudre à doner creance à des misteres aussi incroïables que ceux qu'elle propose; ne font pas de difficulté de devorer dans la nature, des chimeres infiniment plus incroïables. Car enfin il est aisé de se dire & de se persuader qu'un Dieu infiniment sage & puissant, peut faire des choses que l'esprit humain ne peut comprendre: & tres-aisé par consequent d'y donner creance, après s'être assuré qu'il les a revelées. Mais de croire que l'œil, par exemple & toutes ses parties formées avec tant d'art & de justesse pour certains effets, & conspirant avec tant de regularité au principal effet, qui est cette image dont on vient de par-

CHAP. I. ler, & la vision; de croire dis-
je, que toute cette ingenieuse
structure n'ait nulle fin dans
l'intention de son auteur: qu'il
n'ait eu nul dessein en la pro-
duisant: qu'elle ne soit point
un effet de sa liberté & de sa
sagesse; qu'elle lui ait échapé
malgré lui par la nécessité de
sa nature; c'est en verité, un
si extravagant paradoxe, que
tout ce qu'on a de credulité se
revolte contre, & ne peut
souffrir qu'on lui impose le
joug de cette insensée créan-
ce.

XXX.

Reconoitre un Dieu in-
finiment
parfait, &
lui ôter la li-
berté & la
sagesse, quel-
le contradi-
ction.

Mais faudroit-il se voir
obligé de prouver que Dieu
est sage & libre, à des gens
qui reconnoissent qu'il est *l'être*
infiniment parfait; est-ce donc
que la sagesse & la liberté ne
sont

font pas des perfections? est-ce qu'il est plus parfait d'agir sans dessein, sans vûë, & sans fin, que d'agir avec dessein dans la vûë d'une fin, & sur la conoissance de la justesse du raport des voies & des moïens avec la fin? depuis-quand est-il plus parfait de n'agir que malgré soi, par un emportement aveugle, par une émanation nécessaire, par un assujettissement à des loix également fatales, & inviolables; que de n'agir que parce qu'on le veut; que de ne faire que ce que l'on veut, que ce que l'on a prémédité, que ce qu'on a eu dessein de faire? en un mot, depuis quand est-on convenu qu'il y auroit plus de perfection à ne rien faire du tout; mais à se voir arracher par des loix fatales les plus beaux éfets de la nature; que de faire toutes choses, & de ne les fai-

M

CHAP. I. re , que parce qu'on le veut, & pour les fins que l'on s'est proposé? est-ce que l'être infiniment parfait ne se suffit pas à lui-même, & s'il se suffit, n'a-t'il pas une parfaite liberté d'indifference à créer ou ne pas créer? XXXI.

Sans mentir il faut avoir une étrange aversion de la divinité, pour s'acomoder du Dieu de Spinoza! Plaisant Dieu qui ne peut ni exaucer mes vœux, ni se laisser fléchir à mes prières, ni me secourir dans mes besoins, ni me rendre hureux ou malheureux, ni ajouter à mon être un seul degré de force, de puissance, ou de perfection!

Plaisant Dieu à qui il ne manque rien, pour être corporel, que d'avoir trop d'étendue!

Extravagante divinité que

Combien l'idée que Spinoza donne de son Dieu, est extravagante, & contradictoire.

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 139
Pon peut diviser & couper en **CHAP. I.**
pieces, & dont chaque grain
de sable, & ch que goutte
d'eau de la Mer a son mor-
ceau.

Chimerique intelligence
qui est partagée en autant de
parties qu'il y a d'hommes !
(que dis-je?) qu'il y a de corps
particuliers dans l'univers :
puis que chaque corps en a un
fragment.

Monstrueuse divinité à qui
l'on tranche la tête en un en-
droit, pendant qu'on la cou-
ronne dans un autre ; & cela
non pas en une nature em-
pruntée, mais en sa propre
nature.

Infâme divinité qui par une
de ses parties se plonge dans
les plus basses ordures ; pen-
dant que par l'autre elle con-
temple les plus sublimes veri-
tez.

M ij

CHAP. I. Impertinent Dieu que l'on tient , d'une part enchaîné dans un sombre cachot , pendant que de l'autre , il vole sur les aîles des vents.

Phantastique divinité qui hurle en demoniaque dans la personne de ce scelerat que l'on rouë ; pendant qu'elle est transportée de plaisir dans la personne de ce voluptueux.

Encor une fois plaisant Dieu , qui se cause tous les maux que souffrent les particuliers : qui se punit soi-même , qui se venge de soi-même : en un mot , Dieu méconnu , blasphémé , méprisé par la plus grande partie de soi-même. Qu'un tel Dieu est bien digne de l'impie qui l'a fabriqué , & qui lui a donné tous ces traits ! seurement qui ne veut un Dieu que d'après

ce modèle n'en veut point : **CHAP. I.**
 puisque les Centaures & les
 Hydres de la fable, n'ont rien
 de si extravagant.

XXXII.

On s'est beaucoup étendu
 sur ce chapitre, parce que
 c'est ce qu'il y a d'essentiel &
 de principal dans le Système
 de Spinoza, & que l'idée qu'il
 a donnée de Dieu étant une
 fois renversée, & celle du
 vrai Dieu bien établie; tout
 le reste des extravagances de
 cet impie, tombent d'elles-
 mêmes: & ainsi l'on n'aura
 qu'à les toucher légèrement à
 mesure qu'elles se trouveront
 en nôtre chemin. Reprenons
 donc la suite de nos raisonne-
 mens.

Du renver-
 sement de
 cette idée
 dépend le
 renverse-
 ment de
 tout son Si-
 stème.

XXXIII.

S'il est évident à l'homme
 qu'un Dieu infiniment sage &

Dieu ne
 peut agir
 pour une fin

CHAP. I.
 qui lui soit
 inferieure.

libre soit l'auteur de son être ;
 il ne lui doit pas être moins
 clair que ce Dieu, dès-là qu'il
 est l'être infiniment parfait ,
 ne peut agir pour une fin
 moindre que lui, ni qui lui soit
 inferieure.

XXXIV.

Dieu est
 donc la fin
 de l'être de
 l'homme, &
 celui-ci
 n'est fait
 que pour co-
 noître & ai-
 mer Dieu.

De-là , il lui sera aisé de
 conclure que Dieu est la fin
 de l'être qu'il lui a donné , &
 qu'il ne l'a fait que pour lui.
 De sorte que trouvant dans
 l'étenduë de cet être une sub-
 stance capable de conoissan-
 ce & d'amour ; il verra claire-
 ment qu'il faut que Dieu l'ait
 faite pour tendre vers lui par
 l'une & par l'autre ; en un mot
 il conoîtra qu'il n'est fait que
 pour conoître & pour aimer
 Dieu.

XXXV.

Et ainsi il s'apercevra facile-

ment que par sa creation il contracte envers Dieu, deux sortes de devoirs : ou plutôt les devoirs de connoissance & d'amour à deux sortes de titres : 1. à titre de reconnoissance, pour en avoir reçu l'être, qui est le fondement de tous les biens. 2. à titre de soumission, puis que Dieu ne l'a destiné qu'à s'occuper de lui par l'entendement & par la volonté.

CHAP. I.

L'homme en vertu de sa création contracte envers Dieu deux sortes de devoirs.

XXXVI.

Après cette découverte, l'homme pourra-t'il imaginer une autre source de ces devoirs, que celle-là ? ira-t'il la chercher ; comme quelques-uns, ou dans l'éducation : ou dans les traités qu'on a fait librement : ou même dans l'amour propre ; sera-t'il assez extravagant pour se fi-

Extravagance de penser que l'homme soit naturellement sans devoirs & sans loi.

CHAP: I. gurer qu'il soit naturellement sans devoirs & sans loix? qu'il n'ait point d'autres loix, que celles qu'il a bien voulu s'imposer en traitant avec les hommes ou avec Dieu, & que le droit divin n'ait commencé, que par le transport qu'il a fait à Dieu de son droit naturel? la loi de la creation & celle de l'institution, ou pour ainsi dire, de la destination du createur, ne lui sauteront-elles pas aux yeux de manière à ne pouvoir les méconnoître? lui sera-t'il libre de les desavouer, ou de les démentir, & de ne pas reconnoître Dieu pour son législateur légitime & naturel, & pour l'unique Auteur de son être? & enfin, osera-t-il disputer à son Auteur le droit souverain qu'il a sur son ouvrage? qu'un

qu'un insolent comme Spinoza, vienne donc nous dire, après cela, que nous pouvons sans pecher haïr Dieu. Que la nature n'apprend à personne qu'on soit obligé de lui obeïr; & que la raison même n'en sçait rien. A tout cela je n'ai que cette réponse : égaremens, extravagances d'une cervelle renversée.

XXXVII.

Mais si Dieu fait à l'homme des loix & des préceptes, il est visible que l'homme doit être libre. On ne fait point de commandement aux pierres de descendre en bas; ni aux eaux de se rendre à la mer, ni enfin aux autres êtres nécessaires de suivre leur penchant naturel; il faut donc que

Liberté de l'homme prise de ce que Dieu lui donne des loix.

N

CHAP. I. l'homme soit libre : puis que Dieu lui commande de s'occuper de sa conoissance & de son amour.

XXXVIII.

On dira sans doute, que Dieu ne lui commande l'un & l'autre, qu'à la manière dont il commande aux autres êtres nécessaires : sçavoir en lui donnant son penchant, comme il leur donne le leur, & en tournant l'esprit & le cœur humain vers lui, comme il tourne le cours des Fleuves vers la Mer.

Faux fuyans
coupé.

XXXIX.

Mais en disant cela, pour faire le bel esprit, en sera-t-on convaincu ? le sentiment in-

terieur qu'on a de tout ce qui se passe en soi-même ne le démentira-t-il point ; & ne lui fera-t-il pas voir son esprit & son cœur si éloigné de ne s'occuper que de Dieu , & de tendre vers lui comme les Fleuves tendent à la Mer, qu'à peine en tout un jour pense-t-il une seule fois à Dieu , & peut-il se résoudre de faire quelques pas vers lui ?

X L.

D'ailleurs seroit-il d'un être infiniment sage , tel que nous avons vû qu'est Dieu, de ne créer un être capable de conoissance & d'amour , comme est l'homme , que pour en être aimé d'un amour emporté , nécessaire & aussi aveugle que celui que l'on conçoit

CHAP. I. communément dans les bêtes ? Dieu ne mérite-t-il pas bien d'être aimé d'un amour raisonnable , d'un amour de choix , en un mot d'un amour libre ; & qui est ce qui l'aime ainsi si ce n'est l'homme ?

XLI.

Enfin tout homme peut se prouver aussi invinciblement à lui-même sa liberté , qu'il peut s'assurer de sa pensée & de son existence par sa pensée : car comme ce qui lui donne de ces deux dernières , une certitude qui égale la Métaphisique , est le sentiment intérieur de ce qui se passe en lui-même ; sentiment qui ne lui permet ni d'hésiter sur sa pensée , ni de douter s'il pense ; c'est le même sentiment

L'homme aussi sûr de sa liberté , que de son existence par sa pensée.

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 149
qui l'assure que dans les diver- CHAP. I;
ses alternatives qui se presen-
tent, il prend tellement un
parti, qu'il peut prendre l'o-
posé, ce qui est le vrai cara-
ctere de la liberté.

XLII.

De toutes ces veritez, ne
sera-t-il pas encor évident
qu'indépendemment de tout
renoncement à nôtre préten-
du droit naturel, indépen-
demment de tous les traitez,
de toutes les conventions, &
de toutes les loix humaines;
il y a *du juste & de l'injuste, du
droit & du faux, de l'ordre & du
desordre, du bien & du mal mo-
ral*; & que les diverses parties
de ces alternatives, ont des
differences essentielles? indé-
pendemment de tout établis-

Qu'il y a
naturelle-
ment du ju-
ste & de
l'injuste, du
droit & du
faux, &c.

N iij

CHAP. I. sement humain : puis que le juste, le droit, l'ordre & le bien moral consistent à suivre la loi de sa creation, & de son institution, en s'apliquant à la connoissance & à l'amour de Dieu ; & que l'injuste, le faux, le desordre, & le mal moral consistent à la violer ; & qu'indépendemment de la volonté des hommes, l'observation de cette loi ne peut pas n'être pas juste, droite, réglée, & bonne moralement ; & qu'au contraire son inobservation ne peut pas n'être pas injuste, dérégulée, & moralement mauvaise ?

XLIII.

L'homme capable de louange & de blâme de Enfin pourra-t-on douter, après cela, que l'homme soit capable de louange & de blâ-

me, de *merite*, & de *démerite*? & n'est-il pas certain qu'il *merite* & qu'il est digne de louange, lors qu'il observe cette loi; & qu'au contraire il *démerite* & est digne de blâme, lors qu'il ne l'observe pas?

merite & de *démerite*.

XLIV.

De la découverte de ces deux principaux devoirs: je veux dire de ceux qui nous engagent à la connoissance & à l'amour de Dieu; il est aisé, quand on connoît un peu l'homme, de passer à la découverte de plusieurs autres. Il ne faut que faire deux réflexions: l'une sur les conditions auxquelles l'esprit est uni au corps; & les impressions qu'il reçoit de ses ébranlemens. L'autre sur les effets que ces

De la découverte de ces deux devoirs, on passe à celle de plusieurs autres par quelques réflexions sur la nature de l'homme.

XLV.

Quant au premier, nous avons vû dans le second traité de la conoissance de soi-même, que l'esprit est uni au corps, à condition que dès que les ébranlemens que celui-ci reçoit des corps qui l'environnent, sont portez jusques à la partie principale du cerceau; l'esprit en reçoit necessairement des idées sensibles, & des sensations agreables, ou desagréables.

XLVI.

Quant au second nous avons encor remarqué, dans le même traité, que ces idées sensibles & ces sensations ont

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 153
de très-mauvais effets dans CHAP. I.
l'esprit. Car premierement
elles partagent la capacité de
penser. Secondement elles
diminuent , affoiblissent , &
détruisent même souvent tou-
te son atention , & son apli-
cation aux veritez abstraites.
L'experience fait voir que les
idées pures s'évanouissent à la
presence des idées sensibles ,
& que souvent le vol d'un pa-
pillon est capable de faire per-
dre de vûë la souveraine veri-
té & le vrai bien. . Troisié-
mement , les sensations agréa-
bles ont encore ce mal quel-
les penchent l'esprit vers la
terre ; & qu'elles le transpor-
tent d'amour pour les objets ,
& les corps qui semblent les
causer. Tout cela en conse-
quence de ces humiliantes
& funestes dépendances du

154 CONOISS. DE L'HOM.
CHAP. I corps auxquelles nous avons
vû que l'esprit est presente-
ment réduit.

XLVII.

De ces deux reflexions , il
est aisé de s'apercevoir que la
situation de l'esprit dans le
corps , aux conditions qu'il
lui est presentement uni , est
tres-desavantageuse à l'acquit
de ses devoirs : je veux dire à
la conoissance & à l'amour de
Dieu. Car enfin il ne faut pas
s'y tromper , Dieu n'est ni un
Phantôme , ni un Idole , ni
rien de corporel , ou de sensi-
ble. Nôtre Dieu , le vrai
Dieu est essentiellement veri-
té , sagesse , justice ; de sorte
que conoître & aimer Dieu ,
c'est necessairement connoître
& aimer la verité , la sagesse

se & la justice. Peut-on donc **CHAP. I.**
 imaginer une situation moins
 propre à remplir ces devoirs
 que de se sentir perpétuelle-
 ment acablé de sensations
 vives & flâteuses, lesquelles
 perseverant malgré qu'on en
 ait, occupent & partagent
 l'esprit & le cœur, font si
 souvent perdre de vûë & d'af-
 fection la verité, la sagesse &
 la justice, objets purement
 intelligibles; & transportent
 d'amour pour les objets sensi-
 bles, dont on est sans cesse
 environé & frapé; c'est ce-
 pendant la situation de l'es-
 prit tant qu'il est dans ce
 corps corruptible.

XLVIII. ●

N'en devoit-ce pas être
 assez, pour convaincre tout

CHAP. I. esprit raisonable qu'il faut que
 Qu'il soit la nature humaine soit co-
 de la que la rompuë & déchuë de l'état de
 nature hu- perfection, où Dieu l'avoit
 maine doit d'abord créée, de quelque ma-
 être corom- niere que cela se soit fait ? car
 pue. il n'est point croïable qu'un
 Dieu infiniment sage & libre,
 ait créé l'homme pour s'en
 faire aimer, & qu'en le creant
 il l'ait tourné vers les corps ;
 & rendu si dépendant de ce-
 lui auquel il est uni ; qu'il en
 reçoive malgré lui, comme il
 fait, de continuels obstacles à
 son amour. Non, cela ne
 fut point de la premiere insti-
 tution. Dieu creant l'homme
 pour lui, le tourna vers lui ; &
 s'il unit son esprit à un corps ;
 ce fut sans dépendance. L'or-
 dre le demandoit ainsi ; & si
 l'ordre le demandoit, on ne
 doit pas douter que Dieu ne
 l'ait suivi.

Que Spinoza nous vienne CHAP. I.
 donc dire, après cela, qu'il
ne convient pas plus de perfection
à la nature humaine, que ce que
Dieu lui en donne en conséquence
des loix immuables de la nature
universelle. Il faut pour par-
 ler ainsi, n'avoir pour Dieu
 qu'une machine : ou du moins
 n'être soi-même qu'une pure
 machine destituée de toute
 intelligence.

XLIX.

Mais que faire donc dans
 cet état d'imperfection, pour
 remplir ses devoirs ? que faire
 dans une situation si desavan-
 tageuse, dans ce corps fragi-
 le, où nous ne pouvons em-
 pêcher que les corps qui l'en-
 vironent ne l'agitent, ni que
 ces agitations ne se communi-

Fuite & pri-
 vation d:s
 Objets sen-
 sibles, de-
 voirs indis-
 pensables.

CHAP. I. quent à la partie principale du cerveau ? Il est visible qu'il n'y a point de meilleur expédient ni de devoir plus indispensable , que celui de la fuite & de la privation des objets sensibles : mais sur tout de ceux de qui nous recevons de plus hâteuses impressions. Il faut autant que l'on peut , fermer les portes des sens, veiller à la pureté de son imagination , s'oposer au soulèvement des passions , s'interdire les plaisirs sensibles.

L.

Et ainsi il est évident que l'homme a peu d'obligations plus essentielles que celles de la retraite, de la solitude, de l'éloignement du tumulte, de la privation des plaisirs, de la

Obligations
essentiellles.

mortification des sens, du re- CHAP. I.
noncement aux objets sensi-
bles.

LI.

Que si maintenant nous faisons reflexion que ces obligations sont précisément celles-là mêmes qui font l'essentiel de la morale de JESUS-CHRIST ; & où se réduisent presque tous ses conseils & ses preceptes ; ne verrons-nous pas clairement que les devoirs de la morale chrétienne, naissent comme naturellement, du fond de la nature de l'homme , en l'état qu'il est aujourd'hui : que la seule raison éclairée les lui prescrit ; & que quand JESUS-CHRIST n'auroit jamais parlé , l'homme n'auroit eu besoin que de cette rai-

Ces obligations conviennent avec celles que prescrit la morale chrétienne.

CHAP. I. son bien consultée , & de quelque connoissance de soi-même , (je ne dis pas pour remplir ,) mais pour conoître les principaux devoirs de la morale chrétienne & pour s'y croire obligé ?

Mais c'est ce qui va paroître encor dans un plus grand détail ; si nous faisons quelque reflexion sur l'extrême différence qu'il y a entre l'esprit & le corps , & sur l'excellence & la supériorité du premier , au dessus du second.

CHAP.

CHAPITRE II.

*Veritez & devoirs qui nais-
sent de la difference de
l'esprit & du corps & de
l'excellence du premier au
dessus du second.*

I.

POur faire voir, d'un clin
d'œil cette extrême dif-
ference, & la superiorité de
l'esprit au dessus du corps ; il
ne faut que se souvenir que l'es-
prit est un être conoissant ; &
que le corps est incapable de
conoissance : cette seule dif-
ference éleve presque infini-
ment l'esprit au dessus du
corps. L'esprit conoît le

Superiorité
& excellence
de l'esprit
au dessus du
corps.

O

CHAP. I. corps ; & le corps ne conoît nullement l'esprit. L'esprit sçait qu'il est ; & le corps existe sans le savoir. L'esprit ne connoît pas simplement les corps ; il conoit la verité, la sagesse, la justice, des objets purement intelligibles ; & infiniment élevez au dessus des corps : ni la capacité qu'a l'esprit de conoître, ni celle qu'il a de desirer & d'aimer n'ont aucunes limites. La premiere peut s'étendre à toutes les veritez ; & la seconde à tous les biens. Il n'y a nulles veritez bornées, ni nul bien fini qui le puissent satisfaire : ses desirs, à ces deux égards, vont toujours à l'infini. Marque sensible de l'excellence de cet esprit ; & qu'il est plus grand que le monde & supérieur à tous les biens du

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 163
monde. Qu'est-ce donc que le **CH. II.**
corps en comparaison de l'es-
prit? ce corps dis-je, dont mê-
me les plus grandes beautez
n'ont presque rien que de faux
& de séduisant? On peut dire
que la difference de l'un à l'au-
tre est si grande, qu'il n'y a
presque nulle proportion.

I I.

Mais quelle affluence de
devoirs ne coule pas de cette
source? ne voit-on pas d'abord
que ces deux Etres étant aussi
différents qu'ils le sont, &
n'ayant rien de commun, que
le simple degré de réalité, ils
doivent avoir des intérêts
très-différents; & qu'ainsi il y
a peu de devoirs plus impor-
tans, que celui de démêler

Premier des-
voir qui
naît de là ;
est l'obliga-
tion de re-
connoître
la différen-
ce de leurs
intérêts.

Ca. II. ces interêts & de se garder de les confondre ?

I I I.

**Quels sont
ces interêts.**

Les interêts de ces deux Etres se réduisent à la conservation . & à la perfection de leur vie : car ils en ont chacun une. Mais ô vie & vie ! quelle difference de l'une à l'autre ! la vie du corps consiste dans la regularité de ses mouvemens ; & la vie de l'esprit dans la regularité de ses pensées : de quelques pensées qu'un esprit soit occupé ; si ces pensées ne sont regulières , je veux dire si elles ne sont conformes à la regle de sa création, si elles n'ont Dieu pour objet & pour fin ; cet esprit est mort ; quelque vivant qu'il paroisse,

IV.

Eh ! qui peut estimer de combien la perte de cette vie est plus funeste que celle de la vie du corps : c'est assez pour s'en former une juste idée, que de faire reflexion qu'après avoir perdu la vie du corps, non seulement on peut être ; on peut même être heureux & content : au lieu qu'on ne peut perdre la vie de l'esprit sans être malheureux : parce qu'on ne peut impunément violer les ordres de Dieu.

Difference
de leurs
vies.

V.

Qui ne voit delà combien doivent naître de devoirs n'est-il pas visible que l'esprit & sa vie étant incomparable-

Devoirs
qui nais-
sent de cette
différence.

CHAP. I. ment préférables à la vie du corps ; on ne devroit presque penser qu'à la conservation & à la perfection de la première ? que toute nôtre application , tous nos soins , tous nos travaux , tous nos pas , toutes nos entreprises ne devroient tendre que là ; & que dans la concurrence des intérêts de l'une avec ceux de l'autre ; il ne faudroit pas hesiter un moment à sacrifier les intérêts de la vie du corps à ceux de la vie de l'esprit ? que de cas de conscience on pouroit en peu de tems résoudre par ce seul principe : Et qui est ce qui n'y voit pas la condamnation d'une infinité de déréglemens dans la vie ordinaire des hommes , & l'iregularité de presque toutes leurs occupations ?

VI.

N'est-ce pas en effet quelque chose de déplorable, que cet homme qui se conoit composé de deux êtres si differens en nature, en perfections, en merite, en proprietez, tourne tous ses soins à la conservation du plus miserable ; & ne pense seulement pas à celle de celui qui est si précieux & si estimable : mais je ne m'explique qu'à demi, il faut le dire : n'est-ce pas l'excez du dérèglement & de l'extravagance, que cet homme qui s'aime tant lui-même, s'aime en effet si peu, qu'il ne conoît pas même ce qu'il y a en lui d'aimable, & que son corps ne lui tenant lieu que de maison, que d'hôtellerie, que de ten-

Aveuglement de l'homme.

CHAP. II. te , que dis-je ? que de prison ;
 il prenne cette tente & cette
 prison pour soi-même , & fa-
 se plus de cas de cette maison
 d'argile , qui se ruine & se dé-
 truit tous les jours sensible-
 ment malgré lui , que de son
 esprit qui l'habite , & qui est
 incorruptible ?

VII.

Sur bassesse
 & son ex-
 travagance.

O homme insensé jusques à
 quand aurez vous le cœur si
 pesant , si bas , si rempant ?
 si vous ne voulez aimer que
 vous , comme vous en faites
 assez profession , que n'apre-
 nez-vous du moins à vous ai-
 mer ; que n'aimez-vous en
 vous, ce qu'il y a de plus noble,
 de plus précieux , de plus ai-
 mable ? que n'aimez-vous ce
 qui peut s'apercevoir de vôtre
 amour ,

amour, ce qui peut en être CHAP. II.
 touché, ce qui peut vous en
 savoir gré, & vous rendre
 amour pour amour? Eh pour-
 quoi préférer à cet être si esti-
 mable & si aimable une sou-
 che insensible, incapable de
 connoissance & d'amour & aussi
 peu capable de retour que
 l'est cette maison d'argile que
 vous habitez & que vous êtes
 tous les jours à la veille de qui-
 ter malgrivous?

Reconnoissez du moins que
 vous violez en cela la règle de
 vos principaux devoirs; &
 craignez qu'un jour votre rai-
 son & tout votre être ne se
 soulèvent contre vous, pour
 vous reprocher l'abus que
 vous faites de la connoissance
 qu'ils vous donnent, & de ces
 devoirs & de cette règle.

P

Conformité
des devoirs
que la rai-
son prescrit
avec ceux
de la mora-
le chrétien-
ne.

Mais reconnoissez aussi que ces devoirs ne sont pas différens de ceux que J E S U S - C H R I S T prescrit, lors que sur l'extrême différence qu'il met entre l'esprit & le corps, il nous recommande tant le détachement des soins des choses de la terre, & le mépris même de ce qui regarde la conservation de ce corps; & voïez encor une fois la conformité des devoirs que la raison prescrit avec ceux de la morale chrétienne. Mais il faut achever de vous en convaincre par de nouvelles réflexions sur l'immortalité de l'ame.

CHAPITRE III.

*Veritez & devoirs , qui
naissent de l'immortalité
de l'ame.*

I.

A Prés avoir établi l'im-
mortalité de l'ame à au-
tant de titres que l'on a fait
dans le second traité de la
Conoissance de soi-même, je
ne pense pas qu'il soit necessai-
re de faire ici de nouveaux
efforts pour la prouver, c'est
avoir renversé toutes les ex-
travagances de Spinoza sur ce
sujet, que d'avoir fait voir
d'une part, que l'ame est une
vraie substance ; & de l'autre

Le second
traité de la
connoissance
de soi-même
fournit
de quoi ren-
verser tou-
tes les extra-
vagances de
Spinoza sur
l'ame.

CH. III.

qu'elle est parfaitement une indivisible, & imatérielle ; je veux dire qu'il n'y a dans l'homme, qu'un *moi* pensant ; que ce *moi* n'a nulle étendue, ni par conséquent nulles parties dans lesquelles il puisse être divisé.

II.

Car il paroît de là, 1. que l'ame n'est point une manière d'être de la divinité.

Car delà il est évident que l'ame n'est point une manière d'être de la divinité : & en effet l'on peut s'assurer parfaitement de son existence ; avant que de s'être assuré de celle de Dieu.

III.

2. Que cette ame ne change point pour les change-

Delà il est manifeste que cette ame ne change point à mesure que le corps humain

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 173
change ; & qu'il est de la der-
niere extravagance de dire
comme fait Spinoza , qu'un
homme dans une extrême
maladie, n'ait pas le même
moi pensant qu'il avoit en san-
té ; & que pendant qu'on rouë
un scelerat, l'ame qui souffre
ne soit pas la même que celle
qui avoit fait le crime. Ce
qui est parfaitement un, indi-
visibile, & immateriel, est in-
capable de changer essential-
lement pour tous les déränge-
mens qui peuvent arriver au
corps.

CH. III.
mens du
corps.

IV.

Enfin on voit delà , qu'elle
folie il y a à dire que lors que
le corps est tout à fait détruit ,
l'ame des ignorans & des gens
grossiers perit sans ressource :
au lieu que celle des Phi-

3. Que l'a-
me ne perit
ni en tout, ni
en partie.

P iij

CH. III. losophes & des habiles gens meurt en partie & vit en partie. Ce qui n'a nulles parties , peut-il mourir par quelques-unes & vivre par les autres ? Enfin ce qui n'a ni étenduë , ni parties , peut-il perir par la destruction d'un corps étendu ? peut-il se dissoudre ? peut-il se corrompre ?

Il y a donc peu de veritez plus évidemment constantes que celle de l'immortalité de l'ame. Et Spinoza n'a sur cela, rien qui merite qu'on s'y arête ; ce ne sont que de pures visions qui tombent d'elles-mêmes par l'excez de leurs extravagances. Voïons donc quels devoirs naissent de cette nouvelle source.

V.

Il seroit comme infini de vouloir décrire tous ceux qui en émanent naturellement. Dés qu'un homme se connoît immortel : il voit bien qu'il est éternel : je veux dire qu'il est destiné pour une vie éternellement immuable. Il voit donc bien aussi qu'il n'est pas fait pour cette vie qu'il mène sur la terre, où tout est passager, successif, sujet à l'instabilité, & où la plus longue durée ne devient qu'un moment imperceptible, en comparaison de l'éternité à laquelle il est destiné.

Delà il est évident que l'homme n'est pas fait pour cette vie, mais pour une éternité.

VI.

Cette double vuë, l'une de
P iiij

CH. III. l'extrême difference de ces
 Soins de tra- deux vies : & l'autre de sa de-
 vailler à la stinée pour l'éternelle ; cette
 rendre heu- vûë de la durée infinie de l'u-
 reuse, devoir ne & de la brieveté de l'autre,
 essentiel. ne lui doit-elle pas persuader
 qu'il lui importe peu de quel-
 le maniere il passe celle-ci :
 pourvû que l'éternelle soit
 heureuse ? & peut-il après ce-
 la , se dispenser de mettre
 tous ses soins à chercher ce
 qu'il doit faire pour la rendre
 heureuse ?

V I L

Et déjà il voit bien que
 Dieu étant l'être infiniment
 parfait ; & par consequent ju-
 ste ; il ne peut se dispenser de
 récompenser l'observation de
 ses loix , & d'en punir le vio-
 lement ; & qu'ainsi puisqu'il

Eternité,
 tems des
 récompen-
 ses & des
 suplices.

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 177
ne le fait pas en cette vie , il **CH. III.**
faut qu'il se réserve de le faire
en l'autre , & que l'éternité
soit destinée aux récompenses
& aux supplices , au bonheur &
au malheur , à la gloire & à
la confusion.

VIII.

Que si de-là cet homme
découvre , comme il le fera
infailliblement , qu'il ne peut
rendre son éternité heureuse ,
qu'en méprisant les intérêts
& les avantages de cette vie ,
pour suivre avec plus de liber-
té , & dans un plus grand dé-
gagement , la loi de sa créa-
tion qui l'oblige à ne s'occu-
per que de la conoissance &
de l'amour de Dieu ; qu'elle
multitude de devoirs ne verra-
t-il pas sortir de cette décou-
verte ?

Mépris des
intérêts de
cette vie ,
moïen de
rendre heu-
reuse son
éternité.

Ch. III.

Sentimens
& devoirs
qui naissent
de ces vûes.

IX.

Toujours penetré des sentimens d'une éternité également heureuse & glorieuse ; quel cas fera-t-il de toute la gloire & prospérité mondaine ? quel mépris n'aura-t-il pas pour tout ce qu'on appelle ici bas , honneur , rang , dignité , distinction ? croira-t-il devoir : je ne dis pas , s'abandonner à la volupté des sens ; mais même se permettre quelques plaisirs ? & sans conter leur bassesse , qui les ravale si fort au dessous de l'excellence de sa nature , à ne les regarder même que par leur durée ; ne se fera-t-il pas non seulement un devoir , mais même une vraie satisfaction de les sacrifier à

X.

Plein d'intérêts éternels
poura-t-il se résoudre à faire
la moindre injustice au prochain,
ou à le chicaner par des procez,
& disputer pour quelques pouces
de terre, pour des biens temporels
& perissables ? poura-t-il se
permettre la moindre vengeance,
quelque tort qu'on lui ait fait
dans les biens de ce monde ;
lui qui ne soupire que pour
des biens éternels ?

XI.

Tout occupé des grandeurs
de l'éternité, sera-t-il d'humeur
à s'élever & s'enorgueillir
d'une autorité de deux

CH. III. jours : ou assez foible pour se chagriner & s'abatre d'une aussi courte dépendance que celle de cette vie ? la prospérité & l'adversité temporelle feront-elles capables ou de l'enfler ou de l'abatre ? ou plutôt cet homme conoît-il d'autre prospérité , ou d'autre adversité , que ce qui peut servir à rendre son éternité heureuse ou malheureuse ? de quelle égalité d'esprit , de quelle indifferance , de quelle insensibilité ne recevra-t-il pas , ce qu'on apelle bonne & mauvaise fortune , faveur & disgrâce , estime & mépris des hommes ? que tout cela lui paroîtra bas , méprisable , indigne de son application , indigne d'un homme qui aspire à l'éternité ?

XII.

Enfin on peut s'assurer que cet homme pénétré des grandes idées de l'éternité, & du soin de se la rendre heureuse, ne se fera pas simplement un devoir ; mais même un vrai plaisir de fouler aux pieds les honneurs & les richesses de cette vie ; de se priver de ses courtes & fausses voluptez, & de soutenir les disgraces, la persécution, les injustices, & les maladies : en un mot de négliger la vie & de souhaiter la mort. Dégagé de tout autre intérêt, que de celui de son éternité, il ne se trouvera pas simplement disposé à rendre justice à tout le monde, mais aussi à céder de ses droits. Il sera bien-faisant & libéral,

CH. III. honête & modeste, doux & humble, droit & sincere; & par dessus tout cela, d'une tranquillité à ne se laisser troubler par aucune passion.

XIII.

Conformité de ces devoirs, avec ceux de la morale chrétienne.

Voilà les devoirs que la seule raison fondée sur la connoissance de sa nature lui prescra, & les sentimens qu'elle lui inspirera. Peut-on rien imaginer de plus ressemblant à la morale chrétienne?

XIV.

Conclusion où l'on fait voir le renversement des erreurs de Spinoza.

Après cela, les incredules, les libertins, les Spinosistes trouveront-ils encore quelque sûreté à croire que cette morale ne soit que d'établissement humain, & qu'el-

le n'aît point d'autre fonde- CH. III.
ment que la volonté de JE-
SUS-CHRIST ? Continue-
ront-ils de la regarder com-
me un amas d'illusions que
l'on fait aux petits esprits : ou
comme d'injustes chaînes,
dont on charge leur créduli-
té ? ses loix & ses règles ne leur
paroîtront elles venir que de
la politique , ni ses devoirs
que de la crainte & de la su-
perstition ? pourront-ils se dire
encor que l'homme soit natu-
rellement sans loix & sans de-
voirs ? oseront-ils toujurs se
flater qu'il n'y ait rien de na-
turellement injuste , rien de
déreglé, rien de mauvais d'un
mal moral ; & que toute la
difference qu'il y a entre ce
qu'on apelle juste & injuste,
bien & mal moral , ne soit
que d'établissement humain ,

CH. III. & qu'une suite des conventions des hommes ? Enfin , pour apuier toutes ces extravagances , trouveront-ils encor de la sûreté à se retrancher dans la plus excessive de toutes : je veux dire à nier l'existence d'un Dieu infiniment sage , & à ne reconoître qu'un Dieu de machine : ou plutôt qu'une machine qu'on érige en divinité , & à qui tous les plus beaux & les plus parfaits ouvrages de l'Univers échappent aussi nécessairement , & aussi stupidement , que les divers mouvemens d'un réveil-matin , échappent à une montre , lors qu'un ressort vient à se débänder ? on ne croit pas , s'il leur reste encor quelque raison , qu'ils puissent tenir davantage dans ces retranchemens. Et ainsi l'on espere
qu'ils

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 185
qu'ils se verront obliger d'a- **CH. III**
bandoner absolument tout le
Sistême de leur chef impie,
puis qu'il n'a nulle piece un
peu considerable qu'on ne
croie avoir démontée.

XV.

Il y a cependant encor une
des insignes erreurs de Spino-
sa, à laquelle j'avouë que je
n'ai pas touché : parce qu'elle
n'a pû trouver de place dans
l'ordre que nous venons de
suivre ; & que Spinoza lui-mê-
me ne l'a mise que hors d'œu-
vre, & d'une maniere dislo-
quée, dans une de ses lettres à
Monsieur *Oldembourg* : où il
traite d'impossible l'incarna-
tion du Fils de Dieu, & dit
qu'il y a autant de contradiction
à dire que Dieu ait pris la nature

Erreurs de
Spinoza tou-
chant la
possibilité
de l'incar-
nation.

Q

CH. III. *humaine ; qu'à dire que le cercle
ait pris la nature du quarré.*^{a.}
Lettre 2L.

XVI.

On pouroit
se dispenser
de la refu-
ser.

On pouroit bien même se dispenser de la refuter ici de propos délibéré, après avoir prouvé la divinité de JESUS-CHRIST aussi clairement qu'on croit l'avoir fait dans le traité de la *vérité évidente de la Religion Chrétienne* : car la possibilité de l'Incarnation ne peut mieux se prouver, que par le fait même : il y a entre l'une & l'autre une connexion nécessaire. Cependant de peur qu'on ne s'imagine que nôtre Religion redoute ces fortes de discussions ; & que ce soit par foiblesse qu'elle les évite ; je veux bien m'engager encore à refuter cette

ECUEIL DU SPIN. Tr. I. 187
erreur de Spinoza , & à lui **CH. III,**
faire voir que l'Incarnation
n'enferme nulle impossibili-
té , nulle espece de contradi-
ction.

Je ne me servirai pour cela
que d'un écrit que je fus obli-
gé de faire il y a quelques an-
nées à la priere d'une perso-
ne de qualité qui se trouva
engagée dans une cour étran-
gere , où de jeunes Seigneurs
devenus, en partie, disciples de
Spinoza , dogmatisoient hau-
tement contre la possibilité
de l'Incarnation.

Je commencerai par ra-
porter leurs prétendus chefs
d'impossibilité , & puis j'en
donerai les éclaircissemens.

L'ATHEISME RENVERSE'

TRAITE' II.

Réfutation de l'erreur de Spinoza, sur la possibilité de l'Incarnation.

CHAPITRE I.

Chefs d'impossibilité alleguez par les Incrédules.



U E L L E aparence, disent-ils, que Dieu descende du Ciel en terre & quite son trône

où il est assis sur la tête des Cherubins, pour venir habiter avec des Fourmis, & se

I. Chef d'impossibilité.

CHAP. I. familiariser avec la canaille & ce seroit trop de mouvement, trop de frais, trop de dépense pour de misérables vers de terre.

II. Chef. 2. Ne seroit-ce pas en éfex s'abaisser, se ravalier avec excez, & se dégrader même absolument pour un Dieu, que de prendre la forme d'un homme, & s'unir à une nature si foible, si aveugle, si stupide, si misérable, si méprisable, & si prodigieusement au dessous de la siene ? ce seroit enfin trop se démentir & se méconoître, que de se rendre esclave de maître qu'on étoit.

III. Chef. 3. Il n'y auroit rien de moins sage, au Dieu souverain, que de faire une si surprenante démarche sans autre dessein, que de racheter les hommes, & comme s'il n'avoit pas tant

SUR L'INCARNAT. Tr. II. 191
d'autres moïens de les délivrer: **CHAP. I.**
ou comme s'il n'étoit pas beau-
coup plus à propos de les lais-
ser tous perir, que de se ré-
duire à de si grandes extremi-
tez.

Il seroit encor moins sensé
de s'y réduire pour vanger ses
injures, & pour en tirer satis-
faction: comme si les hommes
par toutes leurs offenses, lui
pouvoient jamais faire tant
de mal, qu'il s'en feroit lui mê-
me, en se dégradant & se def-
honorant ainsi.

4. Mais le comble de l'ex-
cès & de l'indignité, seroit de
se livrer à la mort, & à la mort
la plus honteuse qui fut jamais,
pour se venger soi-même de
ses prétendues injures & pour
s'en faire satisfaction.

A tout cela, les Spino-
zistes ajoutent que l'homme

IV. Chef.

V. Chef.

CHAP. I. n'étant qu'une partie ou une manière d'être de cette unique substance qui est Dieu ; il y a contradiction que le tout devienne partie , ou qu'une manière d'être devienne substance.

La seule
lumière na-
turelle suffit
pour dissi-
per ces Chef
d'impossibi-
lité.

Voilà à peu près les chefs d'impossibilité que l'on me fit entendre que ces Messieurs alleguoient contre le mystere de l'Incarnation.

Mais je ne hesitai pas à répondre , que rien de tout cela ne me paroissoit impossible ; que je n'y voïois, (comme je n'y vois encor) rien d'indigne de Dieu, rien de méseant à sa grandeur , rien d'opposé à sa sagesse ; que j'en jugerois ainsi quand je n'aurois pas l'avantage d'être fidele ; & qu'il me sembloit que la lumière naturelle , sans la foi , suffisoit pour engager

DE L'INCARNAT. Tr. II. 193
engager toutes les personnes
équitables à former le même
jugement ; & c'est ce que je
tâchai de faire voir ensuite par
les réfutations suivantes de ces
prétenduës impossibilitéz.

CHAPITRE II.

*Réfutation générale de ces pré-
tenduës impossibilités.*

Avant toutes choses ,
je voudrois bien deman-
der à ces Messieurs, pourquoi
s'ils se croient sincèrement
aussi foibles, aussi aveugles, &
aussi misérables qu'ils le té-
moignent pourquoi, dis-je, ils
entreprenent de juger de ce
que Dieu peut, ou ne peut pas ;
est-ce à des gens qui ne se
croient que des Fourmis &
des vers de terre, à prescrire

Procédé
contradic-
toire des in-
crédules.

R.

CHAP. II. ou des bornes à la puissance, ou des regles à la sagesse de l'être infiniment parfait ; se croire infiniment au dessous de Dieu, & se rendre néanmoins l'arbitre de ses desseins ; ce n'est pas être trop d'accord avec soi-même.

On ne produit contre la possibilité de ce mystère, nulle sorte de contradiction.

De plus, si l'on avoit à juger que quelque chose dût être impossible à Dieu ; ce ne devroit être, que parce que les idées qu'on auroit de cette chose se combatroient & se détruiraient elles-mêmes, & qu'enfin elles renfermèrent une manifeste contradiction ; quelle contradiction y-a-t-il donc dans l'union de la nature divine avec la nature humaine ? On n'en a ni vû, ni allégué aucune jusques à présent . c'est néanmoins à ceux qui la jugent impossible à produire

DE L'INCARNAT. Tr. II. 195
cette contradiction & cette im- CHAP. II.
possibilité d'idées ; & c'est où
il faut les attendre.

Enfin , pour faire voir que
ce n'est ni par impuissance, ni
par foiblesse , qu'on use avec
eux de ces généralités ; on veut
bien entrer dans le détail de
ce qu'ils alléguent ; & l'on s'en-
gage à leur faire voir que rien
de tout ce qui les choque dans
cette union , n'est impossible,
& que rien ne s'y contredit
pour un esprit qui pense juste ,
& dont les idées sont exactes.

 CHAPITRE III.

Réfutation de la première
prétenduë impossibilité.

*Il est impossible, disent-ils, que
Dieu descende du Ciel en
terre, &c.*

I.

Basse de
l'idée que se
forment de
Dieu les au-
teurs de cet
impossibili-
té.

Sans mentir, c'est avoir une
étrange idée de Dieu, pour
des gens qui veulent paroître
en avoir de si hauts sentimens;
c'est se le figurer bien délicat,
ou bien perclus, que de s'ima-
giner que cela le fatiguerait
beaucoup de descendre du Ciel
en terre; & que de l'attacher
tellement à un certain endroit
de l'Empirée, qu'il ne puisse
se trouver ailleurs, sans descen-
dre de son Trône; ni descendre

DE L'INCARNATION Tr. I. 197
de celui-ci sans se ravalier & se CH. III
deshonorer. Plaisante idée de
Dieu, que celle qui l'enchaîne
dans l'Empirée, comme quel-
ques uns font les étoiles dans
le Firmament ! Agréable idée
que celle qui fixe Dieu dans
un lieu d'où il donne ses or-
dres; & qui met entre le Créa-
teur & les créatures de grands
espaces, de peur qu'ils ne se gâ-
tent par le commerce ! N'est-
ce pas là faire de Dieu un être
particulier, borné, resserré,
circonscrit & corporel ?

II.

On prie donc ces Messieurs,
s'ils veulent bien faire dispa-
roître ce phantôme d'impossi-
bilité qui les éfraie, de ré-
former l'idée qu'ils ont de
Dieu : quand ils auront bien
compris que Dieu est l'Être
infiniment parfait; l'Être in-

Vraie idée
de Dieu.

Ch. III.

dépendant, l'Être infini, l'Être universel ; ils se garderont bien de se le figurer comme attaché en un lieu, comme circonscrit dans ce lieu, & comme exclus de tous les autres. Ils se persuaderont aisément, qu'il est par tout sans être en aucun lieu ; par tout, sans être étendu, ni répandu nulle part : nul être n'échappe à sa présence, à sa puissance, à son action. Tout ce qui a l'être en quelque manière que ce soit, pierres, métaux, plantes, animaux, pures intelligences ; tout cela ne subsiste qu'en lui & par lui ; c'est en lui que nous vivons ; c'est en lui que nous nous remuons ; c'est en lui que nous sommes, non pas comme les poissons dans la mer ; car c'est encore une autre illusion : mais com-

DE L'INCARNAT. Tr. II. 199
me les effets sont dans leurs CH. III.
véritable cause. Nous som-
mes en Dieu, & il est en nous
& dans tous les êtres ; parce
qu'il agit & produit sans cesse,
dans tous ces êtres, ce qui les
fait de tels êtres.

III.

Que si cela est, comme on
ne peut raisonablement en
douter ; ne faut-il pas avoïer
que Dieu n'est éloigné d'au-
cune de ses créatures ; qu'il est
aussi près de la terre, comme
du Ciel, des corps comme des
esprits, quoi qu'il opere en
ceux-ci d'une manière beau-
coup plus parfaite qu'en ceux-
là ? hé que deviendra donc
ce qu'on oppose comme une
extrême difficulté, ou plutôt
comme une espece d'impossi-
bilité, que Dieu descende du
Ciel en terre ? La seconde im-

R iiij

200 POSSIBILITE'
possibilité ne paroîtra pas
moins chimerique.

CHAPITRE IV.

Réfutation de la seconde pré-
tenduë impossibilité.

*Il est impossible, disent ces Mes-
sieurs, que Dieu prenne la for-
me d'un homme, & s'unisse à
une nature si foible, si méprisa-
ble, & si fort au dessous de lui.*

I.

Fausse idée
d'union.

Cette seconde illusion
vient d'une brouillerie
d'idées assez semblable à celle
qui a fait la première. Ces
Messieurs s'imaginent que
pour prendre la forme d'un
homme, il faut perdre celle
de Dieu, & cesser d'être Dieu.
Ils se figurent que l'union de
deux natures, ne se peut faire

le tout qui résulte du mélange confus de deux substances, est fort différent de chacune en particulier ; le tout qui résulteroit de l'union de la nature divine avec la nature humaine, ne seroit plus ni Dieu ni homme : & qu'ainsi Dieu ne pouvant pas cesser d'être ce qu'il est, il peut aussi peu s'unir avec la nature humaine.

II.

D'ailleurs, quand à ne regarder que la toute puissance de Dieu, cette union paroîtroit absolument possible ; elle ne leur paroîtroit pas telle à regarder sa sagesse ; & ils ne jugent pas que la nature humaine étant aussi inférieure à la nature divine qu'elle

CH. IV. l'est en éfet ; il fût bien sage ,
ou bien feant à Dieu de s'unir à elle , ni qu'il pût le faire fans se deshonorer & fans se fletrir.

III.

Distinguer
entre,un.on
& confu-
sion.

Il est donc visible que cette seconde illusion vient moins du défaut de justesse dans le raisonnement , que de celui de la netteté des idées ; & ainsi pour dissiper ce vain phantôme d'impossibilité , dont ces Messieurs sont frapez ; il ne faut que les prier de reformer leurs idées.

Quand ils auront bien appris à distinguer entre union & confusion.

Quand ils auront une fois compris , que l'union des substances se peut faire sans mélange , sans confusion , sans

alteration de leurs proprietéz, **CH. IV**
 je suis trompé si leur phantôme d'impossibilité ne disparaît.

I V.

Ils n'ont, pour cela, qu'à jeter les yeux sur eux-mêmes & à réfléchir un peu sur leur être propre. Ils trouveront dans les deux natures dont ils sont composez, une illustre image de cette espece d'union dont je parle. Ce sont deux natures tres-differentes l'une de l'autre, & néanmoins tres-étroitement unies : & cependant malgré cet étroite union, ces natures gardent toujours inviolablement leurs différences & leurs proprietéz. Le corps est parfaitement distingué de l'esprit ; & l'esprit parfaitement distingué du corps.

Que l'une se trouve par faitement sans l'autre dans l'homme,

• Voyez la seconde partie du traité de la conoissance de soi-même

CH. IV. L'esprit est toujours esprit, & le corps toujours corps; & quoique de l'union de l'un & de l'autre, il résulte un tout qui est tout ensemble incorruptible & corruptible; indivisible & divisible, immatériel & matériel; intelligent & purement brute; immortel & mortel: ces attributs ne conviennent à ce tout, que par rapport à l'une ou à l'autre de ses parties; de sorte qu'entre ces deux natures il ne se trouve ni ne peut se trouver l'ombre de mélange ou de confusion,

V.

Pourquoi pas dans le mystère de l'Incarnation ?

Pourquoi donc seroit-il impossible que la nature divine & la nature humaine s'unissent sans mélange & sans confusion ? Pourquoi faudroit-il

DE L'INCARNAT: Tr. II. 205
que Dieu cessât d'être Dieu ; CH. VII.
& que le tout qui résulteroit
de cette union, ne fût plus ni
Dieu ; ni homme ? Nous ve-
nons de voir dans la dernière
section, que Dieu par la sou-
veraineté & l'infinité de son
être, est nécessairement pré-
sent ; & en quelque façon uni
à toutes les créatures : parce
qu'il y agit sans cesse, & qu'il
faut qu'il s'applique à chacune
d'elles, comme s'il n'avoit
que celle-là à soutenir & à
conserver. Est-il, pour cela,
confondu avec ses créatures ;
& cette espèce d'union empê-
che-t-elle que chaque être
ne demeure dans son ordre
& dans son rang ; je veux dire
que Dieu ne demeure Dieu,
& la créature créature ?

Union de
Dieu avec
les esprits.

Il est encor certain que Dieu s'unit aux esprits d'une maniere plus particuliere. Ils ne sont raisonnables, que par l'union qu'ils ont avec la raison ; & cette raison ne pouvant pas être une raison particuliere : puisqu'elle est commune à tous les esprits ; que tous les esprits peuvent la consulter ; qu'elle leur répond d'une maniere uniforme, & qu'ils y voient constamment les mêmes veritez & les mêmes régles : Il faut que ce soit une raison universelle ; en un mot il faut que ce soit la sagesse de Dieu même ; n'y aiant que cette sagesse qui puisse être universelle ; qui puisse présider à tous les esprits, & les éclairer

DE L'INCARNAT. Tr. II. 207
d'une manière uniforme & Ch. IV.
constante.

VII.

Mais s'ensuit-il de cette union admirable, que Dieu ne soit plus Dieu ; que sa gesse soit devenuë folie , & que sa lumiere soit confonduë avec les ténèbres de l'esprit humain ? Au contraire, Dieu n'est jamais plus Dieu , si cela se peut dire ainsi : ou pour parler plus juste , il ne nous marque jamais mieux qu'il est l'Etre infiniment parfait ; que lors qu'il agit plus parfaitement dans ses créatures. Il trouve dans cette union le secret d'éclairer l'esprit humain , de lui doner la vie & la perfection ; & en un mot de l'élever , sans s'abaisser ni s'obscurcir en nulle manière.

Et cela
sans s'abai-
ser ou se dé-
grader.

VIII.

Il est vrai, que dans l'incarnation il se fait une union beaucoup plus singuliere que tout cela : mais la confusion n'en est pas moins bannie : la distinction des natures & des propriétés n'y est pas moins gardée ; & l'immutabilité de la nature divine n'y reçoit nul-
le atteinte.

IX.

Quoique dans l'union de l'esprit & du corps, il n'y ait ni mélange, ni confusion ; ces deux substances ne laissent pas de se causer naturellement divers changemens. Si le corps est mu différemment suivant les divers desirs de l'ame ; l'ame est diversement agi-

Difference entre l'union de l'esprit & du corps dans l'homme & celle de la nature divine & de l'humaine en Jesus-christ.

DE L'INCARNAT. Tr. II. 209
agitée suiuant les diverses dif- **CH. IV.**
positions du corps ; & si l'ame
éleve le corps à elle par la di-
rection qu'elle fait d'une par-
tie de ses mouvemens ; elle est
abaissée au dessous de lui , par
les impressions qu'elle en re-
çoit malgré elle.

X

Mais dans l'Incarnation du
Verbe , dans l'union de Dieu
avec l'homme , les choses se
passent bien diféremment.
Comme le Verbe préside à
tout , soutient tout , dirige
tout ; il est aisé de concevoir
que l'homme n'a que des pen-
sées toutes divines , des mou-
vemens tout célestes , & des
désirs dignes de la raison & de
la sagesse même , à laquelle il
est uni. Mais on ne peut pas

210 POSSIBILITE'

CH. IV.

retourner la médaille ; & l'on ne doit pas s'imaginer que la nature humaine inspire au Verbe des pensées ou des sentimens humains, ni qu'elle lui cause aucune nouvelle impression, aucun changement. Dans cete merveilleuse union, *l'homme est élevé en tous sens, mais le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit. Immuable & inalterable, il domine en tout & par tout la nature qui lui est unie*, dit éloquentement un illustre & savant Prélat. ^a

^a Monsieur de Meaux, Histoire universelle.

X I.

Alliance d'attributs opposez en J. C.

Il est vrai, que le composé qui résulte de l'union de ces deux natures : est tout ensemble Dieu & Homme ; impassible & passible ; éternel & sujet au tems ; immortel & mort

DE L'INCARNAT. Tr. II. III
tel : mais ces atribus ne con- CH. IV.
viennent à ce composé. que
par rapport à l'une, ou à l'autre
des deux natures; & comme il
n'y a entre celles-ci nul mé-
lange, il ne se trouve nulle con-
fusion entre ceux-là.

XII.

Il n'est donc pas si malai-
sé de concevoir comment la
Divinité peut sans s'avilir ou
s'afoblir, s'unir à nôtre na-
ture & se revêtir de nos foi-
blesse; comment celui qui a
la nature & la forme de Dieu,
peut sans perdre ce qu'il a &
ce qu'il est, prendre la for-
me d'esclave, & s'appropriér
enfin une nature étrangere,
sans alterer sa propre nature.

XIII.

Mais peut-être, que si cette

CH. IV. union est absolument possible à ne regarder que la toute puissance de Dieu ; elle ne l'est pas eû égard à sa sagesse ? Peut-être seroit-il méseant à Dieu, de se ravalier jusques à une créature si méprisable & si infiniment au dessous de lui ? Peut-être ne seroit-il pas sage à ce Souverain, de se m'éconôître & de s'oublier jusqu'à se revêtir des livrées de son Esclave ? Peut-être seroit-ce se dégrader & se deshonorer soi-même ; & ainsi Dieu ne pouvant se démentir, & suivant toujours inviolablement les règles de sa sagesse, on peut asûrer que cette union n'est nullement possible.

XIV.

Vains phâ-
sômes d'im-

Ce sont-là les vains phan-

tômes dont l'imagination prend plaisir à s'éfrayer ; mais la lumière les dissipe, & la raison nous rassûre. Elle nous apprend qu'il y a de certains êtres supérieurs, qui sans se rabaisser & se deshonorer par leur commerce avec les inférieurs, les honorent, les élèvent, & les anoblissent. Le rayon du Soleil ne se salit point au milieu de la bouë & de la fange ; il lui donne au contraire du lustre & de l'éclat. Un Prince bien loin de se dégrader en s'aliant avec une fille de basse naissance, l'élève au contraire & l'anoblit. Ne fera-t-on donc pas bien l'honneur à Dieu, de le croire assez élevé au dessus de toutes les créatures & assez inalterable en lui-même pour n'être capable que d'anoblir

CH. IV.

possibilité
dissipez.

CH. IV. celles-là, de les élever & de les honorer ; loin de se dégrader & de se deshonorer par leur alliance ? Mais n'en voilà que trop sur ce chapitre.

CHAPITRE V.

Réfutation de la troisième prétendue impossibilité.

Il est impossible, disent encor ces Messieurs, que Dieu ait pris la forme d'un homme sans autre dessein, que de racheter les hommes.

I.

La principale fin de Dieu est sa gloire, il fait tout pour lui.

C'Est en cet endroit qu'il faut avoüer que ces Messieurs n'ont pas tant de tort qu'on le pouroit croire. Si peu qu'on consulte la raison &

DE L'INCARNAT. Tr. II. 215
on voit tout d'un coup, qu'il CHAP. V.
n'est pas possible que Dieu
n'agisse que pour la créature:
& moins encor qu'il fasse une
chose aussi surprenante, que
celle de prendre la forme
d'un homme, sans autre fin, ni
autre dessein, que celui de
le sauver. Il est indigne de
Dieu de n'être déterminé à
agir que par un intérêt hu-
main & créé, & qu'une pure
créature soit tout le motif de
son action : c'est un visible
renversement de l'ordre. Com-
me Dieu s'aime infiniment
plus que toutes choses, il doit
se rapporter toutes choses : &
comme il n'aime rien que par
rapport à lui ; il ne peut aussi
rien faire que pour lui, & pour
sa gloire. Ce qui n'empêche
pas néanmoins, que les inté-
rêts de la creature ne se puis-

CHAP. V. sent trouver admirablement dans les siens ; & même beaucoup plus avantageusement, que s'ils en étoient distingués.

I I.

Il est faux que l'Incarnation n'ait point eu de fin plus noble que la rédemption des hommes. Il est donc impossible, il faut en convenir, que Dieu ne prenne la forme d'un homme, que pour racheter les hommes : c'est-à-dire sans avoir de fin plus noble & plus élevée que celle-là. Ces Messieurs raisonnent juste en cela : mais le tort qu'ils ont, est de croire que la Religion nous enseigne cette impossibilité ; elle qui convient si-bien avec la raison à nous dire tout le contraire.

I I I.

Car elle nous apprend que Dieu

Dieu a soumis toutes choses à **JESUS-CHRIST**, que nous sommes tous pour **JESUS-CHRIST**, & **JESUS-CHRIST** pour Dieu. Elle nous apprend que le premier & le principal dessein de Dieu dans l'Incarnation, a été de trouver en **JESUS-CHRIST**, un adorateur, un Sacrificateur, une victime d'une dignité infinie, pour expier & reparer les injures faites à la divinité : car cette Religion est persuadée, que **JESUS-CHRIST** est un Dieu qui adore son Pere ; un Dieu qui lui obéit ; un Dieu qui meurt pour honorer sa sainteté & satisfaire à sa justice offensée.

CHAP. V.

Aussi la religion ne nous enseigne telle point cela.

I V.

Mais, dira-t-on, la Religion enseigne que le Fils de Dieu

T

CHAP. V. s'est incarné pour nous, & pour
notre salut.

Pourquoi D'acord; mais elle ne pré-
cependant tend pas par ces expressions
elle nous nous marquer l'unique fin de
fait souvent regarder ce l'Incarnation, ni exclure la
regarder ce mystere par principale : elle nous repre-
raport à notre salut. sente celle-là, parce qu'elle
est plus propre à nous toucher
& à nous remuer; mais après
tout, elle ne la regarde que
comme une fin moins princi-
pale & toujous subordonnée à
la principale qui est la gloire
de Dieu, & la satisfaction de
sa justice ofensée.

V.

Mais, disent encor ces Mes-
sieurs, quelle sorte de gloire
peut-il revenir à Dieu de l'In-
carnation? Les pechez de tous
les hommes ensemble, pou-
voient-ils jamais tant le desho-
norer, qu'il s'est deshonore lui

DE L'INCARNAT. Tr. II. 219
même en s'unissant à une aussi basse créature que l'homme ?

CR. V.

V I.

Que cette instance marque bien que l'on n'a qu'une fort imparfaite idée de l'Incarnation ! Ne se mettra-t-on jamais dans l'esprit, que le Fils de Dieu a pû sans se deshonorer, s'unir à la nature humaine ? Ne comprendra-t-on jamais que cette nature subsistant ainsi par la substance même du Verbe, est tellement élevée, qu'elle rend à Dieu une gloire infinie, & qu'elle lui fait une satisfaction de pareille étendue & beaucoup plus capable de l'honorer, que le peché ne peut le deshonorer ? car comme je l'ai déjà remarqué, JESUS-CHRIST est un Dieu qui honore son Pere & qui lui fait satisfaction.

Gloire qui revient à Dieu du mystere de l'Incarnation.

T ij

Ch. V.

Sageſſe de
ce myſtère.

Y avoit-il quelque autre voie plus ſage , ou plus parfaite d'honorer Dieu , & de ſatisfaire pleinement à ſa juſtice ? Car enfin (on devroit y prendre garde) le Fils de Dieu , quoique d'une dignité infinie , eſt incapable, ſeparé de l'homme, de ſatisfaire à ſon Pere; lui étant égal & conſubſtantiel , il eſt incapable de l'adorer , de lui obéir , de ſouffrir , de mourir pour lui. Le Pere ne peut lui commander ; il ne peut le juger ; il ne peut le punir pour nos pechez. Au contraire l'homme ſeparé du Fils de Dieu , ne peut honorer Dieu comme il faut pour lui faire ſatisfaction. Il peut bien adorer , obéir , ſouffrir & mourir : mais rien de tout cela ne peut plaire à Dieu : rien de tout ce-

la n'est capable de le satisfaire pour nos offenses, parce qu'elles sont infinies; & que tout cela n'est que fini. Voici donc en quoi consiste la merveille de l'Incarnation, la sagesse de ce mystere & la gloire qui en revient à Dieu. Le Fils de Dieu emprunte de la nature humaine, la capacité d'adorer, d'obéir, de souffrir, de mourir; & cette nature emprunte de la personne du Verbe, en qui elle subsiste, la dignité, & le merite. Ses actions & ses souffrances deviennent par-là d'un prix infini; & enfin de l'union de la nature divine avec la nature humaine, il résulte un tout capable de donner à Dieu une gloire & une satisfaction infinie. Que les libertins reconnoissent donc la sagesse de ce

T iij

CHAP. V. mystere ; ou du moins qu'ils se
 taient , s'ils ne peuvent l'a-
 percevoir.

CHAPITRE VI.

Réfutation de la quatrième
 prétenduë impossibilité.

*Il est impossible , disent - ils ,
 que pour racheter les hom-
 mes , Dieu ait voulu souffrir la
 mort la plus ignominieuse du
 monde.*

I.

COMME cette proposition
 est pleine d'équivoques,
 & que vraie en certains sens ,
 elle est fausse en d'autres : il
 n'est pas possible d'en bien ju-
 ger qu'en démêlant ces équi-
 voques.

La première consiste dans

DE L'INCARNAT. Tr. II. 223
ces termes: *pour racheter les hom-* CH. VI.
mes; mais elle vient d'être su-
ffisamment démêlée dans la der-
nière Section.

La seconde est cachée dans
ces termes : *que Dieu ait voulu*
souffrir la mort : Car si , par là,
l'on prétend que Dieu ait éfec-
tivement perdu la vie : qu'il
ait été détruit , ou même qu'il
ait souffert quelque alteration,
quelque changement en sa na-
ture ; on convient qu'en ce
sens, il est impossible que Dieu
puisse souffrir , je ne dis pas la
mort : je dis même la moin-
dre petite douleur. Mais si l'on
prétend seulement que la na-
ture humaine unie à une per-
sonne Divine , n'ait pas pû sou-
ffrir la mort ; & que cette mort
n'ait pû être attribuée en un
bon sens , à la persone du Ver-
be : parce qu'il souûtenoit cet-

En quel
sens il est
vrai de dire
que Dieu a
souffert la
mort.

T iij

te nature dans toutes ses actions & ses souffrances, & qu'elle ne subsistoit qu'en lui : rien n'est plus faux que cette prétention; parce que d'une part, la nature humaine nonobstant son union avec la nature divine, est d'elle-même toujours passible & mortelle; & que de l'autre, les actions & les divers changemens qui se passent dans les natures unies, sont attribuées à la personne comme à leur principal soutien : mais sur tout en JESUS-CHRIST, dont la personne est d'une efficacité & d'une vertu infinie, qui comme nous l'avons déjà remarqué, soutient tout & préside à tout.

I I.

En quel
sens il a

Il n'y a pas plus de difficulté pour les ignominies de la

mort, que pour la mort même : dans le même sens qu'on attribüe celle-ci au Fils de Dieu ; on lui attribüe celles-là. Il a épousé nos miseres : c'est tout dire ; & de nos foibleſſes, il n'a excepté que le peché. Il faut ſeulement ſe ſouvenir que malgré ce commerce & cette alliance, il eſt demeuré parfaitement immuable en lui-même ; touſjours vivant, touſjours glorieux, touſjours puisſant ; & qu'enfin il s'eſt revêtu de nos foibleſſes ſans ſ'afoiblir, de nos ignominies ſans ſe flétrir, de nos baſſeſſes ſans ſe dégrader : c'eſt ce qu'on ne peut trop redire.

CH. VI.
ſoufert des
ignominies.

III.

Mais quelle gloire ne revient-il pas à Dieu d'une mort

CA. VI. si honteuse ? C'est assez pour savoir que cette gloire est infinie, que de penser que quoique ce n'ait été que selon la nature humaine que JESUS-CHRIST ait été capable de mourir & d'avoir de la confusion ; cette mort & cette confusion, ont été divinisées par l'union intime de la nature humaine avec la divinité.

I V.

C'est ainsi que tout se soutient dans cet admirable mystère ; & que sans mélange, sans désordre, sans confusion, sans contradiction quelconque, la souveraine grandeur se trouve unie avec l'extrême bassesse, la gloire avec la honte, la misère avec la félicité, la vie avec la mort.

CHAPITRE VII.

Réfutation de la cinquième
prétenduë impossibilité.

*Il est impossible , disent enfin
les Spinosistes , que le tout de-
viennne partie , & qu'une sub-
stance devienne manière d' Etre ,*

I.

IL n'est pas besoin de grands efforts , pour dissiper cette cinquième prétenduë impossibilité. Il suffit de dire qu'elle n'est fondée que sur la chime-re d'une substance unique dans la nature , & sur la prétention que l'homme n'est qu'une partie , ou une manière d'Etre de cette substance ; ridicule chime-re & prétention chimeri-

CH. VI. que que nous avons déjà suffisamment réfutées, & dont nous ferons voir de plus en plus l'extravagance dans la suite.

II.

Obstacles
que les in-
crédules ont
à voir clair
& à croire
nos myste-
res.

Il est donc visible, que de quelque côté que l'on regarde ce mystere ; il n'y paroît nulle impossibilité : & les libertins le verroient comme tous les autres ; si les passions de leur cœur ne répandoient sur leurs esprits de trop épaisses ténèbres : ou s'ils ne se bonchoient les yeux à plaisir, de peur de voir ce que la corruption de leur cœur, leur fait souhaiter qui ne soit pas. Car c'est le cœur, c'est sa corruption, ce sont ses attaches qui font particulièrement les incrédules, les libertins & les impies. Comment pouroient-ils croire ; comment pou-

DE L'INCARNAT. Tr. II. 229
roient-ils apercevoir la vérité CH. VI.
de nos mystères, eux qui nour-
rissent dans leur cœur, des
dispositions qui leur sont si
opposées? Dieu veuille par sa
misericorde, ôter ces funestes
obstacles, du cœur de ceux
qui liront cet écrit, avec une
droite intention,

III.

Afin que tout le Système de
Spinoza ; il ne demeure rien
d'entier. Il faut encore ajou-
ter un mot contre ce qu'il dit
de l'impossibilité des miracles.

CHAPITRE VIII.

*Réfutation de l'erreur de Spinoza,
sur la possibilité des miracles.*

Nous ne perdrons pas
bien du tems à refuter
cette erreur ; elle est déjà ren-

CH. VII. versée dans son principe.

Elle n'est fondée que sur l'extravagante idée, que cet impie s'est formée d'un Dieu qui ne fait rien avec liberté, ni avec sagesse; & à qui tout ce qu'il y a d'être & d'éfets échappent nécessairement, machinalement, & par la fatalité de certaines loix aveugles, inflexibles, inviolables, auxquelles la nature de ce Dieu est aussi misérablement assujétie, que celle de tout le reste des êtres. Car c'est de ce faux principe que Spinoza infere qu'il ne peut y avoir de miracle: parce qu'il ne peut rien ariver contre ces loix.

Et c'est encore de-là qu'il prétend qu'admettre un miracle, c'est détruire l'essence de Dieu: parce que c'est ren-

DE L'INCARNAT. Tr. II. 235
verser des loix qu'il prétend CH. VII.
émanées du fond de l'essence
de la divinité.

Et ainsi, comme nous avons
renversé cette extravagante
idée de divinité, & fait voir
que Dieu est essentiellement
sage & libre ; ces impies con-
séquences tombent d'elles-
mêmes : & l'on voit claire-
ment que les loix, par lesquel-
les Dieu gouverne le monde,
aïant été établies avec une
pleine liberté ; Dieu peut en
faire des exception quand ils
lui plaît, & où il lui plaît.

Nous ne conoissions pas,
dit Spinoza, toutes les loix
de la nature : & ainsi nous at-
tribuons à miracle, ce qui
n'est qu'une suite de ces loix.

Je conviens qu'il se peut faire
que nous prenions quelque-
fois pour miracle ce qui n'est

CH. VII. qu'une suite de certaines loix que nous ne connoissons pas: mais quoique nous ne les connoissions pas toutes, nous savons, du moins, tres-certainement, qu'il n'y en a pas une que Dieu n'ait établie librement, & qu'il ne puisse abolir, ou interrompre, quand il lui plaira: & qu'ainsi rien n'est plus possible qu'un vrai miracle.

D'ailleurs, il y a de certains éfets qu'on voit bien qui ne peuvent être des suites d'aucunes loix générales, & qui demandent une volonté & une efficace particulière de Dieu. Nous en avons donné des exemples dans le traité de la vérité évidente de la religion chrétienne.

Mais ce qui doit achever de confondre Spinoza; ce sont

font ces grandes actions de JESUS-CHRIST que nous tenons pour miraculeuses ; comme la résurrection d'un mort , la guérison d'un aveugle , ou d'un paralytique , &c. Car JESUS-CHRIST , selon cet impie , n'étant qu'un pur homme , ne savoit pas mieux que nous ces loix de la nature. Et quand même il les auroit conuës ; ces loix n'étoient pas toujours prêtes à executer ces effets & ces actions extraordinaires , toutes les fois que JESUS-CHRIST le souhaitoit. Que Spinoza nous dise donc , s'il lui plait , comment JESUS-CHRIST , dans l'ignorance de ces loix , ou du moins dans l'incertitude de leur action , pouvoit , quand bon lui sembloit , répondre seurement qu'il aloit

V.

CH. VII. ressusciter un mort, rendre la vûë à un aveugle, changer l'eau en vin, &c. Car il exécutoit tout cela avec une assurance & une confiance surprenantes; & l'on n'a jamais vû qu'il se soit trompé dans ses mesures; ni que les effets n'aient pas répondu à ses projets, & à ses promesses. Qu'il faut être insensé, pour ne voir pas que JESUS-CHRIST operoit toutes ces merveilles comme maître absolu de ces loix & de toute la nature; & qu'ainsi c'étoient de vrais miracles.

Mais il est tems d'ataquer le Siftême de Spinoza, par la méthode des Geomètres.



L'ATEISME RENVERSE.

TRAITE' III.

Où refutation du Système de Spinoza , suivant la metode des Geomètres.



POUR renverser tout le Système de Spinoza , c'est assez de ruiner la premiere partie de ce qu'il apelle sa *Morale* : car comme cette partie , quelque nom qu'on lui done , n'est dans la verité, qu'une Metaphysique toute pure ; & qu'elle contient les

V. ij.

236 REFUT. GEOMETRIQUE
principes generaux & tout le
fonds du Siftême de ce mal-
heureux Philosophe ; on peut
s'assurer que la decadence de
cette premiere partie , sera
la ruine de tout l'ouvrage ; &
que quand nous n'aurions pas
déja refuté en détail , les er-
reurs qui en sont les suites ; el-
les se trouveroient comme
acablées par la chute du corps
& comme ensevelies sous ses
ruines.

Mais afin que cette victoire
soit plus réguliere ; on ne se
servira , pour combattre ici
Spinosa , que des mêmes ar-
mes qu'il a mis en usage , &
que de la metode des Geo-
metres , dont il s'est servi
pour établir son Siftême. On
n'établira les démonstrations,
que sur des maximes incontes-
tables , ou sur les propres pa-

DU SPINOSISM. Tr. III. 237
roles de Spinoza, ou sur des
propositions déjà démontrées;
& l'on n'emploiera presque
pas d'autres définitions, que
celles qui sont de la façon de
Spinoza même.

On n'aura guères besoin
que de celles qu'il donne de la
substance, de l'attribut & du
mode. Par la première, on
prétend renverser la seconde
proposition de la première
partie, qui en entraîna plu-
sieurs autres dans sa chute; ce
qui sera le sujet de la première
section: & par les deux au-
tres définitions, on croit pou-
voir ruiner la douzième pro-
position: & par là acabler d'un
nouveau poids, les proposi-
tions déjà renversées, & ache-
ver de ruiner celles qui com-
posent la première partie: ce
qui sera le sujet de la 2. section.

Il est bon d'avertir aussi qu'on ne suivra pas toujours l'ordre des propositions de Spinoza: on s'en écartera quelquefois, lors que celui où la suite de nos propositions nous menera, paroîtra plus naturel: Cela produira quelques transpositions & même quelques répétitions de propositions déjà refutées: mais on a cru devoir avoir moins d'égard à la suite des propositions de Spinoza, qu'à en établir une naturelle dans celles qu'on destine à decouvrir son illusion. Il n'y aura cependant gueres de ses propositions qui ne paroissent à leur tour sur les rangs: On les rapportera fidelement: & de peur qu'on ne s'y trompe, & qu'on ne les confonde avec le Texte courant, on les marquera en

DU SPINOSISM. Tr. III. 239
italique ; & ainsi en observant dans la suite de nos propositions , ce qui se trouvera ainsi caractérisé : l'on aura presque toutes les propositions de la première partie du Système de Spinoza ; & afin qu'avec cela on s'en puisse former une plus juste idée , l'on commencera par rapporter les définitions & les axiomes sur lesquels il le bâtit.

Enfin il faut encore avertir que la méthode qu'on va suivre est sèche & appliquante : c'est le sort de la méthode des Geometres : Mais Spinoza s'en étant servi , on a cru qu'il étoit plus glorieux à la Religion , & plus humiliant , ou plutôt plus instruisant pour les libertins , après les avoir combatus par la méthode commune , de les combattre

240 REFUT. GEOMETRIQUE
encore avec les mêmes armes,
dont ils se servent pour l'a-
taquer ; & par dessus cela , si
l'on prend garde que cette
methode est de toutes la plus
sûre, la plus exacte & la moins
sujette à illusion ; on jugera
sans doute, que dans une ma-
tiere aussi metaphisique que
celle-ci ; on ne pouvoit se
dispenser de la mettre en usa-
ge.

Du moins , faut-il avouer
que cette methode est de tou-
tes la plus propre pour ceux
qu'on a eu particulierement
en vûë dans cet écrit : je veux
dire pour une espece de liber-
tins spirituels (si l'on peut les
nommer ainsi :) c'est-à-dire
de libertins qui se piquent
d'esprit , de Philosophie &
d'exactitude. Ils n'auront pas
sujet de se plaindre qu'on ne
se

se défend que par les secours de l'éloquence, ou par la force de l'autorité, & beaucoup moins par les traits perçans des injures & des invectives. Pour les autres, on les prie de ne se rebuter pas de la sècheresse de cette metode. S'ils ne peuvent pas, lors qu'on renvoïe à une proposition déjà démontrée, se souvenir de la démonstration qu'on en a donnée; qu'ils se souviennent du moins, qu'elle a été démontrée: car cela suffit pour les rassurer, lors qu'ils hésitent. Si leur attention se trouve fatiguée par la lecture de la première Section, ils pourront se délasser dans la seconde, car elle est beaucoup plus unie. Ils y trouveront aplanies les difficultez qui pouroient leur

242 REF. GEOMETRIQUE
rester de la premiere : la plû-
part des propositions de celle-
ci se trouvent démontrées d'u-
ne maniere plus suivie dans
celle-là ; & enfin cette secon-
de Section pouroit seule suffi-
re pour la refutation du Spi-
nosisme.

Cependant , pour dimi-
nuer autant qu'il est possible,
la secheresse de cette metode,
ou l'entremêlera de reflexions
autant que cela se pourra na-
turellement. Et afin de do-
ner aussi quelque satisfaction
à ceux qui n'ont nulle entrée
dans cette voie , & mettre les
libertins, en état de faire, s'ils
le veulent , un bon choix , &
prendre le plus sûr parti en-
tre la Religion & la morale
de Spinoza , & la Religion &
la morale de JESUS-CHRIST ;
on terminera ce Traité par

DU SPINOSISM. Tr. III. 143
un discours plus libre & plus
aisé, dans lequel on fera voir,
du moins par les principaux
traits de ces deux Systèmes,
l'extrême opposition qu'ils ont
entr'eux.

Au reste comme une des
principales difficultez que
l'on trouve dans la lecture des
Traitez où l'on suit la meto-
de Geometrique, est de se sou-
venir des définitions & des
axiomes, qui servent de prin-
cipes aux démonstrations, &
d'être obligé de retourner
sans cesse sur ses pas pour les
chercher: afin de lever cet
obstacle, on a jugé à propos
de transcrire encor une fois
ces définitions & ces axiomes
à la fin du traité, dans une es-
pece de table, laquelle étant
déploïée, & sortant presque
toute entiere hors du rang

X ij

244 REF. GEOMETRIQUE
des autres Feuilletts, met tel-
lement devant les yeux, les
definitions & les axiomes,
dont on a besoin à chaque pa-
ge, que pour les trouver, on
n'est nullement obligé d'in-
terrompre le cours de sa Le-
cture.



DEFINITIONS

ET AXIOMES

DE LA

METAPHISIQUE

DE SPINOSA.

Définitions.

I.

J'apelle *cause de soi-même* ;
ce dont l'essence enferme
l'existence ; ou dont la natu-
re ne peut - être conçûë que
comme existante.

II.

J'apelle *une chose finie en son
genre*, celle qui peut être bor-

X iij

246 **DEFIN. ET AXIOMES**
née par une autre chose de
même nature.

Par exemple , le corps est fini : parce qu'on en peut toujours concevoir un autre plus grand.

De même une pensée est bornée par une autre pensée . mais le corps ne peut pas être borné par la pensée , ni la pensée par le corps.

III.

Par le mot de *substance* : j'entends ce qui existe en soi-même , & ce qui est conçu par soi : c'est-à-dire , cet être ou cette chose , dont on peut se former l'idée sans le secours de l'idée d'aucune autre chose.

IV.

J'appelle *attribut* , ce que l'esprit aperçoit de la substance comme constituant son essence.

V.

Par le *mode* ou la *maniere d'être*, j'entends les modifications, ou dispositions accidentelles de la substance: c'est-à-dire celles qui sont tellement attachées à un sujet, qu'elles ne peuvent être conçues sans lui.

VI.

J'appelle *Dieu* l'être absolument infini: c'est-à-dire une substance qui a une infinité d'attributs, dont chacun enveloppe dans son idée, une essence éternelle & infinie.

EXPLICATION.

Je dis l'être *absolument infini*, & non pas infini seulement en son genre; car ce qui n'est infini qu'en son genre, manque d'une infinité d'attributs,

X iiij

248 DEFIN. ET AXIOMES

& on peut les lui nier avec vérité : mais ce qui est absolument infini , enferme dans son essence tout ce qui marque perfection où réalité & exclut toute negation.

VII.

J'appellerai *libre* , ce qui n'existe & ce qui n'est déterminé à agir que par la seule nécessité de la nature ; & j'appellerai nécessaire ou plutôt contraint ce qui est déterminé par un autre à exister & agir d'une certaine maniere déterminée.

VIII.

Par *L'éternité* , j'entends l'existence même en tant qu'elle suit nécessairement de la définition de la chose éternelle.

EXPLICATION.

Car une telle existence est

conçue, aussi-bien que l'essence même, comme une vérité éternelle; & par conséquent elle ne peut être expliquée ni par le tems, ni par la durée, non pas même une durée conçue sans commencement & sans fin.

A X I O M E S.

I.

Tout ce qui existe, existe ou en soi-même, ou dans un autre.

II.

Ce qui ne peut pas être conçu par un autre, doit être conçu par soi-même.

III.

Une cause déterminée étant une fois posée, il faut nécessairement que l'effet s'en suive; & au contraire, il est impossible que l'effet s'en suive s'il n'y a nulle cause déterminée.

250 **DEFIN. ET AXIOMES**
I V.

La conoissance de l'êfet dépend de la conoissance de la cause, & l'enferme dans son idée.

V.

Les choses qui n'ont rien de commun, ne peuvent être conçues les unes par les autres : c'est-à-dire que l'idée de l'une n'enferme pas l'idée de l'autre.

V I.

Une véritable idée doit être semblable à son objet.

V II.

L'existence n'est nullement de l'essence d'une chose qui peut être conçue comme n'existant pas.

OBSERVATION
*Sur ces définitions & ces
 Axiomes.*

MON dessein n'est pas d'en faire ici la critique : je dirai ce que j'en pense, à mesure que je m'y trouverai engagé par le bon ou mauvais usage que Spinoza en fera, dans l'écrit que j'entreprends de refuter.

Mais je ne puis me dispenser de faire remarquer en cet endroit, que rien n'est moins judicieux ni plus contre les règles de la méthode Géométrique, que la sixième définition expliquée comme il fait.

Les définitions étant des principes de démonstration, il est contre les règles & con-

252 **DEFIN. ET AXIOMES**
tre le bon sens d'y suposer ce
qu'on doit démontrer : c'est
neanmoins ce qu'a fait Spino-
sa dans sa sixième définition
& dans son explication.

Spinoza avoit entrepris de
démontrer qu'il n'y a qu'une
substance dans la nature ; que
Dieu est cette unique substan-
ce ; que toutes choses ne sont
que des manières d'être de
cette substance , & que tout
ce qui peut tomber sous l'en-
tendement n'est qu'une suite
nécessaire de la nature divi-
ne. Or il est visible que Spi-
noza suppose tout cela dans sa
sixième définition.

Car si Dieu est l'Être abso-
lument infini , en ce sens qu'il
enferme formellement dans
son essence , tout ce qui est
vraiment réel , & tout ce qui
marque perfection & réalité ,

comme Spinoza l'explique, & comme il paroît par l'usage continuel qu'il fait de cette définition, dans la suite de ses démonstrations; ^a si, dis-je Dieu est un tel Etre: le procès est vuïdé sans aller plus loin. Il est clair qu'il n'y a rien de réel hors de Dieu, ni substance, ni accidens: autrement on pouroit nier quelque chose de l'essence de Dieu, & cette essence enfermeroit quelque négation, ce que Spinoza ne veut nullement. Il est clair qu'il n'y a qu'une substance: que toutes choses ne sont que des manières d'Etre de cette substance, & que tout ce qui peut tomber sous l'entendement, c'est - à - dire tout ce qu'on peut concevoir de réel, n'est qu'une suite nécessaire, pour ne pas dire une

a. Dans celles de ses propositions 14. & 16. & ailleurs.

DEFI.



DEFINITIONS

ET AXIOMES

POUR LA REFUTATION

DU SISTÈME

DE SPINOSA

Définitions.

I.

J'Entends par substance, ce qui est en soi-même & ce qui est conçu par soi ; c'est-à-dire cet être ou cette chose dont on se peut former l'idée sans le secours de l'idée d'une autre chose.

Cette définition est de Spinoza mot pour mot.

Y

258. DEFIN. ET AXIOMES
II.

J'appelle attribut, ce que l'esprit aperçoit de la substance, comme constituant son essence.

De Spinoza mot pour mot.

III.

Par le mode, ou la manière d'Etre.

J'entends les modifications ou dispositions accidentelles, de la substance; c'est-à-dire celles qui sont tellement attachées à un sujet qu'elles ne peuvent être conçues sans lui.

Elle est encor de la façon de Spinoza.

IV.

J'appelle Dieu l'Etre souverainement parfait, c'est-à-dire, cet Etre qui, dans une souveraine simplicité, possède une infinité de perfections.

EXPLICATION.

J'ajoute dans une souveraine simplicité pour un plus grand éclaircissement : car il est visible que cette condition est comprise dans l'idée de l'Être souverainement parfait. La souveraine perfection excluant toute composition, comme aiant quelque chose d'imparfait & établissant une souveraine & une exacte unité. Spinoza ne nous pouroit pas contester cette condition, puisqu'il reconoit nettement dans sa quarantième lettre, qu'elle est une des proprieté de Dieu. *Id simplex, non vero ex partibus compositum.*

V.

Rapelle cause libre, celle qui avec conoissance, se détermine

Y ij

260 **DEFIN. ET AXIOMES**
tellement à un parti, (soit que
sa détermination soit dépen-
dante d'une autre cause , ou
non ,) qu'elle ait le pouvoir
de prendre le parti oposé.

AVERTISSEMENT.

On verra dans la suite la
raison de la clause contenuës
dans la parentese.

AXIOMES.

I.

L *A realité, la verité, la bon-*
eté, ou la perfection & l'uni-
té sont les proprietez insepara-
bles de l'Etre ; & on les apelle
transcendentes , parce quelles se
trouvent necessairement dans
tout ce qui est vraiment Etre.

ECLAIRCISSEMENT.

1^o. Tout être dès qu'il existe, est nécessairement conforme à son exemplaire, & à son modèle qui se trouve dans les idées divines; & c'est par-là qu'il est *vrai*.

2^o. Dès qu'il est conforme à son exemplaire, il a tout ce qui convient à sa nature; & c'est par-là qu'il est *bon*, ou *parfait*.

3^o. Enfin dès qu'il est conforme à son exemplaire, & qu'il a tout ce qui convient à sa nature; il est distingué de tout autre Etre, & parfaitement *un*.

Spinoza lui-même doit souscrire à cet axiome: puisque d'une part, il dit, dans le sixième axiome de la seconde par-

262 **DEFIN. ET AXIOMES**
tie, que par les termes de réalité
& de perfection, il entend la même
chose; & que dans sa trente-
deuxième lettre il assure que
tout Etre, considéré absolu-
ment en lui-même, & sans ré-
lation à autre chose, enferme
la perfection dans son essence.
*Quid- quid est, in se consideratum,
perfectionem includit.*

I I.

La pensée est plus noble que
l'étendue.

I I I.

On ne peut concevoir de
liberté plus entière que celle
qui est exemte de contrainte
& de nécessité.

SECTION I.

Où sur l'idée que Spinoza donne de la substance, on tente la rupture de son Système par la seconde de ses propositions.

PREMIERE PROPOSITION.

L'idée de la substance enferme nécessairement l'idée de l'Être & celle de ses propriétés transcendantes; l'unité, la vérité, la bonté, &c.

DEMONSTRATION.

I. **Q**Ue l'idée de la substance, enferme celle de l'Être, cela paroît par la première définition qui est toute de Spinoza, ou il est fait plusieurs fois mention de l'Être.

2. Que l'idée de la substance enferme celles de la vérité, de la bonté, de l'unité, &c. En voici la preuve.

L'idée de la substance enferme celle de l'Etre (par la première partie de cette démonstration :) or, par le premier axiome, *la vérité, la bonté & l'unité, sont les propriétés inseparables de l'Etre, & elles se trouvent nécessairement dans tout ce qui est vraiment Etre.* Donc elles se trouvent enfermées dans l'idée de la substance.

COROLLAIRE.

Il s'ensuit de-là que ce qui est dit dans la définition de la substance, *qu'on peut former son idée sans le secours de l'idée d'une autre chose,* ne se doit entendre que de l'idée d'une autre chose
se

DU SPINOSISME. Tr.III. 265
qui lui sert de sujet, puisqu'en éfet; c'est en cela que la substance est diferente du mode, qu'elle n'a nullement besoin, comme lui, d'un sujet pour subsister. Mais cela ne se doit point entendre de l'idée de l'être, ni de celle de ses propriétés, qui par la précédente proposition, sont nécessairement enfermées dans l'idée de la substance. Ceci est extrêmement à remarquer, parce que c'est sur l'abus que Spinoza a fait de cete équivoque que tout son Siftême est fondé.

II. PROPOSITION.

Oposée à la seconde de
Spinoza.

Il est faux que *deux substances,*
qui ont divers attributs n'aient
rien de commun.

DEMONSTRATION.

C'Est avoir quelque chose
de commun, que de con-
venir dans les attributs de réa-
lité, de vérité, de bonté, &c.
Or quelque diversité qu'il y
ait entre les attributs de deux
substances; elle conviennent
toujours dans les attributs de
réalité, de vérité, de bonté,
&c: Puisque, par la première
Proposition, ils sont compris
dans l'idée de la substance;

DU SPINOSISM. Tr. III. 267
donc il est faux que deux substances qui ont divers attributs n'aient rien de commun.

PROPOSITION III.

Oposée à la IV. de Spinoza.

Il est faux, & Spinoza ne démontre point que plusieurs choses distinctes, ne puissent se distinguer les unes des autres : que par la diversité de leurs perfections essentielles, ou par celle de leur manières d'être.

DEMONSTRATION.

VOici toute la preuve que Spinoza donne de cette proposition. *Il n'y a dans les choses que des substances*

Z ij

268 REF. GEOMETRIQUE
& des accidens : donc plusieurs
choses distinctes, ne peuvent se
distinguer les unes des autres que
par leurs substances, ou leurs ac-
cidens.

On accorde à Spinoza tout
ce beau raisonnement, l'ante-
cedent & la consequence :
mais on lui soutient que cette
consequence n'est point la
proposition qu'il avoit à dé-
montrer. Cette proposition
est que plusieurs choses distin-
ctes, ne peuvent se distinguer les
unes des autres, que par la diver-
sité de leurs perfections essentielles,
ou par celle de leurs accidens. Et
il conclut simplement qu'elles
sont distinguées par leurs substan-
ces ou leurs accidens. Sans dire
un mot de la diversité, sur la-
quelle néanmoins il fonde la
plûpart des propositions qui
doivent suivre. Spinoza ne

démontre donc point la proposition qu'il avoit à démontrer. Aussi est-elle tres-fausse & il ne faut qu'un peu de sens commun , pour s'apercevoir que deux ou plusieurs choses se peuvent distinguer réellement les unes des autres , sans qu'il y ait aucune diversité, ni dans leurs perfections essentielles , ni dans les accidentelles : car il faut bien prendre garde à ne pas confondre comme Spinosa , la distinction des choses avec leur différence : il faut démêler ce qui les différentie pour ainsi dire , d'avec ce qui les distingue. Il est vrai que ce qui différentie les choses , ne peut être que la diversité ou de leurs atributs , ou de leurs accidens. Mais elles peuvent être distinctes réellement les

270 REF. GEOMETRIQUE
unes des autres , sans aucune
diversité , ni dans les attributs,
ni dans les accidens. Que si
l'on demande par quoi donc
elles sont distinctes les unes
des autres : je répons que c'est
par leur propre Être , & en ce
que l'être de l'une , n'est pas
l'être de l'autre. Est-ce que
Dieu ne peut pas produire
deux perles si semblables , que
non seulement les hommes
n'y pourront découvrir nulle
différence : mais même qu'il
n'y en aura aucune , ni dans
leur essence , ni dans leurs ac-
cidens ? & est-ce que ces deux
perles ne seront pas alors telle-
ment distinctes l'une de l'au-
tre , qu'elles pourront être sé-
parées par des espaces im-
mensés ; & même que l'une
poura être anéantie , pendant
que l'autre subsistera ? mais

DU SPINOSISM. Tr. III. 271
en voila plus qu'il n'en faut
pour renverser la quatrième
proposition de Spinoza.

PROPOSITION IV.

Oposée à la V. de Spinoza.

Spinoza ne démontre point
*qu'il ne puisse se trouver dans
la nature, deux ou plusieurs
substances de même attri-
but.*

DEMONSTRATION.

Toute la preuve de Spi-
noza, n'est fondée que
sur ce qu'il prétend avoir dé-
montré, par sa IV. Proposi-
tion, que ces substances de-
vroient être distinctes par la di-
versité de leurs attributs ; d'où il

Z iiij

272 RÉF. GEOMETRIQUE
conclut qu'elles n'en auroient
point qui fussent mêmes ou sem-
blables : mais nous avons ab-
solument renversé cette pré-
tention ; par la précédente
proposition : donc , &c.

PROPOSITION V.

Oposée à la VI. de Spinoza.

Spinoza ne démontre point ,
*qu'une substance ne puisse être
produite par une autre sub-
stance.*

DEMONSTRATION.

LA preuve de Spinoza ,
n'est fondée que sur ce
qu'il prétend , qu'il ne peut pas
*y avoir dans la nature , deux sub-
stances de même attribut , ou qui*

aient quelque chose de commun :
 mais cette prétention est nul-
 le (par la proposition prece-
 dente , & par la 2. de nos pro-
 positions) : donc il ne démon-
 tre point qu'une substance ne
 puisse être produite par une
 autre substance.

PROPOSITION VI.

Oposée au Corollaire de la
 VI. Proposition de
 Spinosa.

Spinosa ne prouve point que
*la substance ne puisse être pro-
 duite par aucune cause.*

DEMONSTRATION.

LA principale preuve de
 Spinosa est qu'une substan-

PROPOSITION VII.

Oposée à la VII. de Spinoza.

Spinoza ne prouve point qu'il soit de la Nature de la substance d'exister : c'est-à-dire que son essence enferme l'existence.

DEMONSTRATION.

SA preuve n'est appuyée que sur le Corollaire de la 6. proposition, où il prétend établir, que *la substance ne peut être produite par aucune cause* ; mais ce Corollaire est faux, par la 6. de nos propositions : donc Spinoza ne prouve point qu'il soit de la nature de la substance d'exister.

PROPOSITION VIII.

Oposée à la VIII. de Spinoza.

Spinoza ne démontre point
*que toute substance soit ne-
cessairement infinie.*

DEMONSTRATION.

Toute sa démonstration
ne roule que sur la 5.
& la 7. de ses propositions
par lesquelles il prétend 1^o
*qu'il ne peut y avoir dans la na-
ture, plusieurs substances de même
attribut. 2^o. que l'essence de la sub-
stance enferme l'existence :* mais
nous avons fait voir la fausse-
té de la première prétention,
par la quatrième de nos pro-
positions ; & l'erreur de la

278 REF. GEOMETRIQUE
seconde par nôtre septième
démonstration, donc Spinoza
ne démontre point que toute
substance soit nécessairement
infinie.

PROPOSITION IX.

L'existence de Dieu est fort
mal démontrée par Spino-
za dans l'onzième propo-
sition.

DEMONSTRATION.

SES deux principales dé-
monstrations ne sont fon-
dées que sur la seconde & la
septième de ses propositions,
par l'une desquelles il prétend
que *deux substances qui ont di-
vers attributs, n'ont rien de com-
mun* : & il veut par l'autre,

que l'essence de la substance enferme l'existence : or l'une & l'autre de ces propositions sont fausses , par la seconde & la septième des nôtres : donc l'existence de Dieu est fort mal démontrée par Spinosa.

PROPOSITION X.

Oposée à la XII. de Spinosa.

Spinosa ne démontre point qu'on ne puisse concevoir nul attribut de substance d'où il s'en suive que cette substance soit divisible.

DEMONSTRATION.

LA démonstration de Spinoza n'est fondée que sur ce qu'il prétend avoir démon-

280 REF. GEOMETRIQUE
tré. 1^o. que deux substances qui
ont divers attributs, n'ont rien de
commun 2^o. qu'il ne peut y avoir
plusieurs substances de même attri-
but. 3^o. qu'une substance ne peut
être produite par une autre sub-
stance. 4^o. que l'essence de la sub-
stance enferme l'existence. 5^o.
que toute substance est nécessai-
rement infinie. 6^o. que tout attri-
but de substance doit être conçu
par lui-même. Mais nous avons
renversé de suite les cinq
premières prétentions par la
seconde, la quatrième, la
cinquième, la septième, & la
huitième de nos propositions;
& nous renverserons bien-
tôt la sixième: donc Spinoza
ne démontre point qu'on ne
puisse concevoir nul attribut
de substance, d'où il s'en suit
qu'elle soit divisible.

PRO-

PROPOSITION XI.

Oposée à la XIII. de Spinoza,

Spinoza ne démontre point
qu'une substance absolument
infinie soit indivisible.

DEMONSTRATION.

SA Preuve ne roule que
sur la cinquième & l'on-
zième de ses Propositions,
par l'une desquelles il prétend
qu'il ne peut y avoir dans la na-
ture, plusieurs substances de mê-
me attribut ; & par l'autre il
prétend démontrer l'existen-
ce de Dieu : mais nous avons
fait voir la nullité de toutes
ces prétentions , par la qua-
trième & la neuvième de nos

A a

281 RÉF. GEOMETRIQUE
propositions : donc Spinoza
ne démontre pas qu'une sub-
stance absolument infinie, soit in-
divisible : & quoi que cela soit
constant à ne parler que de
Dieu, qui par la quatrième
définition, n'a nulles parties,
on soutiendra éternellement
à Spinoza, que cela est faux à
parler de la substance étendue.

PROPOSITION XII.

Opposée à la XIV. de Spinoza, & à son Premier Corollaire.

Spinoza ne démontre point qu'il n'y ait qu'une substance dans la nature, & qu'on n'en puisse concevoir d'autre que Dieu.

DEMONSTRATION.

Toute la Preuve qu'il donne d'une proposition si étrange, ne roule que partie sur sa sixième définition, par laquelle il prétend que Dieu est tellement *l'être absolument infini*, qu'il renferme formellement dans son essence tout

A ij

284 REF. GEOMETRIQUE
ce qui est véritablement réel, &
tout ce qui marque perfection
& réalité : & partie sur ce que
cette autre substance devoit
avoir quelque attribut com-
mun avec Dieu, & qu'ainsi il
y auroit deux substances de
même attribut, contre ce qu'il
prétend avoir démontré dans
la cinquième proposition.
Mais nous avons fait voir la
fausseté de la première pré-
tention, par l'observation que
nous avons faites sur la sixième
définition ; & la fausseté
de la deuxième, par la qua-
trième de nos propositions ;
& elle paroîtra encore davan-
tage dans la suite : donc Spi-
noza ne démontre nullement
qu'il n'y ait que Dieu de sub-
stance dans la nature.

PROPOSITION XIII.

Oposée au II. Corollaire de la
XIV. de Spinoza.

Spinoza ne démontre point
*que la chose étendue & la chose
pensante ne soient, ou que
les attributs de Dieu, ou que les
manieres d'être de ses attributs.*

DEMONSTRATION.

C E Corollaire n'est qu'une
conséquence, que Spi-
noza infere de sa quatorzié-
me proposition par laquelle
il prétend avoir démontré
*qu'il n'y a qu'une substance dans
la nature* : mais nous avons
renversé cette quatorzième
proposition, par la douzième

286 REF. GEOMETRIQUE
des nôtres: donc, &c.

N'est-ce pas quelque chose de bien pitoïable, qu'un esprit qui se croïoit du premier ordre, & qui se rioit de tout le monde, n'ait pû se faire qu'un Dieu étendu en longueur, largeur & profondeur, un Dieu capable de tous les mouvemens des machines, un Dieu corporel ?

Mais je me trompe : car il ne veut pas que son Dieu soit corporel, quoi qu'il le veuille étendu : (comme s'il y avoit moins de danger à l'un qu'à l'autre) & il ne le veut pas par cette plaisante raison, que Dieu n'est pas d'une étendue finie & bornée; & que dans son Dictionnaire, le corps ne se prend que pour une étendue limitée. Et ainsi donnez à Dieu tant qu'il vous plaira d'éten:

DU SPINOSISM. Tr. III. 287
duë, sans crainte de le faire
corporel : plus vous lui en
donerez, moins il sera cor-
porel ; & il ne le sauroit être,
si vous ne lui plaignez l'étoffe.
Ce n'a été que par cette es-
pèce d'avarice, que les *An-*
tropomorphites ont été coupa-
bles.

PROPOSITION XIV.

Oposée à la XV. de Spinoza.

Cette Proposition que *tout ce qui est, soit en Dieu, & que rien ne puisse, ni exister, ni être conçu sans Dieu*, est fausse au sens de Spinoza, & il ne la démontre pas.

AVERTISSEMENT.

JE dis qu'elle est *fausse au sens de Spinoza* : Car je sçai qu'elle peut avoir un tres-bon sens. Il est certain que toutes choses sont eminentment en Dieu, & qu'elles ne subsistent qu'en Dieu : parce que c'est de Dieu qu'elles tiennent leur
Etre,

Être, leur accroissement, & SECT. I
 leur conservation. Il est encore constant que rien ne peut exister sans Dieu : parce qu'il est indispensablement la cause efficiente de l'être, & de toutes les manieres d'être des creatures ; & c'est seulement en ce sens si raisonnable que j'admets la proposition de Spinoza, & que je reconois avec saint Paul, que *c'est en Dieu que nous vivons, que nous nous re-muons, & que nous sommes* : mais que toutes choses soient formellement en Dieu, que Dieu soit formellement étendu, & qu'enfin rien ne puisse être sans Dieu, parce que tout ce que nous conoissons d'êtres & de creatures ne sont ou que les atributs de Dieu, ou que les manieres d'être de la pensée & de son étendue; c'est

B b

SECT. I. un sentiment si extravagant que je ne sçai comme il a pu tomber dans l'esprit, je ne dis pas d'un chrétien, mais d'un homme raisonnable; & qu'il semble qu'il n'y ait qu'à le proposer, pour en faire apercevoir la fausseté. Aussi Spinoza ne le démontre-t-il nullement, comme nous l'allons faire voir.

DEMONSTRATION.

Il ne fonde cette proposition, que sur ce qu'il prétend avoir démontré (par la 14.) *que hors de Dieu, il ne peut y avoir, ni on ne peut concevoir nulle substance: & qu'ainsi les modes ne pouvant exister sans la substance, tout ce que nous concevons d'êtres ne sont que des modes qui sont en*

DU SPINOSIS. Tr. III. 291
Dieu comme dans leur uni-^{sect.} que sujet. Mais nous avons fait voir la nullité de la prétention, par la douzième de nos propositions. Il ne démontre donc point que tout ce qui est fait formellement en Dieu, &c.

AVERTISSEMENT.

MAIS ce n'est pas assez d'avoir fait voir que Spinoza ne prouve point qu'il n'y ait qu'une substance dans la nature; que hors de Dieu il n'y en ait point; & que la chose étendue, & la chose pensante ne soient, ou que des attributs, ou des manières d'être de Dieu; on peut démontrer positivement par les principes de Spinoza même, que Dieu n'est pas seul de sub-

Bb ij

SECTE I. stance; qu'il y en a hors de lui & que la chose étendue; & la chose pensante sont de vraies substances réellement distinguées de Dieu: c'est à quoi nous allons travailler aussi-bien qu'au renversement de ses autres erreurs, dans la seconde ataque que nous allons donner à son Système.

SECTION II.

Ou sur l'idée que Spinoza
dona de l'attribut & du
Mode. Ontente la Ruptu-
re de son Systême par la di-
xième de ses Propositions.

PROPOSITION I.

Oposée à la dixième de
Spinoza.

Il est si faux, & Spinoza dé-
montre si peu que *tout attri-
but de substance, doit être
conçu par lui-même*, qu'au
contraire on peut démon-
trer par ses propres princi-
pes, que nul attribut de sub-
stance ne peut être conçu
par lui-même; mais que
son idée doit renfermer
celle de la substance.

B b iij

AVERTISSEMENT.

IL est en vérité surprenant qu'un homme qui se piquoit de Géométrie autant que Spinoza, ne se soit pas aperçu de la fausseté de cette dixième proposition; & n'ait pas vû que sa prétendue démonstration uniquement fondée sur la définition qu'il donne de l'attribut, n'est qu'un paralogisme grossier; & qu'elle prouve si peu ce qu'il prétend, qu'il n'y a qu'à se servir de cette même définition & de quelques autres notions qu'il donne de l'attribut, pour prouver tout le contraire: En voici la démonstration.

DEMONSTRATION.

CE que l'esprit découvre d'une substance comme constituant son essence, & comme exprimant dans son idée cette même essence, ne peut être conçu par lui-même, & son idée doit nécessairement enfermer l'idée de l'essence de la substance; cela est évident. Or tout attribut est *ce que l'esprit découvre d'une substance, comme constituant son essence, par la seconde de nos définitions, & comme exprimant dans son idée cette même essence*, ainsi que l'avouë Spinoza lui-même dans la sixième définition, dans l'éclaircissement sur la dixième proposition, & dans la démonstration sur la dixneuvième, par ces termes

B b iiij

SECT. II. remarquables. *Par les attributs de Dieu, on doit entendre ce qui exprime l'essence de la substance divine ; c'est cela même que les attributs doivent enfermer dans leur idée ; hoc ipsum, inquam, attributa involvere debent.* Et par conséquent nul attribut de substance, ne peut être conçu par lui-même : mais son idée doit nécessairement enfermer celle de la substance.

COROLLAIRE.

Il s'ensuit de-là, que les attributs d'une même substance ne peuvent être conçus sans relation les uns aux autres. Car puisque par la proposition précédente, ils enferment tous dans leur idée, l'idée de l'essence de la substance ; il est visible qu'on ne peut concevoir nul de ces a-

tributs, sans apercevoir ce qui SECT. II.

est commun à tous les autres :
& par conséquent sans quel-
que relation aux autres

Par exemple, la divisibilité,
& pour parler ainsi, la figu-
rabilité, ou, si on l'aime mieux,
la capacité d'être divisé &
celle d'être figuré, sont deux
attributs de la substance étend-
due ; & leur idée enferme si
essentiellement l'idée de l'é-
tendue, qu'il n'est pas possible
en la retranchant, de retenir
encore l'idée de la divisibi-
lité, ni celle de la figurabilité.
Car enfin, où il n'y a point
d'étendue, on ne trouve rien
ni à diviser, ni à figurer ; la
figure n'étant que le terme de
l'étendue : or cela posé, il est
visible que ces deux attributs ne
peuvent être conçûs sans quel-
que relation mutuelle : car par

SECT. II. exemple, on ne peut concevoir la divisibilité sans l'étenduë ; or l'idée de l'étenduë est de l'idée de la figurabilité : donc on ne peut concevoir la divisibilité, sans quelque rapport à la figurabilité : tout de même on ne peut concevoir la figurabilité sans l'idée de l'étenduë ; or l'idée de l'étenduë est de l'idée de la divisibilité : on ne peut donc concevoir la figurabilité sans quelque rapport à la divisibilité.

PROPOSITION II.

Oposée au Corollaire ou à l'éclaircissement sur la dixième proposition de Spinoza.

Il est faux que deux attributs conçus sans le secours l'un de l'autre, & réellement distincts, ne constituent pas deux diverses substances.

DEMONSTRATION.

LEs attributs d'une même substance ne peuvent être conçus sans relation les uns aux autres (par le précédent Corollaire:) donc deux attributs conçus sans le secours l'un de l'autre, c'est-à-dire sans relation l'un à l'autre, & réelle-

SECT. II. ment distincts, ne sont pas les attributs d'une même substance : & par conséquent il est faux qu'ils ne constituent pas deux diverses substances.

AUTREMENT

Les attributs sont ce que l'on conçoit comme constituant l'essence de la substance (par nôtre seconde définition.) Or l'essence d'une substance ne peut pas être conçûe sans elle-même, ny être réellement distincte d'elle-même, (par le second Axiome.) donc deux attributs conçus sans le secours l'un de l'autre & réellement distincts, ne constituent pas la même essence de substance ; & par conséquent il est faux qu'ils ne constituent pas deux diverses substances.

AVERTISSEMENT.

IL est, certes bien étrange que les attributs essentiels d'une chose n'étant, selon tout ce qu'il y a de gens raisonnables, que cette même chose conçûe sous divers rapports: ou que diverses manières de penser à cette chose, *modi cogitandi*, Spinoza les ait distingués réellement les uns des autres. Personne n'a jamais mis plus de distinction entre les attributs essentiels d'une chose, qu'entre ses manières d'être. Or les manières d'être d'une même substance ne peuvent être conçûes sans relation les unes aux autres: parce qu'elles enferment toutes dans leur idée, l'idée de la substance qui leur sert de

SACT. II. sujet, (par la troisième définition ;) comment donc Spinoza qui admet cette même définition, prétend-il que les attributs essentiels d'une même chose puissent être conçus par eux-mêmes, & sans le secours d'aucune autre idée? N'est-ce pas là ce qui s'appelle Métamorphoser des attributs en substances, & donner ainsi à une même chose, autant de substances réellement distinctes, qu'elle a de divers attributs essentiels? Il n'y a, pour en convenir, qu'à consulter la définition que Spinoza lui-même donne de la substance : & ainsi parce que selon Spinoza, il y a en Dieu une infinité d'attributs essentiels, (par la sixième définition,) il se trouve que cet homme qui prétend qu'il

n'y ait qu'une substance dans SECT. II.
 la nature, y en établit, fans y
 penser, une infinité ; avec cet-
 te condition néanmoins qu'il
 veut qu'elles servent toutes à
 composer cet Etre admirable
 qu'il apelle Dieu. Nous nous
 sommes un peu arrêtez à re-
 futer cette illusion , parce
 qu'elle est encore une des four-
 ces fecondes des erreurs de
 Spinoza.

PROPOSITION III.

L'étenduë & la pensée sont
 des atributs conçûs sans le
 secours l'un de l'autre, & ré-
 ellement distincts.

DEMONSTRATION

DEs atributs de diverse
 nature, & qui n'apar-

SECT. II. tiennent point à l'idée l'un de l'autre, sont conçûs sans le secours l'un de l'autre, & réellement distincts ; cela est clair de soi-même : or l'étenduë & la pensée sont de diverse nature, & n'appartiennent point à l'idée l'une de l'autre. Il n'en faut pas chercher d'autres preuves, que celles que Spinoza lui-même nous en donne dans la seconde définition, & dans l'éclaircissement sur la dixième proposition de la première partie ; dans sa seconde lettre à Monsieur Oldembourg ; mais sur tout dans l'éclaircissement sur la quarante-neuvième proposition de la seconde partie, où il dit nettement, que la nature de la pensée n'enferme nullement l'idée de l'étenduë. *Natura cogitationis extensionis conceptum
mini.*

DU SPINOSISM. Tr. III. 305
zēnimè involvit. Et par consé- **SECT. II**
quent l'étenduë & la pensée
ont des atributs conçûs sans
le secours l'un de l'autre &
réellement distincts.

PROPOSITION IV.

L'étenduë & la pensée sont
des atributs qui constituent
diverses substances.

DES atribus conçûs sans le
secours l'un de l'autre &
réellement distincts, consti-
tuent diverses substances (par
la seconde proposition de cette
Section:) Or l'étenduë & la pen-
sée sont des atributs conçûs
sans le secours l'un de l'autre &
réellement distincts (par la
precedente proposition :)
donc l'étenduë & la pensée
constituent deux diverses sub-
stances. **Cc**

PROPOSITION V.

Oposée à la quatorzième de
Spinosa, & à son premier
Corollaire.

*Il est faux qu'il n'y ait qu'une
substance dans la nature, &
qu'on n'en puisse concevoir
d'autre que Dieu.*

AVERTISSEMENT.

ON a déjà démontré cet-
te proposition & quel-
quesunes de celles qui vont sui-
vre : mais il est bon de le faire
encor une fois, par une autre
voie ; & de retourner quelque
tems sur ses pas, pour faire
voir que cette seconde route
où nous sommes entrés, con-
duit au renversement de tout

DEMONSTRATION.

L'étenduë & la pensée constituent deux diverses substances (par la proposition précédente :) il y a donc du moins deux substances dans la nature; & par conséquent il est faux qu'il n'y en ait qu'une & qu'on n'en puisse concevoir d'autre que Dieu.

PROPOSITION VI.

Quelque diversité qu'il y ait entre la substance étenduë & la substance pensante; elles ont quelque chose de commun.

DEMONSTRATION.

Toute substance enferme nécessairement dans son

Cc ij

Sect. II.

idée, celle de l'être & de ses propriétés transcendantes, l'unité, la vérité, la bonté, &c. (par la première proposition de la première section;) donc la substance étendue & la substance pensante, conviennent du moins dans ces attributs généraux.

Je dis *du moins* : car on pourroit encor marquer d'autres degrés de convenance entre ces deux substances ; comme qu'elles soient conçûes par elles-mêmes ; qu'elles subsistent en elles-mêmes & sans dépendance d'aucun sujet ; qu'elles soient le sujet commun des modes ; & autres semblables ; mais en voila assez pour démontrer nôtre proposition.

PROPOSITION VII.

Oposée à la seconde de
Spinoza.

Il est faux que *deux substances*
qui ont divers attributs n'aient
rien de commun.

DEMONSTRATION.

LA substance étendueë &
la substance pensante ,
sont deux diverses substances
(par la quatrième proposition)
elles ont divers attributs (par
la troisième proposition ,) el-
les ont quelque chose de com-
mun (par la proposition pre-
cedente :) il est donc faux que
deux substances qui ont divers
attributs , n'aient rien de com-
mun.

PROPOSITION VIII.

Oposée à la cinquième de
Spinosa.

Il est faux qu'il ne puisse y avoir
dans la nature deux ou plusieurs
substances de même attribut, &
Spinosa ne le démontre
point.

DEMONSTRATION.

LA chose étendue & la
chose pensante sont
deux substances (par la qua-
trième proposition ;) or elles
ont de commun plusieurs attri-
buts généraux (par la sixième
proposition ;) donc il est
faux qu'il ne puisse y avoir
dans la nature, deux ou plu-
sieurs substances de même
attribut.

Il faut faire voir maintenant que Spinoza ne le démontre pas. Nous l'avons déjà suffisamment fait dans la première section : mais il le faut faire ici un peu plus en détail, en examinant toutes les parties de sa prétendue démonstration, & en faisant voir l'illusion : voici de quelle manière il la propose.

SPINOSA.

S'il y avoit plusieurs substances dans la nature, elles seroient distinguées, ou par la diversité de leurs attributs, ou par celles de leurs modifications.

REPONSE.

On passe présentement cette alternative à Spinoza,

Sicr. II. quoique absolument elle soit fautive , par la raison que nous en avons donnée , en démontrant la troisième proposition de la première section ; & on ajoute que la *distinction* des substances se peut faire de toutes les deux manières.

SPINOSA.

Si c'est de la première, reprend Spinoza, c'est-à-dire par la diversité des attributs ; il faut donc convenir qu'il n'y a qu'une substance de même attribut.

REPONSE.

Quelle conséquence ? de ce que deux substances ont divers attributs , & qu'elles sont distinguées par cette diversité ; s'ensuit-il qu'elles n'aient nul attribut

DU SPINOSIS. Tr. III. 313
attribut commun ? N'avons nous pas fait voir le contraire
par la septième proposition ?

SECT. II.

SPINOSA.

*Si c'est de la seconde manière
ajoute Spinosa, c'est-à-dire si
les substances ne sont distingués que
par la diversité de leur modifica-
tions; comme la substance les pre-
cede d'une primauté de raison &
de nature, l'esprit les aiant dé-
pouillées de ces modifications, & les
considérant précisément en elles-
mêmes, il ne pourra plus y aper-
cevoir nulle distinction: & par
conséquent il n'y aura pas plusieurs
substances, mais une seule.*

RE'PONSE.

C'est une chose surprenante
de quelle manière on mêle

D d

SECT. II. ses façons de penser dans la nature des choses mêmes, lorsqu'on ne fait pas philosopher. Parce qu'un même Etre quoique très-simple, peut selon divers regards, fonder diverses pensées, qu'on appelle attributs ; il y en a qui transportent ces diverses pensées dans l'Etre même : & qui veulent que les attributs soient dans cet Etre, autant de petites entités réellement distinctes ; & c'est l'illusion dans laquelle nous avons déjà vû que Spinoza est tombé.

Au contraire, parce que par une vertu différente, l'entendement peut réunir plusieurs Etres sous une même idée, en les dépouillant, par ses précisions, de toutes les modifications & les circonstances qui les distinguent ; il

y en a qui transportent cette **SECT. II.**
manière de penser dans les
 choses mêmes : & c'est l'uni-
 que fondement de cette bi-
 zarré opinion de quelques
 philosophes , qui introduisent
 dans la nature , ce qui s'appelle
l'universel à parte rei. C'est aussi
 l'unique raison qu'a eu Spino-
 sa de n'admettre qu'une sub-
 stance dans la nature , comme
 on le voit par son raisonne-
 ment que nous venons de ra-
 porter ; mais il est pour le
 moins aussi extravagant que le
 seroit celui-ci.

L'esprit peut concevoir tous
 les hommes par une même
 idée , en les dépouillant dans
 sa pensée , de toutes les mo-
 difications & de toutes les cir-
 constances qui les peuvent
 distinguer . Or en cet état de
 précision , il n'aperceyroit en

Sect. II.

eux nulle distinction, il ne verroit plus ni Pierre, ni Paul, ni Jacques, ni aucun particulier: il n'y auroit donc pas alors plusieurs hommes dans la nature: & par consequent il n'y en auroit qu'un seul.

Mais c'est trop s'arrêter à une absurdité si visible: je ne l'ai fait, que parce que cette illusion est une des plus fécondes sources des erreurs de Spinoza. Car aureste, il y a peu de gens qui ne sachent que l'esprit humain, par toutes les manières de penser, ne peut rien changer dans la nature; & que ce qui est distingué & déterminé par tant de circonstances singulieres, ne peut par nulle action de l'esprit, devenir réellement indéterminé & indistingué, ni être réduit à une unité réelle.

AVERTISSEMENT.

ON voit bien qu'il seroit aisé de renverser encore une fois de cette manière, toutes les propositions qu'on a ruinées ci-dessus ; mais il suffit qu'on en voie le principe & la méthode dans celles que je viens de refuter : & je passe à de nouvelles, c'est-à-dire, à celles qui regardent la nature de Dieu, sa manière d'agir, sa liberté & celle de l'homme ; &c. C'est ce que nous allons voir, en reprenant la suite des propositions de Spinoza, que nous avons interrompuë depuis la cinquième des nôtres.

PROPOSITION IX.

Oposée au II. Corollaire de la XIV. de Spinoza.

Il est faux que l'étenduë & la pensée soient tout ensemble, les atributs de Dieu.

DEMONSTRATION.

Id sim-
plex, non
vero ex par-
tibus com-
positum esse
debet.

Spin. Epis.
40,

L'Etenduë & la pensée, constituent diverses substances (par la quatrième proposition :) Or Dieu n'est pas un composé de diverses substances (par la quatrième définition ;) & Spinoza lui-même en convient assez. Il est donc faux que l'étenduë & la pensée soient tout ensemble, les atributs de Dieu.

PROPOSITION X.

L'attribut essentiel de Dieu, n'est pas l'étenduë, mais la pensée. .

DEMONSTRATION.

L'Etenduë & la pensée ne pouvant être ensemble, les attributs de Dieu (par la precedente proposition) on doit juger que c'est la plus noble & la plus parfaite des deux qui lui convient (par la quatrième définition:) Or la pensée est plus noble & plus parfaite que l'étenduë (par le troisième axiome.) Ce n'est donc pas l'étenduë, mais la pensée qui est son attribut essentiel.

D d iiij

AUTREMENT.

Mais supposé que la pensée soit l'attribut essentiel de Dieu comme Spinoza l'assure & le prouve en plusieurs endroits, il est aisé de lui démontrer par ses propres principes, que l'étenduë ne peut pas être de l'essence de Dieu ; en voici la preuve.

Ce qui n'est pas enfermé dans la pensée, n'est pas de l'essence de Dieu. Or l'étenduë n'est pas enfermée dans la pensée : donc l'étenduë n'est pas de l'essence de Dieu.

La vérité de la mineure, paroît par la troisième proposition de cette section, & par sa preuve ; voici la preuve de la majeure : Ce qui n'est pas enfermé dans un des attributs

de Dieu , n'est pas de son es- SECT. II.
 sence ; puis que par la fixième
 définition de Spinoza , chaque
 attribut de Dieu doit expri-
 mer l'essence infinie de Dieu.
 Or selon le même Spinoza ,
 la pensée est un attribut essen-
 tiel de Dieu. Donc ce qui
 n'est pas enfermé dans la pen-
 sée , n'est pas de l'essence de
 Dieu.

AUTREMENT.

Voici encore une raison
 particuliere , d'exclure l'é-
 tenduë du nombre des attri-
 buts de Dieu. Ce qui est di-
 visible , capable de figures ,
 de parties , de mouvemens ,
 & de changemens , ne peut
 convenir à Dieu : or l'éten-
 duë est divisible , capable de
 figures , de parties , de mou-

SECT. II. vemens, & de changemens, comme tout ce qu'il y a de gens raisonnables en conviennent : donc l'étenduë ne peut convenir à Dieu.

Je fai que Spinoza pretend que la matiere est indivisible & incapable de parties, mais nous avons fait voir, par la dixième & l'onzième proposition de la premiere Section, que c'est une prétention qu'il ne démontre nullement.

Il dit dans l'éclaircissement sur la quinzième proposition, que la substance étenduë n'est pas divisible comme substance : mais seulement comme substance modifiée, & qu'on ne distingue des parties dans la matiere, qu'autant qu'elle est diversement affectée & modifiée.

Faux se trouvent extrêmement confondus dans ce discours ; il est m aisé d'en bien juger sans l'avoir démêlé par quelques remarques.

1. Il faut convenir que la substance étendue n'est pas divisible précisément *comme substance* : autrement toute substance seroit divisible : on pourroit diviser les substances intelligentes , & couper en deux ou plusieurs parties , une *idée* , un *desir* , ou un *doute*.

2. Ce n'est pas non plus *comme substance modifiée* que la substance étendue est divisible , comme le veut Spinoza ; dés-qu'elle est modifiée , elle est divisée ; car ses principales modifications sont le mouvement & la figure. Or dés-que le mouvement & la figure

SICT. II. 324 **REF. GEOMETRIQUE**
sont dans l'étenduë , elle est
divisée ; & si après cela cha-
cune de ses portions sont en-
core divisibles , ce n'est pas
parce qu'elles sont modifiées ;
mais parce qu'elles sont en-
core étenduës.

Aussi est-ce la troisième re-
marque que nous avons à fai-
re ; car puis que la substan-
ce étenduë n'est divisible ni
précisément comme substan-
ce , ni comme substance
modifiée ; il s'ensuit que ce
n'est que comme étenduë
qu'elle est divisible. En effet
l'idée de la divisibilité , & cel-
le de l'étenduë , sont si étroi-
tement liées , que quoi qu'il
soit possible de penser à l'é-
tenduë , sans penser distincte-
ment à la divisibilité ; il n'est
pas possible de retenir l'idée
de l'étenduë , en excluant la

divisibilité, & en niant qu'elle SECT. II.
le puisse être divisée du moins
par quelque puissance; de
même, qu'il n'est pas possi-
ble de conserver l'idée de la
divisibilité en excluant toute
étendue: & c'est pour cela
que comme on ne conçoit
nulle étendue dans un doute,
ou dans un desir; on ne con-
çoit aussi nullement, qu'ils
puissent être divisez, & qu'on
en puisse doner la moitié ou
le quart. Qu'on ne demande
donc plus pourquoi, & com-
me quoi la substance étendue
est divisible; car ce n'est que
comme étendue, & que par
ce qu'elle est étendue; l'éten-
due est l'unique source de la
divisibilité: & il ne faut qu'en
considerer l'idée avec quelque
attention, pour en convenir.
Je sai qu'un illustre Philoso-

Sect. II. phe de ce siecle a écrit , qu'il concevoit des corps étendus , & pourtant indivisibles : Mais il y a de l'aparence , qu'il n'a regardé ces corps que comme des substances précisément prises ; & en ce sens , on convient qu'ils ne sont pas divisibles ; la substance précisément prise , ne l'étant point , comme nous l'avons dit ; ou bien il a donné à ces corps étendus une unité trop métaphisique ; & comme l'unité ainsi prise , n'est pas divisible ; il a encore eu raison , sous ce regard , de les apeler indivisibles ; ce qui n'empêche pas que phisiquement ils ne puissent absolument être divifés , puisqu'ils sont toujours étendus.

4. Enfin ce que dit Spinoza qu'on ne distingue des parties dans la matiere, qu'autant

qu'elle est diversement affectée & modifiée, demande encore de l'éclaircissement. SECT. II.

Car ou il parle des parties actuelles, ou des parties possibles; si c'est le premier je lui donne les mains; & je reconnois franchement qu'avant que le mouvement soit dans la matiere, avant la division actuelle, je n'y vois point de parties actuelles; je n'y vois ni Triangles, ni Quares, ni Pentagones, ni Octogones: & que tout m'y paroît d'une parfaite uniformité.

Si c'est le second, je veux dire, si c'est des parties possibles dont parle Spinoza; il est faux qu'on ne puisse distinguer de cette sorte de parties dans la matiere, qu'autant qu'elle est diversement affectée & modifiée; il suffit pour

SECT. II. cela, qu'elle le puisse être ; elle le peut-être , dès qu'elle peut être divisée : puis que la division lui donne diverses figures : & elle peut-être divisée dès qu'elle est étendue : & ainsi c'est assez qu'elle soit étendue pour être divisible , pour pouvoir avoir des parties , des figures , & être susceptible de divers changemens : c'est donc à Spinoza qui veut que Dieu soit étendu , à nous dire comment l'être infiniment parfait & toujours immuable , peut-être capable de parties , de figures & de divers changemens.

PRO.

PROPOSITION XI.

L'étenduë constituë un être distingué de Dieu , & qui est hors de l'essence de Dieu.

DEMONSTRATION.

L'Etenduë & la pensée constituent divers êtres, ou diverses substances, (par la quatrième proposition :) Or l'étenduë ne constituë pas l'essence de Dieu (par la proposition precedente ;) elle constituë donc une substance, ou un être distingué de Dieu, & qui est hors de l'essence de Dieu.

E c

PROPOSITION XII.

Oposée à la XV. de Spinoza.

Il est faux que tout ce qui est soit en Dieu, & tellement indistigué de Dieu, que rien ne puisse ni exister ni être conçu sans Dieu.

DEMONSTRATION.

L'Etenduë constituë un être distingué de Dieu, & qui est hors de l'essence de Dieu, (par la précédente proposition.) Il est donc faux que tout ce qui est soit en Dieu, & tellement indistigué de Dieu, que rien ne puisse ni exister, ni être conçu sans Dieu.

PROPOSITION XIII.

Dieu n'a nul besoin des corps ou de la substance étendue pour être Dieu & heureux.

DEMONSTRATION.

Dieu n'a besoin que de son essence pour être Dieu & heureux ; puis que c'est par son essence qu'il est ce qu'il est, & que (par la quatrième définition) il est essentiellement l'être souverainement parfait, c'est-à-dire souverainement heureux. Or la substance étendue, ou les corps sont hors de l'essence de Dieu (par l'onzième proposition :) Dieu n'a donc nul

E e ij

Sect. II. besoin des corps ou de la substance étendue pour être Dieu & heureux.

PROPOSITION XIV.

Dieu a produit les corps ou la substance étendue.

DEMONSTRATION.

CE qui existe , & qui n'est pas Dieu , doit tenir son être de Dieu : car enfin Dieu est l'être souverainement parfait par la quatrième définition ; & il est de la souveraine perfection que rien ne puisse exister indépendamment de lui. Or le corps , ou la substance étendue existe (comme je le suppose ici avec Spinoza) & cette substance éten-

duë n'est pas Dieu (par l'on- SECT. II.
zième proposition :) donc
c'est de Dieu qu'elle tient son
être & qu'elle a été produite.

PROPOSITION XV.

C'est sans contrainte & sans ne-
cessité que Dieu a produit la
substance étendueë.

DEMONSTRATION.

Cette contrainte, ou cet-
te nécessité seroient ve-
nuës ou du dedans ou du de-
hors ; c'est - à - dire, ou de
l'Essence de Dieu, ou de quel-
que chose hors de son Essen-
ce. Rien de ce qui n'est pas
Dieu ne le peut ni contrain-
dre ni necessiter : puisque n'é-
tant pas Dieu, il n'existe

SECT. II.

qu'autant que Dieu le fait subsister, (comme on vient de le voir.) Cette contrainte, ou cette nécessité ne peuvent pas non plus venir de l'Essence de Dieu : puisque Dieu n'a nul besoin de la substance étendue, pour être Dieu & essentiellement heureux & parfait (par la treizième proposition.) C'est donc sans contrainte & sans nécessité que Dieu a produit la substance étendue.

PROPOSITION XVI.

C'est avec une pleine liberté que Dieu a produit les corps ou la substance étendue.

DEMONSTRATION.

ON ne peut concevoir de liberté plus entière que celle qui n'est pas simplement exemte de contrainte, mais même de nécessité (par le quatrième axiome :) Or (par la proposition précédente) c'est sans contrainte & sans nécessité que Dieu a produit la substance étendue ; il l'a donc produite avec une pleine liberté.

COROLLAIRE.

Il s'ensuit de-là que c'est avec une égale liberté que Dieu a produit tout ce qui est hors de lui : les mêmes raisons qui le prouvent pour les corps, le persuadent pour tout le reste.

PROPOSITION XVII.

Dieu est une cause parfaitement libre à l'égard de tout ce qui est hors de son essence.

DEMONSTRATION.

ON ne peut concevoir de cause plus libre, que celle qui agit sans contrainte & sans nécessité, par (le quatrième
trième

trième axiome) que celle en **SECT. II.**
 un mot qui agit avec une plei-
 ne liberté : or par les dernie-
 res propositions , Dieu agit
 sans contrainte & sans necessi-
 té ; en un mot avec une plei-
 ne liberté , à l'égard de tout
 ce qui est hors de son essence :
 Dieu est donc une cause par-
 faitement libre à cet égard.

PROPOSITION XVIII.

Oposée à la XIV. I. & à la
XVII. de Spinoza.

Il est faux que Dieu agisse en
toutes choses nécessairement, &
que tout ce qui a l'être, n'exi-
ste que par la nécessité de sa na-
ture divine.

DEMONSTRATION.

UNE cause parfaitement
libre & qui agit sans
contrainte & sans nécessité,
dans tout ce qu'elle produit
au dehors, n'agit pas neces-
sairement en toutes choses ;
& ce qui a l'être par cette voie,
ne l'a pas par la nécessité de la
nature divine ; cela est évi-

dent. Or Dieu est une cause Sect. II.
parfaitement libre & qui agit
sans contrainte & sans mecof-
sité, à l'égard de tout ce qui
est hors de son essence (par
les propositions, quinzième,
seizième & dix-septième.) Il
est donc faux qu'il agisse ne-
cessairement en toutes choses,
& que tout ce qui a l'être, n'ex-
iste que par la nécessité de
la nature divine.

COROLLAIRE I.

Oposée au II. Corollaire de
la XVII. Proposition
de Spinoza.

IL s'enfuit delà qu'il est
faux, dans les Principes
de Spinoza, que *Dieu soit une
cause libre*; la raison est, qu'il
F f ij

SECT. II. le fait agir en toutes choses par la nécessité de la nature : comme il paroît par les propositions , seizième & dix-septième de la première partie de son système. Or ce n'est nullement là l'idée d'une parfaite liberté (par le quatrième Axiome) donc , &c.

COROLLAIRE II.

Opposé aux Corollaires de la
XVI. proposition de
Spinoza.

Il s'ensuit en second lieu,
qu'on ne peut pas même
dire, dans les Principes de
Spinoza, que Dieu soit une
cause véritablement efficiente de
quoi que ce soit.

En voici la Preuve.

LA nature ou l'essence
d'une chose n'est point
véritablement efficiente à l'égard
des propriétés qui résultent
de son fonds ; or Spinoza veut
que toutes choses résultent de
la nature divine, comme les
propriétés coulent de leur es-
sence. (Ainsi qu'il paroît par
E f iij.

les preuves qu'il donne de la seizième & de la dix-septième proposition :) ou plutôt il veut que toutes choses ne soient que les attributs de Dieu, ou du moins que les manières d'être de ces attributs (comme il paroît par le second Corollaire de la quatorzième proposition, par le Corollaire de la vingt-cinquième, & en d'autres endroits) donc selon Spinoza, on ne peut pas dire que Dieu soit une cause véritablement efficiente de quoi que ce soit.

Il n'y a dans cet Argument que la majeure qui puisse former de la difficulté : mais elle n'en fera aucune à qui fera réflexion qu'il n'y a nulle véritable action dans ce qui s'appelle émanation de propriété : on ne conçoit pas d'a-

Etion sans quelque sorte de **SECRET. II.**
 changement ; & il n'y a nulle
 vraie causalité, que l'effet ne
 soit réellement distingué de sa
 cause. C'est un Principe si re-
 çu de Spinoza dans l'éclaircis-
 sement, sur la dix-septième
 proposition, qu'il le porte
 même trop loin, en voulant
 que l'effet diffère absolument
 de la cause. *Causatum differt à
 sua causa, præcisè in eo, quod à
 causa habet.* Ce sont les pro-
 pres termes. Or dans ce qui
 s'appelle émanation de pro-
 prietez, il n'y a nul change-
 ment, ni dans la nature d'où
 l'on dit qu'elles émanent,
 puis qu'on voit qu'elle est tou-
 jours la même : ni hors de
 cette nature ; puis que com-
 me nous l'avons déjà remar-
 qué dans l'avertissement, sur
 la seconde proposition de cet

SECT. II.

te Section, les proprieté ne font rien de réellement distingué de l'essence : d'où il paroît encore qu'il n'y a nulle distinction réelle entre l'effet prétendu, & la prétendue cause : & que par conséquent il n'y a nulle action & nulle vraie causalité dans ce qui s'appelle émanation de proprieté.

Ne nous laissons donc pas surprendre au son des mots ; l'émanation n'est rien moins en effet que ce qu'elle paroît à l'oreille ; elle ne marque dans la nature, nul détachement, nul écoulement, nulle multiplicité, nulle distinction, nulle fuite, nulle saillie, comme on se le figure communément ; elle marque seulement un ordre, dans les diverses idées que nous formons sur un

même sujet, par lequel nous SECT. II.
 en regardons quelques-unes
 comme la source des autres ,
 & nous prenons celles-là pour
 la nature, & celles-ci pour les
 propriétés.

Que Spinoza ne nous dise
 donc plus que son Dieu est
 cause de quelque chose, &
 que toutes choses émanent de
 sa nature. Son Dieu n'est cau-
 se de rien; rien n'émane, ni ne
 sort réellement de sa nature;
 & si rien ne peut exister que
 par cette émanation, & cette
 sorte de causalité, on peut as-
 surer que rien n'existe, c'est-à-
 dire nulle creature, nul être
 particulier. Spinoza lui-même
 n'a jamais été: il n'y a que
 son Dieu qui existe; ou si Spi-
 noza a été, il a été Dieu, &
 s'est cependant laissé malheu-
 reusement mourir.

On voit assez où tout cela mène, & les conséquences pernicieuses & extravagantes qu'on en pouroit tirer. Mais ce n'est pas par cette voie que je veux presentement combattre Spinoza ; ce n'est qu'en rompant sa prétenduë chaîne de démonstrations, & faisant voir qu'il ne se suit pas, qu'il ne se soutient pas, & qu'il ne raisonne pas juste, même suivant ses principes.

PROPOSITION XIX.

Oposée à la dix-huitième de Spinoza.

Il est faux, & Spinoza ne démontre point, que Dieu ne produise rien hors de lui.

DEMONSTRATION.

Cette Proposition de Spinoza n'est fondée que sur les Propositions quatorzième & quinzième ; dans lesquelles il prétend avoir démontré qu'il n'y a rien qui ne soit formellement en Dieu & que hors de Dieu il n'y a nulle substance : mais outre que nous avons fait voir la fausseté de cette prétention, par les propositions douzième & quator-

SECT. II. zième de la première Section, & par la douzième de la seconde ; nous avons de plus démontré dans l'onzième Proposition de cette seconde Section, que la substance étendue est hors de Dieu : & par conséquent il est faux, & Spinoza ne démontre point que Dieu ne produise rien hors de lui. Mais il est bon de faire voir aussi qu'il y a encor une substance pensante hors de Dieu.

PROPOSITION XX.

Oposée à la dix-huitième de Spinoza,

Il y a une substance pensante réellement distinguée de Dieu, & hors de son essence.

DEMONSTRATION.

L Homme est un Etre pensant : Spinoza en fait un principe dans la seconde Partie de sa Morale, en ces termes, *homo cogitat*; or la pensée de l'homme n'est ni une manière d'Etre, ni un attribut de l'essence de Dieu; donc c'est la manière d'Etre ou l'attribut d'une substance distinguée de Dieu, & qui par conséquent est hors de Dieu.

Sect. II. Il n'y a dans cet argument que la mineure à prouver. la voici.

Une manière d'être ne peut être conçue sans penser à son sujet, (par la troisième définition,) & beaucoup moins un attribut sans penser à son essence (par la seconde définition :) or la pensée de l'homme peut être conçue sans penser à Dieu : elle n'est donc ni un attribut, ni une manière d'Être de Dieu. Il n'y a encore ici que la mineure à prouver. Le premier objet certain qui s'offre à l'esprit d'un homme, qui pour chercher sérieusement & philosophiquement la vérité, commence par douter de tout, & même de l'existence de Dieu, & par rejeter toutes les connoissances, & desquelles il aura la moindre pa-

son de douter ; cet objet, dis- SECT. II.
 je, peut être conçu sans pen-
 ser à Dieu : puisqu'on le con-
 noît certainement pendant
 qu'on ne fait pas encore s'il y
 a un Dieu. Or le premier
 objet certain qui s'offre à l'es-
 prit de cet homme, est la pen-
 sée, ou son action de penser,
 comme l'ont éprouvé tous
 ceux qui se sont mis dans cet
 état ; & comme on le peut
 voir si ingénieusement expli-
 qué & même démontré dans
 la première & la seconde des
 méditations de Monsieur Des-
 cartes. Donc la pensée de
 l'homme peut être conçue
 sans penser à Dieu.

Une seconde raison qui fait
 voir que la pensée de l'homme
 n'est ni un attribut, ni une
 manière d'être de Dieu, c'est
 qu'en Dieu il n'y a nulle li-

Sect. H. imitation, nulle imperfection, nul changement (par nôtre quatrième définition & par le second corollaire de la vingtième Proposition de Spinoza ,) & que cependant tout homme sçait & sent tres-bien que sa pensée est bornée, chancelante, imparfaite & sujete à une succession & à des changemens , dont il n'est nullement le maître.

PRO:

PROPOSITION XXI.

Oposée aux propositions vingt deux & vingt-cinquième de Spinosa.

Il est faux qu'il y ait en Dieu des modes, ou des manières d'Être comme Spinosa le suppose dans ces Propositions.

DEMONSTRATION.

IL est de la nature du mode d'apporter à son sujet quelque changement, & quelque variation (par la trentième définition ;) cat c'est pour cela qu'on l'apelle *manière d'Être*, parce qu'il dispose son sujet de telle & telle façon ou manière; & on ne conçoit pas qu'un sujet ait diverses manières d'Être.

G g

354 REFUT. GEOMETRIQUE.
Sect. II. tre, ou qu'il soit de diverses manières, sans varietez, sans bigarures, sans changement. Par exemple, si les idées & les corps sont comme le prétend Spinoza, des manières d'Être de Dieu; ces manières étant de tres-differente nature, il n'est pas possible qu'elles ne mettent en Dieu une bizarre varieté, & une étrange bigarure. Or par la quatrième définition, & le second corollaire de la vingt-tième Proposition de Spinoza; il n'y a en Dieu nul changement, nulle bigarure, nulle variation; & par conséquent, il n'y a en Dieu nuls modes ou manières d'Êtres.

AUTREMENT.

Dieu est un Être tres-simple

DU SPINOSISM. Tr. III. 355
sans aucune composition réelle (par la quatrième Définition : (Or tout mode fait nécessairement quelque espèce de composition réelle avec son sujet , (comme il paroît par la troisième Définition ;) car ce qui est dit que tout mode est attaché à son sujet , fait voir qu'il y a le mode & le sujet joints ensemble : & par conséquent , il est faux qu'il y ait en Dieu des modes ou manières d'être. SECT. II.

COROLLAIRE.

Oposé au second Corollaire
de la vingt-cinquième Proposition de Spinoza.

IL s'ensuit évidemment de là qu'il est faux que *les Êtres particuliers ne soient que des mo-*

Gg ij

des, ou manières d'Etres de Dieu ?
 cete fausseté paroît encore
 d'avantage par les Propositions
 onzième & vingtième de cete
 Section , dans lesquelles nous
 avons prouvé que l'Etre étendu,
 & l'Etre pensant sont de
 vraies substances hors de Dieu.

PROPOSITION XXII.

Oposée à la vingt-cinquième
 de Spinoza.

Il est faux que *Dieu soit la cause
 efficiente , non seulement de l'ex-
 istence , mais aussi de l'essence
 des choses , & Spinoza ne le
 démontre point.*

DEMONSTRATION.

Quant à la première Par-
 tie , suivant les princi-

Pes de Spinoza , Dieu n'est **SECT. II.**
cause vraiment efficiente de
quoi que ce soit (par le se-
cond Corollaire de la dix-
huitième de nos Proposi-
tions :) il est donc faux , dans
les principes de Spinoza , que
Dieu soit la cause efficiente ,
non-seulement de l'existence
mais aussi de l'essence des cho-
ses.

Pour la seconde Partie : Spi-
 noza ne fonde la démonstra-
 tion de cette Proposition ,
 que sur la quinzième & la
 seizième de ses Propositions :
 mais nous les avons ruinées
 par la quatorzième de la pre-
 mière Section , & par la dou-
 zième & la dix-huitième de
 la Seconde : donc Spinoza ne
 la démontre pas.

ECLAIRCISSEMENT

Mais supposé que Spinoza eut bien prouvé que Dieu est une cause vraiment efficiente ; il resteroit encore à examiner , & à éclaircir ce qu'il dit que *Dieu produit librement l'essence des choses*. Car c'est ce qu'il repete de nouveau sur la fin de l'éclaircissement de la Proposition trentetroisième. Et 1°. si le sens de cette Proposition , est que Dieu met au jour l'essence des choses ; qu'il les fait être , pouvant ne le pas faire ; il n'y a nulle difficulté : cette Proposition est tres-vraie en ce sens. Mais aussi est-il constant que ce n'est pas celui de Spinoza.

Car outre qu'il ne reconnoît point cette sorte de liberté ,

on voit bien qu'il veut dire SACT. II.
 tout autre chose, quand il
 avance que Dieu est la cause
 efficiente de l'essence des
 Etres.

20. Si l'on entend par-là,
 que Dieu ait assigné une telle
 essence à chaque chose, avec
 une telle liberté qu'il ait pu
 lui en donner une toute autre ;
 qu'il ait pu faire, par exemple,
 que deux & deux ne fussent
 pas quatre ; que l'essence d'un
 triangle, fût d'avoir plus ou
 moins de trois angles ; cette
 Proposition, en ce sens, est
 visiblement fautive ; parce que
 c'est une notion commune que
 Dieu ne peut pas faire ce qui
 enveloppe contradiction ; &
 qu'il y a contradiction qu'une
 chose soit sans son essence ;
 puisque l'essence d'une chose
 n'étant que l'Etre-même de

SECT. II.

la chose, si elle pouvoit être sans son essence, elle pouvoit être sans son Etre ; elle pouvoit être sans elle-même ; & ainsi elle seroit & ne seroit pas tout ensemble.

3°. Si l'on prétend que Dieu soit cause de l'essence des choses en ce qu'elles ne sont que des manières d'Etres qui resultent continuellement de sa substance, par la nécessité de sa nature, comme il paroît effectivement que c'est le sens de Spinoza, par les preuves qu'il apporte de cette Proposition ; sa fausseté est suffisamment démontrée par la dix-huitième & la vingt & unième des nôtres.

Enfin ce que Spinoza auroit pu dire de plus raisonnable la-dessus, est que Dieu est la cause exemplaire de l'essence de

DU SPINOSISM. Tr. III. 361
de toutes choses: parce que ren- SÉCT. II.
fermant éminemment dans
son essence les perfections de
tous les êtres, & ces perfec-
tions y étant comprises dans
un certain ordre, fondé sur
les divers rapports d'égalité ou
d'inégalité qui se trouvent en-
tre elles; par exemple les es-
prits y étant plus nobles que
les corps; c'est sur ces excel-
lens modèles, & sur les idées
immuables qu'il en a dans sa
sagesse, qu'il produit toutes
choses; & qu'il fait leur es-
sence.

Hh

PROPOSITION XXIII.

Oposée à la dix-huitième de Spinoza.

C'est contre ses propres principes, contre la nature de Dieu, & contre la raison, que Spinoza admet ici *une infinité d'Etres, où des manières d'Etres d'une existence & d'une durée finie, dont le concours soit nécessaire pour déterminer l'existence & l'action de chaque Etre particulier.*

DEMONSTRATION.

I. **T**Out ce qu'il y a d'Etres & tout ce qu'un esprit même infini en peut concevoir, coulent aussi nécessairement de la nature

divine, que les propriétés SECRET. II.
 d'une chose résultent nécessairement de son essence (par la seizième Proposition de Spinoza, & par l'éclaircissement sur la dix-septième où il s'explique ainsi.... Je crois avoir démontré assez clairement dans la seizième Proposition que des Êtres infiniment infinis, c'est-à-dire que toutes choses sont nécessairement émanées de la souveraine puissance, & de la nature infinie de Dieu, & qu'elles en émanent toujours avec une égale nécessité, de la même manière que de la nature du Triangle il s'en fait de toute éternité & pour toute éternité, que ses trois angles sont égaux à deux droits.)

Or les propriétés d'une chose émanent si nécessairement de son essence, qu'elles ne peuvent jamais cesser d'en éma-

ner, & que si cette essence est éternelle, elles n'ont jamais dû commencer, ni ne doivent jamais finir (comme Spinoza lui-même le reconoit dans les paroles que nous venons de citer.) Donc il en faut dire autant de tous les Etres concevables ; & que comme, selon Spinoza, ils émanent de la nature de Dieu qui est éternelle, ils ne doivent jamais finir, comme ils n'ont jamais commencé ; & par conséquent il est contre les propres principes de Spinoza, qu'il y ait, je ne dis pas une infinité d'Etres, comme il le pretend, mais un seul qui soit d'une existence & d'une durée finie,

Et que Spinoza ne nous dise pas que ces Etres émanent de la nature de Dieu, non pas

DU SPINOSISM. Tr. III. 365 SECT. II.
immédiatement, mais *mediate-*
ment.

Car 1^o. Qu'ils en émanent immédiatement ou médiatement, il est toujours seur, selon Spinoza, qu'ils en émanent nécessairement & d'une nécessité indispensable : & c'en est assez pour justifier que leur durée doit être éternelle.

2^o. Ou ces Etres émanent immédiatement de la nature de Dieu, ou de quelques uns de ses atributs pris absolument en lui-même : ou enfin de quelque atribut entant que modifié par quelque manière d'Etre, pour parler le langage de Spinoza. Si c'est le premier : nôtre démonstration subsiste en son entier.

Il en est de même, si c'est le second, puisque (par la
H h iij

SECT. II.

vingt & unième Proposition de Spinoza , *ce qui suit de la nature absolue de quelque attribut de Dieu , doit être infini dans son existence & dans sa durée.*

Enfin si l'on prend le dernier parti , c'est toujours la même chose ; car cette première manière d'Être qui modifieroit cet attribut , étant infinie dans sa durée , (par la vingt & unième Proposition de Spinoza ;) ces autres Êtres qu'on prétend qui en émaneroient immédiatement , devroient aussi [par la vingt-deuxième Proposition de Spinoza] *Être infinis dans leur durée* : desorte que de quelque façon que Spinoza s'explique , c'est manifestement contre ses principes qu'il suppose qu'il y ait en Dieu une infinité d'Êtres , ou de manières d'Être d'une

DU SPINOSISM. Tr. III. 367
existence & d'une durée finie : **SECT. II.**
mais ce n'est pas moins visiblement contre la nature de Dieu ; ce qui est la seconde chose à démontrer.

2. Dieu n'est sujet à aucun changement par la quatrième définition ,) & (par le second Corollaire de la vingtième Proposition de Spinoza :) Or s'il y avoit en lui des manières d'Être d'une durée finie , il seroit sujet au changement : puisqu'il seroit tantôt d'une manière , & tantôt d'une autre : donc on ne peut admettre ces manières d'Êtres sans renverser la nature de Dieu.

3. Tout cela fait suffisamment voir l'impossibilité de ce monstrueux progrès à l'infini que Spinoza admet dans les causes qui doivent déterminer l'existence & l'action des êtres ;

H h iiiij

Sect. II. mais on doit ajoûter qu'il n'y a rien de moins raisonnable, pour ne pas dire de plus extravagant que ce sentiment, pour un homme qui se pique de philosopher juste. Car il est visible que comme l'infini ne se peut jamais épuiser; un Etre ne se trouveroit jamais en état d'agir, s'il falloit attendre sa détermination du concours successif de cette infinité de causes.

PROPOSITION XXIV,

Oposée à la vingt-neuvième
de Spinoza.

Il est faux, & Spinoza ne dé-
montre point, qu'il n'y ait
rien de contingent, & que toutes
choses soient déterminées par la
nécessité de la nature divine à
exister, & à operer.

DEMONSTRATION.

Cette Proposition de Spi-
noza, n'est principale-
ment fondée que sur ses Pro-
positions quinze & seizième,
par lesquelles il prétend avoir
démontré que toutes choses
sont formellement en Dieu,
& qu'elles émanent necessai-
rement de sa nature. Or nous

Sect. II.

avons fait voir la fausseté de cette double prétention, par la quatorzième Proposition de la première Section, & par la douzième & la dix-huitième de la seconde: donc il est faux & Spinoza ne démontre point qu'il n'y ait rien de contingent.

ECLAIRCISSEMENT.

Il est bien vrai que nul Etre n'existe & n'agit qu'il ne soit déterminé de Dieu à être & à operer: tout ce qui est réel, Etre ou manière d'Etre, existence ou action, doit indispensablement relever de Dieu comme de sa cause; mais il n'y avoit nulle nécessité que Dieu produisit ce qu'il a produit: il l'a fait si librement qu'il a pû ne le pas

DU SPINOSSISM. Tr. III. 371
faire ; & ainsi les Etres qui SECT. II.
existent & qui agissent , exist-
rent & agissent tellement
qu'ils ont pu ne pas exister &
ne pas agir , & par consequent
ils sont contingens.

PROPOSITION XXV.

Oposée à la trentième de
Spinosa.

Il est faux , & Spinosa ne dé-
montre point qu'un entende-
ment fini ou infini , ne puisse
comprendre , ni avoir pour objet
de sa connoissance , que les a-
tributs & les manières d'Être
de Dieu.

DEMONSTRATION.

SA preuve ne roule que sur
le premier Corollaire de

372 RÉF. GEOMETRIQUE
SECT. II. la quatorzième Proposition,
& sur la Proposition quinzième, où il prétend avoir prouvé qu'il n'y a point d'autres substances que Dieu dans la nature, ni d'autres modifications que les manières d'Etre de Dieu : mais nous avons fait voir la fausseté de ces prétentions, par la douzième & la quatorzième Proposition de la première Section & par la douzième de la seconde: donc il est faux, & Spinoza ne démontre point, &c.

AUTREMENT.

Un entendement fini ou infini, peut avoir pour objet de sa connoissance tout ce qui est réel : or par les Propositions onzième, dix-neuvième & vingtième de la seconde

il y a quelque chose de réel, sçavoir la substance étendueë, & la substance pensante ; il est donc faux que l'entendement ne puisse avoir pour objet de sa conoissance que les atributs & les manières d'Etres de Dieu.

PROPOSITION XXVI.

Oposée à la trente&unième, à l'éclaircissement sur la dix-septième & au second Corollaire de la trente-deuxième de Spinoza.

Il est faux, & Spinoza ne démontre point, que *l'entendement & la volonté n'appartiennent pas à la nature de Dieu.*

Toute la preuve que Spinoza donne de cette Proposition, est que l'entendement & la volonté ne sont que des manières d'Être, & que par conséquent elles ne constituent pas la nature de Dieu, mais seulement celle des créatures; mais rien n'est moins solide que cette raison:

CAR 10. il ne prouve nullement SECT. II.

que l'entendement & la volonté, sur tout s'ils sont infinis, ne soient que des manières d'Être. Je veux que cela soit ainsi dans les créatures; pourquoi ne seront-ils que des manières d'Être en Dieu, & pourquoi n'appartiendront-ils pas à son essence? Voici un argument qui, ce me semble, démontre que cela doit être ainsi: Si Dieu est un Être essentiellement pensant, on ne peut se former une idée trop noble & trop relevée de la pensée qui lui est essentielle (par la quatrième définition:) or Dieu est un Être essentiellement pensant, comme Spinoza le reconoit en plusieurs endroits, & sur tout dans la première Proposition de la seconde partie; & la

SECT. II.

plus noble idée de la pensée que nous puissions former, est celle de la pure intellection & de la volonté: donc on doit juger que l'une & l'autre sont essentiêles à Dieu, ou qu'elles apartiennent à son essence.

Il n'y a que la seconde partie de la mineure de cet argument qui puisse former de la difficulté: mais elle n'en fera aucune, à qui fera reflexion; 1^o. Que l'intellection & la volonté sont des façons de penser tres-simples & tres-spirituêles: 2^o. Que Spinoza lui-même fait l'éloge de l'entendement, à la fin du traité qu'il a fait pour la conduite de cette puissance: 3^o. Que la volonté est une façon de penser avec empire & pouvoir sur sa pensée; de sorte qu'en

qu'en voulant, on ne veut pas simplement les choses, mais qu'on veut encore son propre vouloir; ce qui est assurément la plus noble manière de penser. Spinoza dit dans l'éclaircissement sur la dix-septième Proposition; que si l'entendement & la volonté appartenoient à l'essence de Dieu, ce seroit une entendement & une volonté infiniment différens des nôtres, & qu'ils ne conviendroient que dans le nom. J'avouë qu'il y a entre-eux une extrême différence; mais il est faux qu'ils ne conviennent que dans le nom, & qu'ils n'aient pas du moins quelque analogie. Mais, dit Spinoza, (dans l'éclaircissement sur la dix-septième proposition;) l'effet doit différer de sa cause précisément

578 REF. GEOMETRIQUE
Sect. II. en ce qu'il a reçu d'elle ; or
l'entendement & la volonté de
Dieu (supposé qu'il en eut,)
seroient cause de l'essence &
de l'existence de nôtre enten-
dement & de nôtre volonté :
donc ils devroient diferer en
tout , excepté dans le nom.
Je conviens que l'efet doit
être réellement distingué de
sa cause : mais je nie qu'il en
doive être difereut : je nie
qu'il ne doive avoir rien
de commun avec elle , que le
nom ; & il est aisé de démon-
trer le contraire par les prin-
cipes de Spinoza même.

DEMONSTRATION.

*Les choses qui n'ont rien de
commun, ne peuvent pas être cau-
ses l'une de l'autre, (par la
troisième Proposition de Spi-*

DU SPINOSISM. Tr. III. 379
nosfa :) donc où il y a cause Sect. II.
& éfet , il doit y avoir quel-
que chose de commun.

AUTREMENT.

La conoissance de l'éfet de-
pend de celle de la cause , &
l'idée de l'un enferme neces-
sairement l'idée de l'autre ,
(par le quatriéme Axiome de
Spinosa ;) or cela ne seroit
pas, si l'effet & la cause étoient
si diferens , qu'ils n'eussent
rien de commun : car il est
évident qu'alors leurs idées
s'excluroient mutuellement :
dont il est faux que l'efet & la
cause soient si diferens l'un de
l'autre , qu'ils n'aient rien
de commun.

PROPOSITION XXVII

Oposée à la trente-deuxième
de Spinoza.

Spinoza démontre si peu que
la volonté soit une cause neces-
saire & non pas libre, qu'on
peut positivement démon-
trer le contraire.

DEMONSTRATION
de la première Partie.

Toute sa preuve ne roule
que partie sur la vingt-
huitième Proposition déjà re-
futée par la vingt-troisième
des nôtres, partie sur ce rai-
onnement. *Toute volonté finie*
ou infinie, doit recevoir de Dieu
sa détermination à exister & à agir:
Or j'entends par une cause neces-

faire, celle qui pour agir a besoin d'être déterminée par une autre (par la vingt-septième définition) donc, &c. Mais ce raisonnement n'est qu'un amas d'illusions : & par conséquent Spinoza ne démontre point, &c. Il n'y a que **■** mineure à prouver, & c'est ce qu'on va faire en faisant voir les illusions du raisonnement de Spinoza.

1^o. Y a-t-il quelque autre volonté infinie, que celle de Dieu ? Spinoza seroit fort empêché d'en trouver, si donc la volonté infinie dont il parle est celle de Dieu : peut-on dire que recevant sa détermination de Dieu, elle la reçoive d'un autre ? Dieu est-il étranger à lui-même ? est-il distingué de son essence ? Et cette volonté infinie n'est-elle

SECT. II.

pas de l'essence de Dieu, par la precedente Proposition ?

20. Mais je veux que cette volonté infinie soit la volonté de quelque Etre distingué de Dieu : s'ensuit-il de ce qu'elle & toutes les volontez finies reçoivent de Dieu leur détermination à agir, qu'elles ne soient pas libres ? Rien ne seroit moins raisonnable que cette prétention.

Pour moi, dit Spinoza, je n'appelle *cause libre*, que celle qui n'est déterminée à agir que par la seule nécessité de sa nature.

Vous pouvez, Spinoza, attacher au terme de *cause libre*, qu'elle idée il vous plaira. Les définitions de nom sont arbitraires; à vous permis : pourvu que de ces définitions de nom, vous ne prétendiez pas faire des définitions de chose ; que

vous ne méfuriez pas la nature sur le pied de ces définitions ; que cela ne porte pas coup, & ne tire pas à conséquence pour l'Etre phisique & naturel des choses ; & que parce que vous fondez sur ces sortes de définitions, les démonstrations que vous faites des propositions les plus extravagantes, vous ne prétendiez pas qu'on doive les admettre comme parfaitement démontrées.

Mais comme vous n'avez nul droit de faire passer vos idées particulières pour des règles à être reçues de tout le monde ; vous n'empêcherez jamais que tout ce qu'il y a de gens raisonnables ne reconnoissent pour une cause vraiment libre, celle, qui avec connoissance, se détermine tellement à un parti, soit que sa dé-

SECT. II. *termination soit dépendante d'une autre cause ou non, qu'elle ait le pouvoir de prendre le parti opposé.*

Je dis, *soit que sa détermination soit dépendante ou non* : car quoique nous reconnoissons que les Etres intelligens distingués de Dieu, ne puissent agir ni se déterminer que dépendamment de l'action & de la détermination de Dieu, nous soutenons néanmoins que la détermination de Dieu n'exclut nullement la nôtre, & voici comme nous le prouvons.

I. La cause n'exclut nullement son effet ; mais plutôt elle l'établit & le met au jour : or l'action de Dieu est la cause de notre détermination ; donc l'action ou la détermination de Dieu n'exclut nullement la nôtre.

2. L'action par laquelle Dieu SECT. II. fait nôtre détermination est sa volonté ; car sa volonté est sa toute-puissance , & il n'a point d'autre instrument de tous ses ouvrages. Ne seroit ce donc pas l'excès de l'absurdité de prétendre que je ne me détermine pas , parce que Dieu veut que je me détermine ? car enfin , il faut bien remarquer qu'à l'égard de Dieu, faire nôtre détermination , n'est pas produire quelque petit Etre distingué de nous, qui s'appelle détermination : c'est nous faire nous mêmes comme agissans : & ainsi faire nôtre détermination , & vouloir que nous nous déterminions, c'est la même chose de la part de Dieu.

3. Il ne faut donc pas s'imaginer (ce qui est encor une

K k

SECT. II. autre illusion,) que nous soïons purement passifs en recevant cette détermination de Dieu ; puisque ce n'est que par nôtre action même, c'est-à-dire en nous rendant formellement agissans, que Dieu nous détermine. Et ainsi l'action de Dieu au dehors, & nôtre détermination ne sont qu'une même action, entant qu'elle procede de deux causes subordonnées l'une à l'autre.

4. Et qu'on ne dise pas non-plus qu'il est vrai que nous agissons, puisque Dieu nous fait agissans ; mais qu'il n'est pas vrai qu'alors nous agissons librement. Ceci n'est qu'une suite de la même illusion ; & il doit être aussi réfuté de la même manière : car comme il s'ensuit que nous

agissons véritablement, si **SECT. II.**
 Dieu nous fait agissans; il s'en-
 suit de même que nous agis-
 sons librement, s'il nous fait
 agissans librement. Or on ne
 peut pas douter qu'il ne nous
 fasse tels; étant certain que
 comme cause première &
 universelle, il ne fait pas sim-
 plement agir les causes se-
 condes; mais qu'il les fait agir
 d'une manière conforme à
 leur nature; c'est-à-dire ne-
 cessairement les causes neces-
 saires, & librement les libres,
 telles que nous sommes.

Un Spinosiste ne manquera
 pas de m'arrêter ici, & de me
 reprocher que je suppose ce qui
 est en question, en avançant
 que nous sommes des causes
 libres.

Mais 1^o. C'est assez que j'aie
 fait voir, comme je croi l'a-

SECT. II. voir fait jusqu'ici , que Spinoza ne prouve point que la volonté ne soit pas libre ; car ce n'est pas à moi à prouver positivement dans cet écrit ; mais simplement à faire voir que Spinoza lui-même ne prouve pas ; c'est tout ce que je me suis proposé. Cependant je veux bien ne m'en tenir pas là , sur le sujet de question : voici quelques arguments qui prouvent directement , que nous sommes libres , & qui feront une espece de démonstration pour des gens , qui comme les Spinosistes , font profession d'une exacte métaphisique.

DEMONSTRATION
de la seconde Partie de
nôtre Proposition.

NOus sommes aussi certains de nôtre liberté, que nous le sommes de nôtre pensée & de nôtre existence : or nous sommes certains de nôtre pensée & de nôtre existence de la certitude du monde la plus métaphisique & la plus infallible ; & par conséquent nous avons une égale certitude de nôtre liberté.

Il faut prouver chaque Proposition à part ; je commence par la mineure.

Une certitude qui subsiste malgré les doutes les plus ou-
trez , & les supositions les
plus extravagantes que l'on
puisse faire , est la plus méta-

K k iij

SECT. II. physique & la plus infaillible certitude qu'on puisse désirer : or telle est la certitude que nous avons de nôtre pensée & de nôtre existence ; car elle subsiste quoiqu'on affecte de douter de toutes choses ; quoiqu'on suppose qu'il n'y ait rien de tout ce qu'on a jamais regardé comme existant ; c'est à-dire qu'il n'y ait ni Ciel, ni terre , ni corps , ni hommes , ni même de Dieu ; & enfin quelque effort qu'on fasse pour se persuader qu'on se trompe même, en croiant penser & exister. La certitude, dis-je , que nous avons de nôtre pensée & de nôtre existence, subsiste malgré tout cela : n'étant pas possible de ne point voir que si on se trompe dans cette créance , il faut qu'on pense & qu'on soit ; ce qui ne

penſe & qui n'eſt point, ne SECT. II.
pouvant ſe tromper.

Enfin, Spinoſa à qui nous avons affaire, ne peut pas diſconvenir de cela, puisqu'un des axiomes de la ſeconde Partie de ſa Morale, eſt que *l'homme penſe, homo cogitat* : il ne reſte donc que la majeure à établir ; en voici la preuve.

Toute la certitude que nous avons de nôtre penſée & de nôtre exiſtence, n'eſt fondée que ſur le ſentiment interieur que nous en avons, & pour parler ainſi, ſur cette perception & cette conſcience intime de ce qui ſe paſſe en nous, qu'il n'eſt pas poſſible de démentir ni de déſavoüer : or nous avons le même ſentiment interieur & la même bonſcience intime de nôtre liberté, que de nôtre penſée.

K k iiij

SECT. II. car comme je voi & que je sens bien que je pense ; je sens bien aussi , & je voi tres-intimement que de deux partis qu'on me propose , j'en prens tellement un , que je puis prendre l'opposé : ce qui (par la cinquième définition) est le caractere d'une cause libre : nous sommes donc aussi certains de nôtre liberté que de nôtre pensée.

Et qu'on ne dise pas qu'en toutes sortes d'alternatives, il y a toujours des raisons qui nous font pencher d'un côté plus que d'un autre , & qui enfin nous déterminent.

Il est certain que nous faisons épreuve de nôtre liberté sur des sujets , où nulle de ces raisons ne se rencontre. Peut-on dire , par exemple , quand je leve , ou que je baisse les

faire usage de ma liberté, qu'il y ait quelque raison qui me fasse pencher à les lever plutôt qu'à les baïffer, ou à les baïffer plutôt qu'à les lever? Il est vrai qu'on peut dire, que c'est le plaisir que je me fais d'éprouver ma liberté; qui me porte à me mettre en état de choisir entre l'un & l'autre; mais on ne peut nullement prétendre que ce plaisir me détermine à l'un plutôt qu'à l'autre; le choix de l'un ou de l'autre suffisant pour l'exercice de ma liberté; & ainsi il n'y a point d'autre cause de ce choix que ma liberté même.

Spinoza repliquera sans doute qu'il y a une infinité d'autres causes, qui nous sont inconnues qui contribuent à nous déterminer.

Difficilement trouvera-t-il des gens assez complaisants, pour lui acorder cette infinité de causes nécessaires à une même action. Mais enfin, que cela soit ainsi : la détermination qui nous viendra de toutes ces causes, nuira-t-elle davantage à notre liberté, que la détermination qui nous vient de la part de Dieu ? Non sans doute. Toutes les causes secondes ne nous peuvent déterminer, que comme de pures occasions ; mais Dieu nous détermine comme vraie cause efficiente : & ainsi comme nous avons fait voir ci-dessus, que la détermination de Dieu ne nous ôte point la liberté ; la détermination qui nous pourroit revenir de la part des causes secondes nous l'ôteroit beaucoup moins.

Mais en voila assez sur cet- SECT. II.
 re matiere. Passons à une au-
 tre proposition.

PROPOSITION XXVIII.

Oposée au I. Corollaire de la
 XXXII. de Spinoza.

Il est faux, & Spinoza ne le
 démontre point, que Dieu
*n'agisse pas librement d'une li-
 berté de volonté.*

DEMONSTRATION.

CE Corollaire de Spino-
 za, ne peut être fondé
 que sur l'une de ces deux pré-
 tentions, *ou que la volonté n'a-
 partienne point à la nature de
 Dieu, ou que si elle lui apar-
 tient, elle ne soit pas une cause*

SECT. II. *libre* : or ces deux prétentions font nulles , l'une par la vingt-fixième, & l'autre par la vingt-septième de nos Propositions ; donc Spinoza ne démontre pas que Dieu n'agisse pas librement d'une liberté de volonté.

Et certes, il seroit bien malaisé qu'il le démontrât, puisqu'on ne peut rien imaginer de plus faux. Nous avons démontré dans les Propositions quinzième, seizième, dix-septième & dix-huitième de la seconde Section, que Dieu agit tres-librement ; nous avons fait voir dans la vingt-fixième, qu'il a une volonté. De quelle autre liberté pourroit-il donc agir, que de la liberté de volonté ? Avons nous quelque idée que la liberté puisse convenir à un autre su-

DU SPINOSISM. Tr. III. 397 SECT. II.
et qu'à la volonté ? Qu'il est
rien vrai que l'iniquité se se-
luit elle-même ! Spinoza a
rien vû qu'avancer que Dieu
n'a point de liberté, ce seroit
une extravagance, qui dif-
cilement trouveroit entrée
dans les esprits. Qu'a-t-il fait ?
Il a laissé à Dieu le nom de
la liberté, & lui en a ôté la
réalité : & comme il a forgé à
son Dieu une nature compo-
sée d'une pensée vague & d'u-
ne étendue infinie, desquelles
il prétend que résultent ne-
cessairement une infinité de
manières d'Etre; c'est unique-
ment dans cette émanation
nécessaire, stupide & aveu-
gle qu'il a mis la liberté de
son Dieu.

De bonne foi, n'est-ce pas
là faire agir Dieu machinale-
ment, & en souche animée ?

SECT. II. Et si c'est être libre que d'agir ainsi par la nécessité de la nature, pourquoi les plantes de qui résultent naturellement tant de feuilles, de fleurs, & de fruits, n'auront-elles pas autant de droit à la liberté? Et est-ce à un homme qui ne done à Dieu que cette sorte de liberté, de dire que les autres, (c'est-à-dire, ceux qui ne sont pas de son sentiment) ne lui donnent qu'une liberté badi-ne, & qui est un grand obstacle aux sciences? Comme il le dit dans le second éclaircissement sur la vingt-troisième Proposition?

Mais c'est trop réfléchir sur une absurdité si grossière.

PROPOSITION XXIX.

Oposée à la XXXIII. de
Spinoza.

Spinoza ne démontre point
que Dieu n'ait pu produire un
autre ordre de choses que celui
qui est aujourd'hui dans la na-
ture.

DEMONSTRATION.

Toute la preuve de Spi-
noza, ne roule que sur
ce qu'il prétend avoir démon-
tré. 1°. Que Dieu n'agit, ni
par entendement, ni par vo-
lonté. 2°. qu'il n'est pas li-
bre d'une liberté de volonté.
3°. Que toutes choses lui écha-
pent comme malgré lui.

SECT. II. 4°. Que toutes choses sont déterminées par la nécessité de sa nature, à exister & à opérer; d'où il conclut qu'afin qu'il y eût un autre ordre de choses, il faudroit que Dieu eût une autre nature: & qu'ainsi il y eût un autre Dieu; mais nous avons réfuté toutes ces prétentions, dans les Propositions dix-huitième, vingt quatrième, vingt-sixième, & vingt-huitième de cette Section: donc Spinoza ne démontre point, que Dieu n'ait pas pû produire les choses dans un autre ordre.

Mais, dit Spinoza (dans le second éclaircissement sur la vingt-troisième Proposition) supposé même que Dieu agisse par volonté, il n'auroit pas pû produire un autre ordre
de

DU SPINOSISM. Tr. III. 401
de choses : car pour cela, il au-
roit falu qu'il eut été avant
ses decrets : ce qui est impos-
sible ; puisque ceux même qui
lui donent une volonté, ac-
cordent néanmoins que ses
decrets sont éternels.

SECT. II.

Voilà un argument que Spinoza croit fort embarrassant ; mais rien ne l'est moins : pour pouvoir produire un autre ordre de choses ; il ne seroit nullement nécessaire que Dieu eut été avant ses decrets. Il s'est de toute éternité si librement déterminé à produire l'ordre des choses qui est aujourd'hui , qu'il a toujours pu en produire un autre : il n'est pas nécessaire qu'un homme cesse de parler pour avoir le pouvoir de se taire ; il a ce plein pouvoir à chaque parole qu'il profere. Mais , replique

L 4

SECT. II. Spinoza, si Dieu avoit déterminé un autre ordre de choses, il faudroit qu'il eut un autre entendement & une autre volonté, que ceux qu'on lui donne presentement : & qu'ainsi son essence fût sujette au changement : ce qui est absurde.

Je réponds que son entendement & sa volonté auroient eu alors un autre objet : mais il n'auroient pas pour cela été formellement autres.

PROPOSITION XXX.

Oposée à la XXXV. de
Spinosa.

Il est faux, & Spinosa ne dé-
montre point, que *tout ce
qui est en la puissance de Dieu,*
existe nécessairement.

DEMONSTRATION.

Cette Proposition de Spi-
nosa, n'est qu'une suite
des erreurs que nous venons
de réfuter : car Spinosa s'i-
maginant avoir bien prouvé
que Dieu n'agit, ni par en-
tendement, ni par volonté,
que toutes choses lui écha-
pent malgré lui : & qu'elles
sont déterminées par la ne-

L l ij

cessité de sa nature à exister ; il a raison de conclure , que tout ce qui est en la puissance de Dieu, existe nécessairement, ou, ce qui est la même chose , que Dieu fait toujours tout ce qu'il peut : mais puisque nous avons démontré la fausseté de ses premières prétentions ; celle ci qui n'en est qu'une suite , tombe d'elle-même.

Mais, dit Spinoza, la puissance de Dieu n'est point distinguée de son essence : or tout ce qui est compris dans l'essence de Dieu existe nécessairement ; donc tout ce qui est en sa puissance , existe par la même nécessité.

Je réponds 1^o. Qu'on doit admettre quelque distinction d'idée entre l'essence & la puissance de Dieu ; mais sans m'arrêter-là.

Je réponds en second lieu SECT. II.
à la mineure, que ce qui est
compris, comme existant
dans l'essence de Dieu, existe
nécessairement: mais non pas
ce qui n'y est compris, que
comme possible; & qu'il y a
une infinité de choses qui n'y
sont comprises que de cette
manière, lesquelles n'existe-
ront jamais. Il en faut dire
autant des choses qui sont
dans la puissance: & ainsi tous
ces raisonnemens de Spinoza
ne prouvent rien de ce qu'il
prétend; mais ils servent
du moins extrêmement à nous
persuader, qu'il n'admet au-
cune vraie liberté en Dieu,
non plus que dans les hom-
mes. Car enfin, c'est une
notion commune, qu'il y a
cette différence entre les cau-
ses nécessaires & les causes li-

Sect. II. bres , que les premières font toujours tout ce qu'elles peuvent , & ne peuvent jamais faire que ce qu'elles font. Que le feu , par exemple , échaufe toujours autant qu'il peut les sujets qui l'environnent ; & que de sa part , il ne peut les échauffer davantage ; au lieu que les causes libres peuvent souvent faire diverses choses qu'elles ne font point ; & qu'elles choisissent , & se déterminent délibérément à ne faire des choses qu'elles peuvent , que ce qu'elles veulent : & ainsi s'il est vrai , comme le prétend Spinoza , que Dieu fasse toujours tout ce qu'il peut , & qu'il n'en puisse faire davantage ; il n'y a point de preuve plus convaincante de son défaut de liberté.

CONCLUSION

de ce Traité.

Ici, Spinoza termine le cours de ses impies conséquences sur la nature de Dieu, & sur ses attributs : & afin de se décerner lui-même les honneurs du triomphe avec quelque couleur, il fait le dénombrement fastueux de ses prétendues victoires. Jusques-ici dit-il, j'ai expliqué la nature de Dieu, savoir, qu'il existe nécessairement, qu'il est unique ; qu'il agit aussi nécessairement qu'il existe ; l'un & l'autre par la seule nécessité de sa nature : qu'il est la cause libre de toutes choses, & comment il faut prendre cette liberté : que toutes choses sont en Dieu, & dépendent telle-

»

SECT. II ment de lui , que sans lui, elles ne peuvent ni exister , ni être conçues : enfin que toutes choses ont reçu de Dieu leur prédetermination , non pas par une liberté de volonté, ni par son bon plaisir : mais par la nécessité absoluë de sa nature , & de sa puissance infinie.

Nous avons vû avec quel succès , il a tenté d'établir ces extravagances & remporté toutes ces victoires. Il méritoit bien , après cela , de se reposer un peu ; mais son zele pour les phantômes de son imagination , ne le lui permet pas : & voici de quelle manière il continuë.

» Au reste , j'ai eu soin partout où l'occasion s'en est présentée , de lever les préjugés qui pouvoient empêcher qu'on

qu'on n'aperçût la suite de SECT. II.
 mes démonstrations : mais
 parce qu'il en reste encore
 beaucoup qui pouvoient &
 peuvent même encore empê-
 cher qu'on n'embrasse l'en-
 chaînément des choses à la
 manière que je l'ai expliqué ;
 j'ai cru qu'il étoit à propos
 de citer ces préjugés au tri-
 bunal de la raison, & de leur
 en faire subir l'examen.

Il réduit ensuite tous ces
 préjugés à un seul qu'il regar-
 de comme leur source ; sa-
 voir, que les hommes s'imagi-
 nent communément qu'ils agissent
 pour une fin, & que Dieu même
 destine toutes choses à une certaine
 fin ; car ils ne doutent pas, dit-il,
 que Dieu n'ait fait toutes choses
 pour l'homme, & l'homme pour le
 servir & l'honorer. Voilà, selon

Sect. II. cet impie, le grand & le principal préjugé, d'où naissent tous les autres préjugés de bien & de mal, de mérite & de péché, de louange & de blâme, d'ordre & de confusion, de beauté & de laidur, & autres semblables, qui, selon lui, ne dépendent que d'un tour d'imagination.

Les hommes n'ont-ils pas grand tort de s'imaginer qu'ils agissent pour une fin, après ce qu'ils en sentent & en éprouvent tous les jours au dedans d'eux-mêmes ? comme s'ils ne s'en apercevoient pas immédiatement, & comme s'ils n'en étoient pas aussi sûrs qu'ils le sont de leur existence par leur pensée ?

N'ont-ils pas encore grand tort d'assurer que Dieu même agit pour une fin, & qu'il destine toutes choses à une

fin, après toutes les traces SECT. II.
 incontestables de liberté &
 de sagesse qu'ils découvrent
 dans ses ouvrages, &, sans
 sortir de chez-eux, dans le
 fond de leur Etre? Je n'exa-
 mine pas s'ils ont tort ou
 droit, de croire que Dieu ait
 fait toutes choses pour l'hom-
 me. Mais il faut renoncer à la
 raison, pour douter s'il a fait
 l'homme pour lui : je veux
 dire pour en être servi & ho-
 noré ; & Spinosa n'alegue
 contre ce sentiment que les
 dernières pauvretés.

Les hommes, dit-il, ne
 cherchent que leur utilité &
 leur commodité ; desorte que
 trouvant en eux-mêmes &
 hors d'eux-mêmes plusieurs
 choses qui leur servent à par-
 venir à ce qui leur est utile &
 commode, ils prennent de-là

Sect. II. occasion de croire d'une part, qu'ils agissent pour une fin; & de l'autre que ces choses qui leur servent à y parvenir, ont été créées par les Dieux, pour leur usage, & pour leur servir de moïens de chercher leur bien : ce qu'il traite de préjugé qui s'est tourné en superstition.

Ne faut-il pas avoïer, que voilà une rare & ingenieuse découverte ; & ne sont ce pas de fortes & solides raisons que celles-ci ? Les hommes désirent l'utile & le commode : ils se servent pour y parvenir, de certains moïens qui y ont un juste rapport : ils ont donc tort de croire qu'ils agissent pour une fin.

Les hommes trouvent dans la Sphère de leur Etre des yeux & des oreilles, une lan-

gue, des mains & des pieds : ils savent tres-bien que ce sont des instrumens qu'ils ne se font point doné eux-mêmes ; & que cependant ils ont un merveilleux raport à certaines fonctions qui leur sont tres-utiles ; les yeux à voir, les oreilles à entendre, la langue à parler, les mains à agir, & les pieds à marcher : ils ont donc grand tort de croire que l'Auteur de leur Etre les leur a donés pour ces usages : c'est préjugé & superstition. Il faut être Spinoza pour raisonner ainsi : c'est pourtant presque tout ce qu'il alegue pour refuter ce prétendu préjugé, que Dieu & les hommes agissent pour une fin.

Il ajoûte, que *ce sentiment renverse toute la nature* ; mais il

SECT. II. faut s'en consoler : puisque ce n'est que cette nature aveugle d'où il prétend que toutes choses émanent nécessairement. Il dit, *qu'il est contre la souveraine perfection de Dieu d'agir pour une fin* : oui pour une fin qui lui soit inférieure : mais il a tout fait pour lui : non par besoin qu'il en eut ; car il se suffit pleinement à lui-même : mais pour faire porter à son ouvrage le caractère de ses attributs, & s'exprimer lui-même en quelque façon dans son ouvrage.

Il est ridicule au reste à ce miserable Auteur, de s'imaginer qu'on croie que tous les événemens naturels ne soient que des suites de quelques desseins particuliers, ou de quelques volontés particulières de Dieu : & qu'ainsi la

Spinosa ne produit donc rien ici, non-plus que dans ses démonstrations, qui ait la moindre solidité ; ni rien par consequent qui puisse faire voir que les idées que nous avons de *bien* & de *mal*,

M m iiiij

de *peché* & de *mérite*, d'*ordre* & de *confusion*, &c. ne soient que des préjugés. Mais nous avons par avance suffisamment renversé toutes ces extravagantes prétentions dans le premier Traité de cet ouvrage : & nous avons fait voir, par une suite de Propositions, qu'on trouvera assurément plus solide que celle de Spinoza, & qui n'est prise que de la connoissance de nôtre Etre; la vérité des sentimens que cet impie traite de préjugés.

Nous en demeurerons là pour la Réfutation de cet impie : car le reste de ses extravagances répandues dans sa Morale, dans ses lettres & ses autres ouvrages, n'étant que des suites de sa métaphisique, comme il est aisé de le remarquer par l'enchaîne-

ment qu'il leur a doné avec SECT. II.

elle, & par ses renvois per-
petuels à cette partie capitale
de son Siftême: c'est avoir ren-
versé toutes ces impietez, que
d'avoir détruit cette métaphi-
sique. Et ainsi nous ne dirons
rien de ce qu'il a rêvé sur les
Livres de l'Écriture, & sur les
Propheties. Ces derniers rê-
ves ne sont qu'une suite ne-
cessaire de ses premiers éga-
remens; & d'ailleurs ils ont
été renversez par de si habi-
les mains, ^à que quand ils ne
se trouveroient pas ici ruinez
dans leurs principes, il seroit
inutile de s'en mêler.

à.
Monsieur
d'Avranches
dans sa *Dé-
monstration
évangélique.*

Monsieur Simon. *Trait. de l'inspiration des Livres sac-
rés.*

DEFINITIONS ET AXIOMES

Pour la Réfutation de Spinoza.

DEFINITIONS.

I. J'Entens par *substance*, ce qui est en soi-même, & ce qui est conçu par soi : c'est-à-dire, cet Etre ou cette chose, dont on peut se former l'idée, sans le secours de l'idée d'une autre chose.

II. J'appelle *attribut*, ce que l'esprit aperçoit de la substance, comme constituant son essence.

III. Par le *mode*, ou la *manière d'Etre*, j'entens les modifications ou dispositions accidentelles de la substance, c'est-à-dire, celles qui sont tellement attachées à un sujet, qu'elles ne peuvent être conçues sans lui.

IV. J'appelle *Dieu*, l'Etre souverainement parfait ; c'est-à-dire, cet Etre qui dans une souveraine simplicité, possède une infinité de perfections.

V. J'appelle *cause libre*, celle qui avec connoissance, se détermine tellement a un parti, (soit que la détermination soit dépendante d'une autre cause, ou non,) qu'elle ait le pouvoir de prendre le parti opposé.

A X I O M E S.

I. **L**A *Réalité*, *l'Unité*, *la Vérité*, *la Bonté* & *la Perfection*, sont les propriétés inseparables de *l'Etre*; & on les appelle *Transcendantes*, parce qu'elles se trouvent nécessairement dans tout ce qui est vraiment Etre.

I I. La pensée est plus noble que l'étenduë.

I II. On ne peut concevoir de liberté plus entière, que celle qui est exemte de contrainte & de nécessité.



PARALLELE

De la Religion & de la
Morale de Spinoza, avec
la Religion & la Morale
de JESUS-CHRIST, &
même avec la lumiere
naturelle.

*Où l'on invite les libertins
à prendre le plus seur
parti.*

EN voilà, ce me semble
assez pour le but qu'on
s'étoit proposé, je veux dire
pour rompre la suite & l'en-
chaînement aparent des dé-
monstrations de Spinoza, &
par conséquent pour ruiner

422 PARALLELE DU SPINOS.
tout son Système : l'on peut ju-
ger de-là , de quelle foiblesse
il étoit , puisqu'il a falu si peu
d'efforts pour le renverser ;
& rien n'empêche , que l'ex-
travagance des idées de ce
pitoïable Philosophe ne pa-
roisse dans tout son jour ,
après qu'on a levé le voile
imposteur qui les cachoit.

Mais quand même on n'au-
roit eu nul succès dans ce des-
sein ; je suis persuadé que pour
faire conoître l'absurdité de
ses sentimens , il suffiroit d'en
apeler à la voix & à l'impres-
sion de la nature ; au gout &
au sentiment interieur de tout
ce qu'il a y de gens raisona-
bles ; à ces idées ineffaçables
d'ordre & de perfection , de
droiture & de justice , dans
lesquelles tous les hommes
de tout âge , de tout tems , &

AVEC LE CHRISTIANIS. 423
de tout païs conviennent si
juste. Que chacun se consulte
soi-même, qu'on examine un
peu cette impression naturel-
le de la divinité, qu'on trouve
chez soi sans la chercher, &
que rien ne peut absolument
éteindre; qu'on réfléchisse sur
les idées naturelles d'ordre,
de perfection, de justice, de
droiture & de raison; & que
sur ces excellens modèles on
examine la religion & la mo-
rale de Spinoza.

La nature est une grande
maîtresse; & l'on doit faire
cas de ces impressions univer-
selles & de ces sentimens uni-
formes qu'elle répand indiffe-
remment dans tous les hommes.
Elle nous apprend constam-
ment qu'il y a un Dieu; & il
n'est pas possible d'en dou-
ter, sans le dernier rever-

424 PARALLELE DU SPINOS.
fement d'esprit. Qu'on l'é-
coute donc quelque tems en
rentrant en-soi-même : qu'on
voie un peu quel est le Dieu
qu'elle nous prêche ; & qu'on
juge après cela , si l'idée
qu'elle nous donne de la di-
vinité est semblable à celle
que Spinoza s'en est for-
gée.

L'idée du Dieu de Spinoza,
est l'idée d'une substance
étenduë en longueur , largeur
& profondeur : c'est l'idée
d'un être qui n'a ni puissance,
ni action ; ni liberté , ni dis-
cernement ; ni sagesse , ni
providence ; enfin c'est l'idée
d'un être qui ne fait rien que
ce qui lui échape nécessaire-
ment , & sans attendre ses or-
dres : qui ne peut rien que ce
qu'il fait & que ce qu'il opere
de cette plaisante maniere ;
qui

AVEC LE CHRISTIANIS. 425
qui n'a nul dessein, nulle fin,
nul soin, nul choix, nul dis-
cernement.

La sagesse ne consiste-t-elle
pas à destiner les êtres à la
fin qui leur est convenable, à
prendre les mesures les plus
justes & à choisir les voies les
plus simples pour les y con-
duire; & n'est-il pas de la pro-
vidence de leur doner tous les
secours necessaires pour y a-
river? S'il est donc vrai (com-
me le pretend Spinoza) que
Dieu soit incapable d'agir
pour une fin; il est égale-
ment constant qu'il est inca-
pable & de sagesse, & de pro-
vidence.

Sa puissance & son action
ne sont pas moins absolument
anéanties dans le Siftême de
ce rêveur. Car, qu'est-ce
qu'une puissance, dont on

N u

226 PARALLELE DU SPINOS.
n'est pas le maître, & dont
on ne peut regler l'usage;
qu'est-ce qu'une action qu'on
ne peut moderer, qu'on ne
peut retenir, & qui n'est pas
au pouvoir de celui qui agit?
une telle puissance & une tel-
le action, sont de beaucoup
inferieures à celles des bêtes;
car enfin dans le sentiment de
ceux qui donnent de la conoif-
sance aux bêtes, la conoiffan-
ce qu'elles ont des châtimens
dont on les menace, & le fen-
timent du mal qu'on leur fait,
sert à retenir leur action, &
moderer les effets de leur
puissance: on a tous les jours
mille preuves de cette rete-
nuë & de cette moderation.
Mais le Dieu de Spinoza est
une machine, dont les res-
sorts sont dans un débande-
ment opiniâtre & continuel,

& dont le mouvement ne peut jamais être, je ne dis pas arrêté ou retardé, mais même réglé ou modéré. En un mot c'est un feu devorant qui n'est nullement maître de son activité. Voilà quel est le Dieu de Spinoza.

Mais que l'idée que la nature & la raison nous donnent du vrai Dieu est bien différente: que l'impression que toutes les nations ont de la divinité ressemble peu à celle-ci ! car qui est ce qui pensant à Dieu, ne se représente pas un Etre infiniment parfait ? Et qui est-ce encore, qui dans cette idée, n'aperçoit pas un Etre infiniment intelligent, infiniment sage, infiniment libre, infiniment puissant ? Un Etre qui conoit tout, qui produit & conserve tout avec une plei-

N n ij

428 PARALLELE DU SPINOS:
ne liberté ; un Etre qui gou-
verne tout , qui a soin de tout ;
qui préside à tout ; je veux di-
re aux mouvements des corps
& à ceux des esprits ; qui re-
gle tout avec autant de sa-
gesse que de puissance ; qui
prescrit à chaque Etre la fin
qui lui est convenable ; qui
lui donne les moïens pour y
arriver ; qui fait en un mot
tout ce qui lui plaît au Ciel
& en la terre ; un Etre qui
penètre dans l'avenir comme
dans le présent ; qui prévoit
tout ce qui doit arriver depuis
le commencement jusques à
la fin des siècles ; qui perce
dans les cœurs , & qui en de-
veloppe les replis les plus ca-
chez : un Etre qui a autant d'a-
mour pour l'ordre , l'équité &
la droiture , qu'il a d'aversion
pour le dérèglement , l'injus-

AVEC LE CHRISTIANIS. 429
tice & le peché. Un Etre en-
fin qui examine tout , qui ju-
ge de tout , à qui rien n'é-
chape , & qui ne laisse rien
sans punition ou sans récom-
pense ; un Juge qu'on ne
peut recuser , qu'on ne peut
fuir , qu'on ne peut corom-
pre , & dont il est impossible
d'é luder les jugemens ou d'é-
viter les rigueurs ? Il est si
vrai que c'est là l'idée que
tous les hommes ont natu-
rellement de la divinité , qu'on
peut assurer & que ceux qui
veulent qu'il y ait un Dieu , &
ceux qui ne le veulent pas ;
je veux dire , & les Athées ,
& les Deïstes : (Je prends ici
ce mot en bonne part ,) ne
sont tels , que parce qu'ils con-
viennent dans cette notion
de la divinité. Car pourquoi
les Deïstes veulent-t-ils qu'il

430 PARALLELE DU SPINOS.
y ait un Dieu , sinon parce
qu'ils ne peuvent résister à
l'impression naturelle , & au
sentiment intérieur qui leur
dicte qu'il y a un souverain
maître & modérateur de l'u-
nivers ; un souverain Juge à
qui rien n'échape , & qu'on
ne peut fuir , qui fait justice
à tout le monde , & qui rend
à chacun selon ses œuvres ,
c'est-à-dire punition ou re-
compense , suivant le bien ou
le mal qu'on a fait ?

Et pourquoi les Athées ne
veulent-ils pas de Dieu , si-
non parce qu'ils appréhendent
les jugemens terribles & les
justes sévérités de celui qu'ils
ne pouvoient reconnoître pour
Dieu , sans le regarder com-
me juge , comme maître , &
comme souverain modérateur
de l'univers ? Tant il est vrai

AVEC LE CHRISTIANIS. 431
que c'est là l'idée commune
de la divinité, le langage de
la nature, & l'impression inal-
terable que son auteur a for-
mée dans tous les hommes ;
& ainsi je mets en fait, qu'il
n'est pas possible de rentrer
serieusement en soi-même
pour consulter le témoignage
interieur de sa conscience ,
sans avoir horreur de l'idée
brutale que Spinoza nous do-
ne du premier de tous les
Etres.

Mais si avec ce témoigna-
ge interieur, on veut encore
écouter celui de la véritable
religion, que ne nous dira-t-elle
le point de la puissance, de la
sagesse, de la liberté & de la
providence du Dieu qu'elle
adore ? C'est un Dieu juste ,
c'est un Dieu fort, c'est un
Dieu tout puissant, c'est un

431 PARALLELE DU SPINOS.

Dieu qui dispose de tout de la manière la plus sage; qui a soin de tout de la manière la plus vigilante; qui pourvoit à tout de la manière la plus tendre. C'est tout ensemble le Dieu des vengeances & des miséricordes; la joie des bons, la terreur des méchans; c'est enfin celui qui enrichit & qui apauvrit; qui abat & qui relève, qui punit & qui récompense; & qui sans violence, sans contrainte, sans nécessité, fait tout ce qu'il lui plaît au Ciel & en la terre.

Quel rapport donc entre les sentimens de la véritable religion, & ceux de Spinoza sur la divinité?

Il y a la même différence dans leur morale. Car enfin sans être obligé de rédire ici tout ce que nous avons rapor-
té

AVEC LE CHRISTIANISM. 433
té de celle de Spinoza, quel-
le espèce de Morale peut-on
établir, quand on ne regar-
de les notions de bien & de
mal, de mérite & de démeri-
te, de justice & d'injustice,
de droiture & de péché, de
louange & de blâme, de beau-
té & de laideur, d'ordre & de
confusion, que comme de purs
préjuges & des tours d'imagi-
nation, qui ne marquent que
la constitution du cerveau de
chaque particulier, & nulle-
ment la nature des choses en
elles-mêmes ? Il est visible
qu'en ruinant ces notions,
comme a fait Spinoza, on s'ô-
te tout moyen de rien établir
de solide dans la Morale; &
l'on ouvre la porte à tout ce
qu'il y a de dérèglement, de
crimes, d'impietez, de biza-
reries & d'extravagances.

O o

434 PARALLELE DU SPINOSA.

Je fai bien que malgré tout cela, la Morale de Spinoza a quelque chose de specieux & d'éblouissant ; on n'y parle que de vertu, que de tempérance, que de mépris des biens sensibles, que d'obéissance, que de culte & d'amour de Dieu ; mais je fai bien aussi que ce sont de grands mots vuides de tout sens, comme nous l'avons fait voir en exposant son Système ; je sçai que le vrai culte de Dieu ne peut subsister sans la conoissance du vrai Dieu ; je fai que qui n'a que de fausses idées de la divinité, n'adore que des Idoles & de faux Dieux : je fai enfin que quelques regles de Morale que Spinoza prescrive, elles ne porteront jamais personne à la pratique ; & que

pas un de ceux qui sauront un peu son Siftême n'en fera jamais touché, ni excité au bien & à la vertu : parce que dans la verité, rien n'est moins suivi, ni moins lié que ses principes métaphisiques & ses regles de Morale; rien ne se dément davantage, rien n'est plus disloqué que tout son Siftême, quelque aparence de liaison & d'enchaînement, dont il fasse montre. Mais il est bon de faire sentir cela à tout le monde, au sujet de la Morale.

Si les choses aloient comme cet impie le prétend; je veux dire, si ni Dieu, ni les hommes n'avoient nulle liberté, où en serions nous ? Si Dieu n'agissoit pas librement, & que sans vûë, sans dessein & sans fin, il fît toujous égale-

O o ij

436 PARALLELE DU SPINOS.
ment & necessairement tout
ce qu'il peut, ou plutôt tout
ce qui lui échape malgré lui ;
quelles mesures y auroit-il à
prendre avec lui ? De quoi ser-
viroit de le craindre ou de
l'aimer ? qu'importeroit de lui
plaire ou de lui déplaire, de
le servir ou de l'offenser ?
Quel gré lui devrions nous
savoir de nôtre Etre, & de
nôtre conservation ? Qu'au-
rions nous à craindre de sa
part ? qu'il ne nous aneantît ?
mais nous existons aussi ne-
cessairement que lui : car il
n'existe que par la necessité
de sa nature ; & c'est par la
necessité de la même nature
que nous existons : outre que
faisant toujours tout ce qu'il
peut, il ne peut moins faire
que ce qu'il fait ; & ainsi

AVEC LE CHRISTIANIS. 437
puisqu'il nous a faits & que nous sommes échapez à sa puissance, il ne peut plus nous défaire, ou nous détruire ? Qu'aurions nous à esperer ou à atendre de lui ? Qu'il nous rendît hureux ? mais puisque nous sommes ce que nous sommes par la necessité de sa nature, nôtre sort est immuable. Ajoûtez que Dieu nous aïant fait tels que nous serions, & ne pouvant faire dans cette hypothese, que ce qu'il a fait de toute éternité ; il ne pouroit changer nôtre destinée pour mauvaise qu'elle fut ; & ainsi si les choses se passoient comme le veut Spinoza, il ne faudroit plus nous parler de mérite ni de démerite, de recompense, ni de châtiment ; ce ne seroient que des termes vuides de tout sens, & de

O o iij

438 PARALLELE DU SPINOS.
grands mots qui ne signifie-
roient rien : on n'auroit qu'à
s'abandonner à sa destinée ;
qu'à suivre à l'aveugle l'im-
pression de son étoile , & à
doner tête baissée à tout ce
qui se présenteroit , sans se
mettre en peine de l'avenir &
sans prétendre pouvoir rien
changer à son sort , par tou-
te sa prévoiance & toute sa
conduite.

Mais cela auroit encore
bien plus de lieu s'il étoit
vrai , comme le prétend Spi-
nosa , que nous n'eussions nul-
le liberté ; car enfin qu'y au-
roit-il à délibérer , quel
choix à faire , quelles me-
sures à prendre , s'il étoit sûr
qu'une fatale nécessité nous
emportât invinciblement dans
tout ce qui nous arriveroit &
dans tout ce que nous ferions ?

Pourquoi faudroit-il nous charger (comme l'on fait dans toutes les Religions, & en toute sorte de Gouvernement) d'une multitude presque infinie de préceptes, de loix, & d'observances, comme si nous étions raisonnables; puisque tout se feroit, & se passeroit par les loix invincibles de la nature ? Il seroit bien plus à propos de dresser les hommes comme on fait les chevaux à coups de gaule & d'éperon: cela pouroit réüssir; & l'on pouroit leur faire acquérir par là, des habitudes purement mécaniques, comme on le fait aux bêtes: mais de prétendre leur parler raison, leur faire entendre raison, & les porter par raison à quoi que ce soit, ce seroit, dans ce Système, la préten-

440 PARALLELE DU SPINOSA:
tion du monde la plus déraisonnable.

A qui donc Spinosa prétend-il avoir à faire , lorsqu'il s'épuise pour nous donner de grands Traitez de Religion, de Politique , & de Morale : Qu'il prescrit tant de Regles pour la conduite de l'esprit humain, & pour celle des Roïaumes , des Etats & des Republicues ; & qu'il produit tant de moïens de vivre tranquille, hureux & content dans ces divers Gouvernemens ? A qui prétend-il persuader, de se conduire selon ces belles idées ; de se gêner & se contraindre à ajuster ses actions à toutes ces Loix & à toutes ces Regles, après avoir mis les hommes dans l'hureuse impuissance d'ofenser Dieu , & de faire

A V E C L E C H R I T I A N I S. 441
du mal ; après avoir canonisé
toutes leurs actions, & ôté, pour
ainsi dire, tous les péchez du
monde ; après avoir enfin dé-
pouillé également Dieu & les
hommes de toute liberté, &
les avoir réduits à n'être que
de pures machines emportées,
ou par un inviolable enchaî-
nement d'une infinité de cau-
ses inconuës, ou par une fa-
tale & indomtable nécessité
de nature ? N'est-ce pas vi-
siblement se contredire, se
démentir, se combattre, &
se détruire soi-même, & enfin
prendre plaisir à se faire pas-
ser pour extravagant, que de
parler sérieusement après ce-
la, de reglement de vie &
de mœurs ? Mais c'est un ju-
gement que Dieu exerce sou-
vent sur ceux qui combattent
avec plus d'emportement la

442 PARALLELE DU SPINO,
verité & la religion , que de
les laisser tomber dans un
sens reprové , & de faire
qu'il leur échape , comme
malgré eux , de certaines
pensées & de certains senti-
mens bien plus propres à sou-
tenir & à défendre la verité
qu'ils ataquent , que tous
leurs efforts ne sont capa-
bles de l'afoiblir.

Il faut avoüer cependant
qu'à regarder en un certain
sens, cette conduite de Spino-
sa , elle pouroit ne paroître
pas si extravagante. Il est vrai
qu'il done des préceptes , &
qu'il prescrit des regles de
Morale & de vertu à des su-
jets qu'il a dépouillez de tou-
te liberté : mais comme agir
par vertu , ce n'est , selon lui,
qu'agir conformément aux
loix de sa propre nature ;

AVEC LE CHRISTIANIS. 443
comme la vertu ne consiste
qu'à travailler à sa propre
conservation, & qu'à chercher
ses propres intérêts ; enfin
comme la vertu, la piété &
l'amour de Dieu, ne sont
dans le dictionnaire de Spino-
za, qu'un véritable amour
propre ; il est visible qu'on n'a
nul besoin de liberté pour
s'ajuster à ces excellentes re-
gles de Morale : au contraire
plus on agira naturellement
& nécessairement, plus on
suivra brutalement les incli-
nations & l'impétuosité de la
nature ; plus on se laissera
aveuglément emporter aux
fougues de ses passions ; plus
aussi on sera vertueux, on ai-
mera Dieu, & l'on sera hon-
nête-homme.

Mais après tout, quelque
tour que l'on puisse donner à

444 PARELLE DU SPINOSIS.
la conduite de Spinoza & à son Système : n'y a-t-il pas toujours de l'extravagance à prescrire des choses dont l'événement est nécessaire & inévitable ? Et pourroit-on excuser de folie un homme qui doneroit au feu des règles pour brûler ?

Je veux enfin , (s'il faut pousser jusques là sa complaisance pour Spinoza) qu'il n'ait pas eu tant de tort d'ôter la liberté à l'homme , puisqu'il n'avoit à lui prescrire pour toute Morale , que ce que les bêtes font naturellement si bien , dans le sentiment de ceux qui leur donent quelque connoissance : mais peut-on regarder avec indiférence & souffrir tranquillement qu'il ait maltraité l'homme jusques à le ravaler ainsi à la

AVEC LE CHRISTIANIS. 445
condition des bêtes ? N'est-ce pas visiblement se méconnoître soi-même , après avoir méconu Dieu ? Et que pouvoit-il faire davantage pour combler la mesure de ses égaremens : ou plutôt que pouvoit-il moins faire pour soutenir un peu ses premiers excès, que de transformer l'homme en bête, après avoir transformé Dieu en machine. C'est en deux mots l'abrégé de toute la religion & de toute la Morale de Spinoza,

Mais que le Système de la véritable religion & de la Morale chrétienne est différent de celui-là ! qu'il est beau, qu'il est suivi, qu'il est lié, qu'il est solide, qu'il est juste, qu'il est saint ! elle nous prescrit le service, l'adoration & l'amour de Dieu ; mais elle

446 PARALLELE DU SPINOS.
nous dépeint ce Dieu comme
nôtre Pere, nôtre unique Au-
teur, le Créateur du Ciel & de la
terre, comme nous sachant
gré de nôtre culte, & com-
me pouvant nous rendre hu-
reux ou malheureux, à pro-
portion de ce que nous lui
aurons été agréables ou defa-
gréables.

Elle nous prescrit l'exercice
de la vertu & des bonnes œu-
vres, & la fuite du vice & du
péché : mais elle nous repre-
sente d'une part, l'homme
avec la liberté ; & de l'autre
le vrai Dieu, comme la justi-
ce & la droiture même, &
comme un juge également
clairvoiant & équitable, qui
fait punir le désordre & ré-
compenser la vertu.

Elle ne dissimule ni nos
maladies, ni nos foiblesses ;

AVEC LE CHRISTIANIS. 447
elle nous fait conoître nôtre
disgrace & nôtre éloignement
de Dieu , le déreglement &
la corruption de nôtre natu-
re, les blessures & l'afoiblif-
sement de nôtre liberté pour
le bien ; mais elle nous en-
seigne un sage médiateur , un
puissant réparateur , un cha-
ritable médecin, un excellent
libérateur.

Que peut-on enfin se figu-
rer de plus raisonnable , de
plus pur , de plus chaste , de
plus honête , & de plus saint
que toute la Morale chrétien-
ne ? Elle ne nous prescrit que
le desintereffement , les pri-
vations , le dénuëment , le
renoncement de soi-même, la
modération , la modestie , la
frugalité , la temperance , le
sacrifice de ses plaisirs & de
ses interêts à la gloire de

448 PARALLELE DU SPINOS
Dieu , & au service du pro-
chain ; elle ne nous inspire
enfin que le reglement des in-
clinations naturelles ; que la
mortification des passions ;
que l'assujettissement du corps
à l'esprit , & celui de l'esprit
à Dieu ; & ce ne sont point là
de vains efforts d'imagina-
tion , des pensées creuses , des
idées de Platon : ce sont des
réalitez , des faits constants ,
des regles éprouvées , & une
conduite justifiée par la pra-
tique de plus de seize siècles,
qui fait voir dans l'âge même
le plus délicat , & dans le
sexe le plus foible , que la re-
ligion qui prescrit tous ces
devoirs si contraires aux in-
clinations naturelles , fait en
rendre l'accomplissement , je
ne dis pas possible , mais même
aisé , par une force secre-
te

AVEC LE CHRISTIANIS. 449
te, inconnuë à toute la nature, & incomprehensible aux sages du monde

Que les libertins, que les Spinosistes jugent maintenant lequel est le plus juste du Système de la vraie religion, ou de celui de Spinosa ; qu'ils jugent laquelle est la plus raisonnable, la plus pure, la mieux suivie & la mieux entendue de la morale de l'un, ou de celle de l'autre : mais qu'ils en jugent équitablement, non sur leurs anciens préjugés, non sur le rapport des sens, ou par le penchant des inclinations corrompues : mais sur ces restes de lumière & de bon sens, sur ces caracteres de droiture & d'équité, que nulle corruption ne nous peut absolument enlever, & que nous trouvons

P p

450 PARALLELE DU SPINOS.
toujours dans nôtre fonds,
pour peu que nous y vou-
lions rentrer sérieusement.

Qu'il faudroit être stupide
pour n'être pas sensible à ces
précieux restes, & à cet illu-
stre débris de nôtre premier
état ! mais si l'on y est sensi-
ble, qu'il faudroit être dérai-
sonable pour n'en tirer pas
des conséquences favorables
au Siftême & à la Morale de
la vraie religion, & désavan-
tageuses à celui de Spinoza !
& qu'il faudroit être peu ju-
diciaux, pour préférer des
idées creuses, & qui pour
tout fondement n'ont qu'une
extravagante métaphisique,
à des idées réelles & solides,
& qui n'ont rien qui ne con-
vienne juste avec l'idée de
l'Être tres-parfait que tous
les hommes attachent naturel-

AVEC LE CHRISTIANIS. 451
lement au terme de Dieu.

C'est donc aux libertins ,
c'est à ceux qui trouvent je ne
fai quelle fausse douceur
dans le parti de Spinoza, &
qui hésitent sur cette alter-
native ; c'est dis-je à eux à
choisir & à se déterminer :
mais qu'ils prennent garde
que ce choix est pour eux de
la dernière conséquence, &
qu'il n'y va de rien moins que
d'un bonheur, ou d'un mal-
heur éternel.

Car enfin, si le vrai Dieu
n'est pas le Dieu de Spinoza,
si le vrai Dieu n'est pas di-
fferent de celui que nous avons
vû que la nature, la raison,
le consentement des nations
& la religion nous ensei-
gnent ; les Spinosistes sont
perdus sans ressource ; ils se
font fait un Dieu d'un vain

P p ij

452 PARALLELE DU SPINOS.
phantôme , d'une machine ,
d'une imagination creuse ; ils
n'en doivent attendre rien
que de vain , que de creux ,
que d'imaginaire : ils ont mé-
conu , & peut-être méprisé le
vrai Dieu ; ils n'en doivent
attendre que de la méconoi-
sance , du mépris , & les
plus terribles chatimens : ils
se sont sotement mocquez de
ceux qui leur ont représenté
Dieu comme un Roi puissant ,
comme un severe législateur ,
comme un juste Juge ; & ils
tombent pour jamais entre
les mains de ce Roi , de ce
Législateur , de ce Dieu vi-
vant , de ce juste Juge , pour
éprouver à toute rigueur tout
ce qu'il a de puissance & de
severité. Ils ont enfin négli-
gé tous les devoirs d'une créa-
ture envers son Créateur ,

A V E C L E C H R I S T I A N I S. 453
d'un enfant envers son pere,
d'un sujet envers son Roi, &
d'un criminel envers son Juge:
Combien de justes titres d'une
terrible condamnation, & d'une
damnation inévitable!

Que ceux donc qui se sont laissé sotement enchanter par les prétendues beautez d'esprit de Spinoza, & misérablement lier par l'enchaînement specieux, mais faux de son Siftême, pensent sérieusement si cette éternelle damnation est quelque chose à devoir être risqué sur un *peut-être*; & s'il y a quelque sagesse & quelque bon sens à aler de sang froid, sur la parole de ce miserable rêveur, affronter, en mourant un aussi épouventable péri' que celui-là.

 I I. P A R A L L E L E.

Des principes de Monsieur
Descartes avec ceux de
Spinosa.

*Où l'on peut voir l'injustice, ou
du moins l'aveuglement de
ceux qui prétendent que le Car-
tisme a produit le Spinofisme.*

Comme rien n'est plus capable de fletrir un Auteur, que de le rendre coupable des erreurs des autres; rien n'est aussi plus ordinaire à ceux qui ont dessein de décrier une doctrine, que de rejeter sur ses principes, les impietez & les extravagances des libertins. C'est une injustice qu'on a faite plus d'une

fois à Monsieur Descartes , & l'on n'y a pas manqué à l'occasion des impietez de Spinoza. Il est vrai néanmoins qu'on ne pouvoit le faire avec moins de jugement qu'en cette rencontre ; étant certain que le jour n'est pas plus différent de la nuit , que les principes de Monsieur Descartes le sont de ceux sur lesquels Spinoza a bâti son Système. C'est ce qu'il est bon de faire voir ici succinctement, & ce que verront sans peine tous ceux qui ont quelque connoissance des principes de Monsieur Descartes , après avoir lû ce que nous venons de rapporter de ceux de Spinoza.

1. Si peu qu'on ait jetté les yeux sur les écrits de Monsieur Descartes , on a dû

456 PARALLELE DU SPINOS.
 voir que toute sa philosophie ne roule que sur la distinction réelle qu'il met entre la substance étendue & la substance pensante : & qu'ainsi il admet dans la nature pluralité de substances.

« Mens & Corpus una eademque res est, quæ jam sub cogitationis, jam sub extensionis attributo concipitur. *part. 3. Eth. prop. 2. substantia cogitans & substantia extensa, una & eadem est substantia, quæ jam sub hoc, jam sub illo attributo comprehenditur. part. 2. prop. 7. ;*

Et nous venons de voir au contraire que la philosophie de Spinoza ne roule que sur la confusion qu'il fait de ces deux substances, & sur la supposition extravagante d'une seule substance dans la nature ; *le corps & l'esprit, dit-il, ne sont que la même chose, considérée tantôt sous l'attribut de la pensée, & tantôt sous celui de l'étendue.* ^a

2. Monsieur Descartes démontre touchant l'ame raisonnable. 1. Que son existence, comme d'une substance pensante, est la première connaissance

noissance certaine que puiff. découvrir un homme qui cherche méthodiquement la verité. 2. Qu'on la connoît avant que de conoître l'existence, ni de Dieu, ni des corps, ni de quoi que ce soit. 3. Qu'elle n'est point une manière d'être, ni de Dieu, ni des corps, ni d'aucune autre chose; & qu'ainsi elle est une vraie substance. 4. Qu'elle est immortelle. 5. Qu'elle est libre & capable de louange & de blâme. 6. Qu'elle peut par sa volonté & par sa liberté moderer ses passions.

Et Spinoza au contraire, prétend démontrer. 1. Que la premiere conoissance certaine est celle de Dieu; & qu'on ne peut rien conoître sans Dieu, c'est-à-dire sans avoir préalablement conu

Q 9

a. Prop. 15. part. 1. Dieu. *Nihil sine Deo esse neque concipi potest.* ^a 2. Que l'ame n'est qu'une manière d'être de Dieu. 3. Qu'elle n'est que l'idée que Dieu a du corps comme existant. 4. Qu'elle n'a nulle liberté, & 5. Que par sa volonté, elle n'a nul pouvoir sur les passions; & c'est à cause de cette extrême différence entre son sentiment & celui de Monsieur Descartes, que Spinoza ne craint pas de dire que Monsieur Descartes n'a connu, ni la première cause & la première origine de toutes choses, ^b ni la nature de l'ame; ^c & que tout ce que ce Philosophe dit de la volonté & de la liberté est absolument faux. ^d

b A cognitione primæ causæ & originis omnium rerum aberravit.

c Veram naturam humanæ mentis non cognovit. *Epist. 2.*

d Omnia quæ de voluntate ejusque libertate asserit, falsa esse satis superque ostendi. *Præf. in. 5. part. Ethics.*

3. Monsieur Descartes démontre ensuite, 1. Qu'il y a un Dieu; 2. Que ce Dieu

n'est ni étendu , ni corporel ;

3. Qu'il agit pour une fin ;

4. Qu'il est libre & tout

puissant : ou pour me servir

de ses propres termes , que *la*

toute puissance qu'il a sur l'uni-

vers est tres-absolue & tres libre ,

5. Qu'il ne fait que ce qu'il

veut ; 6. Qu'il est l'auteur ou

la cause veritable de tout ce

qu'il y a au monde. 7. Qu'il

a librement déterminé toutes

choses. 8. Mais que comme

il est tout sage , tout bon, tout

veritable , il n'est pas possible

qu'il nous trompe , qu'il nous

jette directement dans l'er-

reur ; ni qu'il nous ait fait

tels que nous nous trompas-

sions en usant bien de la fa-

culté qu'il nous a donnée de

conoître : c'est-à-dire en ne

jugeant que sur des idées clai-

res & distinctes. 9. Qu'ainsi

Q q ij

490 PARALLELE DU SPINOS.
ce n'est que par le mauvais usage de nôtre liberté que nous tombons dans l'erreur.
10. Enfin que l'erreur est une véritable privation à nôtre égard, & un véritable défaut: non pas en nôtre nature, mais en nôtre manière d'agir & d'user de nôtre liberté.

Spinosa à son tour prétend aussi démontrer, 1. Qu'il y a un Dieu : mais comme nous l'avons fait voir, il le démontre fort mal.

2. Spinosa veut que son Dieu soit étendu. 3. Il assure qu'il est indigne de Dieu d'agir pour une fin : c'est-à-dire que la manière d'agir des bêtes & des plantes toute stupide qu'elle soit, est seule digne du Dieu de Spinosa.

4. Il ôte à Dieu la liber-

té & même sa puissance. Tous les Etres particuliers ne sont, selon lui, que des écoulemens nécessaires de l'essence divine ; Dieu ne fait que ce qu'il ne peut s'empêcher de faire : ou plutôt il ne fait rien ; puisque toutes choses lui échappent par une nécessité inévitable, sans attendre ses ordres & independemment de sa volonté ; il n'a de choix, ni d'élection pour quoi que ce soit ; & il n'est pas en son pouvoir d'ajouër un pouce d'étenduë au plus petit de tous les hommes.

5. Si nous nous trompons, & que nous tombions dans l'erreur, ce n'est pas nôtre faute ; (si toutefois il y a de la faute) C'est que le Dieu de Spinoza ne nous a pas doné une essence plus parfaite. Car

Q q üj

selon ce Philosophe , il ne doit pas y avoir plus de perfection dans nos actions & dans nôtre conduite, que ce qui en résulte nécessairement de nôtre essence ; & il ne doit pas y avoir dans l'essence de chaque chose , plus de vertu ou de réalité que ce que Dieu lui en a donné. ^a Ou (pour parler plus juste) que ce qui en est échappé à ce plaisant modérateur de l'univers.

a. Epist 32.
& seq.

b. Cum homo appetitu libitinis ducitur , non magis ad ejus naturam melior appetitus eo tempore pertinet , quam ad naturam diaboli vel lapidis.
Epist 34;

6. Et ainsi , c'est selon Spinoza , un abus grossier que de regarder nos erreurs & nos désordres comme des défauts ou des privations ; puisque dans le tems que nous errons & que nous nous déreglons , il ne nous convient pas actuellement plus de perfection, que ce qui s'en trouve dans nôtre action. ^b

Ne faut-il pas avouer après

cela, que ce sont deux métaphisiques bien semblables, que celle de Monsieur Descartes, & celle de Spinoza ; & n'est-il pas fort à craindre que l'une n'ait été le fondement de l'autre, & que les principes de Monsieur Descartes n'aient produit le Spinofisme, comme quelques uns le prétendent ?

Il est pourtant certain que c'est uniquement sur cette métaphisique, que Spinoza fait rouler tout son Système, ainsi qu'il paroît par les fréquens renvois à ces principes, qu'on trouve dans ses démonstrations.

Comme au contraire Monsieur Descartes déclare que c'est sur sa métaphisique, dont nous venons de donner l'idée, qu'il établit tout son Système.

Qq iiij

494 PARALLELE DU SPINOS.
Voilà en somme, (dit-il en parlant de l'existence de son ame comme d'un Etre pensant, de l'existence de Dieu, comme cause universelle & source de toute verité, & de l'étenduë en longueur, largeur, & profondeur, comme essence de la matiere) *tous les principes dont je déduits la verité des autres choses.*^a

^a Dans la
preface sur
les Princi-
pes.

On dira sans doute que Spinosa s'est servi des mêmes notions de *Dieu*, de la *substance*, de *l'attribut* & du *mode*, dont Monsieur Descartes s'est servi : car voilà, ce me semble, l'unique fondement qu'on peut avoir eu de former l'acufation de question.

Mais 1°. Si l'on compare bien ces notions les unes avec les autres, je veux dire celles que done Monsieur def-

Cartes avec celles que done Spinoſa, on y trouvera aſſurément de la diverſité.

2. Quand ces notions ſeroient exactement ſemblables; celles dont Monsieur Descartes s'eſt ſervi à l'égard de ces quatre choſes, ſont ſi communes & ſi univerſellement reçues, que l'abus que Spinoſa en pouroit avoir fait ne devroit pas être plutôt imputé à Monsieur Descartes qu'à tout le reſte de la terre.

3. Nous avons vû que Spinoſa n'a pû ſe ſervir de ces notions ſans les corrompre; & que ce n'a été qu'en les altérant qu'il en a tiré les extravagances que nous avons expoſées.

Car 1°. Pour la *ſubſtance* quoiqu'il la définiſſe aſſez bien, il prétend dans la ſuite, que ſon idée doit exclu-

496 PARALLELE DU SPINOS
re non-seulement l'idée d'un
sujet, mais absolument toute
autre idée, desorte qu'elle
n'ait rien de commun avec
quoi que ce soit.

Au lieu que Monsieur Descartes ne prend le mot de substance que pour ce qui peut subsister indépendamment d'un sujet, & qu'il dit formellement que *la notion de la substance créée est commune aux substances matérielles & immatérielles.* Cela est fort éloigné du conte de Spinoza.

2. Tout de même, quoique la définition que Spinoza donne de *l'attribut*, soit juste & essentiellement relative à la substance; il s'en oublie néanmoins tellement dans la suite, qu'il ne le regarde plus que comme la substance même; ce qu'on ne trouvera jamais dans Monsieur Descartes.

3. Enfin pour l'idée de Dieu, quoique celle que donne Spinoza étant bien prise, soit juste & peu différente de celle que donne Monsieur Descartes, lorsqu'il dit, que *Dieu est l'Être infiniment parfait*, & qui possède toutes les perfections possibles. Spinoza néanmoins corrompt encore cette idée n'entendant par le mot de *perfection*, dans cette définition; que *réalité ou entité quelconque*; ne mesurant la perfection que par les degrés de réalité ou d'entité; & donnant plus de perfection à une pierre, qu'à une mouche, pourvu que la pierre soit plus grosse & qu'elle ait plus de réalité, & pour ainsi dire plus d'entité que la mouche: desorte qu'il ne faut pas s'étonner après cela, si Spinoza faisant entrer ainsi dans la composition de

498 PARALLELE DU SPINOS.
la nature de son Dieu , tout
ce qui est réel en quelque
façon que ce soit , il y trou-
ve des pierres , des métaux ,
des vegetaux , des animaux ;
& si enfin , il ne trouve rien
hors de son Dieu ainsi bâti.

Aulieu que Monsieur Descartes ne prend le mot de perfection , dans la définition de Dieu , que pour marquer excellence & une excellence infinie ; car il prétend que Dieu possède tellement une infinité de perfections que chacune d'elles est encor d'une excellence infinie , & qu'elle exclut absolument tout défaut ; & ainsi Monsieur Descartes n'a garde de tomber dans l'extravagance de doner à Dieu une nature bigarée de pierres , de plantes , d'animaux , d'astres , de Planettes , &c. puisque cha-

AVEC LE CARTISME. 499
cun de ces êtres n'est que d'une perfection fort mince, fort bornée, & qui marque une infinité de défauts.

Qu'on juge donc après cela, si les principes de Monsieur Descartes ont produit le Spinozisme; & si malgré l'opposition que nous venons de faire voir entre ceux là & celui-ci, on hésite encore sur ce chapitre, qu'on s'en raporte du moins à Spinoza lui-même, qui bien loin de s'être servi des principes Cartesiens, ne fait pas de difficulté de les traiter d'inutiles & d'absurdes :
Non dubitavi affirmare rerum naturalium principia Cartesiana inutilia esse, ne dicam absurda.
Epist. 70.

R r

A N A L I S E

OU IDE'E ABREGE'E
DE LA PREMIERE PARTIE
DE LA REFUTATION
D E S P I N O S A.

*Où l'on fait voir qu'elle comprend
le renversement de tout
son Système.*

I. **J**E suis, je ne suis pas
simple ; je suis com-
posé de deux êtres ;
d'un être pensant , & d'un
être étendu.

II. Ces deux êtres sont
si difereus l'un de l'autre ,
qu'on peut les concevoir, non
seulement l'un sans l'autre :
mais même avec exclusion
l'un de l'autre,

1°. Ce ne sont donc ni des ma-

R r ij

nières d'être l'un de l'autre ; ni des modifications d'une même substance ; car deux manières d'être d'une même substance ne peuvent être conçûes parfaitement sans relation l'une à l'autre : je veux dire sans l'idée de la substance dont elles sont manières.

III. Chacun de ces êtres peut être conçu seul , sans rapport à quoi que ce soit , sans le secours de l'idée d'aucun autre être.

1°. Donc , par la même raison , ils ne sont manières d'être de quoi que ce soit.

2°. Ce sont donc de vraies substances.

3°. Il est donc faux qu'il n'y ait dans l'Univers qu'une substance , ce qui est l'unique fondement de Spinoza.

4. Il est aussi faux que l'être

étendu & l'être pensant ne soient que des manières d'être de Dieu.

IV. Je sens bien que je suis, dans ce moment que je parle ; mais je ne sens pas, & ne puis pas m'assurer que je puisse en dire autant dans un quart-d'heure ; je ne puis répondre de la durée de mon être pendant quelques moments.

1. Il faut donc bien que je ne me sois pas donné l'être ; puisque je puis si peu répondre de sa conservation.

2. L'auteur de mon être est donc un être fort différent de moi.

3. Mais puisque je suis composé de substances, je ne dois pas douter que l'Auteur de mon être ne soit aussi substance.

4. Il y a donc du moins trois

R r iij

fortes de substances dans la nature ; celle de l'être pensant , celle de l'être étendu, & celle de l'Auteur de l'un & de l'autre.

V. Composé de deux êtres si différens, je vois bien cependant que je ne suis homme complet que par la perfection de leur union , & que leur union ne consiste que dans la correspondance mutuelle de leurs impressions.

1. Il faut donc que l'Auteur de mon être , quel qu'il soit, ait pû former cette union, & qu'il puisse encore à tous momens , entretenir cette mutuelle correspondance entre ces deux êtres. Mais quel doit-il être pour cela ?

2. Il s'agit d'aprocher des êtres qui sont à une extrême distance l'un de l'autre ; de

Surmonter l'oposition de leurs natures, & d'aliér des substances naturellement inaliables : quelle puissance cela ne demande-t'il pas ? & peut-on attribuer cet éfet au penchant naturel de ces deux êtres ?

3. Il s'agit d'établir des loix pour leur union, & de les observer ponctuellement, tant qu'elle dure : & ainsi il faut conoître tous les changemens qui arrivent pendant la vie à ces deux êtres ; quelle intelligence, quelle pénétration, quelle sagesse, quelle liberté ne faut-il pas pour cela ? & une nature aveugle & nécessaire, ou même une intelligence bornée en est elle capable ?

4. Enfin il est question de produire dans ces deux êtres, & dans tous les autres sembla-

bles qui ont composé, ou qui composent les hommes de tous les tems & de tous les lieux ; tous les changemens qui leur arivent pendant leur durée, & d'y former tous les jours mille diverses impressions : quelle immensité, quelle éternité, quelle supériorité audeffus de ces deux Estres, ne faut-il pas pour cela ? & le *hazard*, ou un *enchaînement de causes nécessaires*, en sera-t il capable ?

5. Je vois donc clairement que l'Auteur de mon être doit être une intelligence infinie & sans bornes ; infiniment sage, infiniment libre, infiniment puissante, immense, éternelle, infiniment supérieure à l'Estre pensant, & à l'Estre étendu. Mais qu'est-ce qu'une telle intelligen-

ce , si ce n'est Dieu ?

6. Et ainsi cette proposition: *Je suis , donc il y a un Dieu , infiniment puissant , sage , libre , &c.* ne m'est pas moins évidente que celle-ci ; *je pense , donc je suis.*

VI. Mais ce n'est pas là l'unique preuve que mon être me fournit de l'existence d'un Dieu infiniment puissant , sage , libre , &c. Il n'y a pas une de mes facultez spirituelles & corporelles , qui ne m'en donne quelqu'une ; le détail des organes de mon corps en contient un grand nombre ; toutes ses parties , ou pour parler avec un Prophete , *Tous mes os me disent qu'il n'y a nul être semblable à mon Dieu , & qu'il est infiniment parfait.*

Spinoza lui-même ne lui dispute pas cette définition.

1. D'où vient donc , qu'il le fait *agir à l'aveugle* , sans vûë , sans dessein , par un emportement nécessaire & dépendant de *loix fatales & inviolables* ; en un mot, à la manière des machines ?

2. D'où vient *qu'il lui ôte toute liberté & toute sagesse* ?

VII. Dès que Dieu est l'être infiniment parfait , il est sage & libre ; puisque la sagesse & la liberté sont des perfections, & que leur défaut est une vraie imperfection. Dès que Dieu est l'Estre infiniment parfait , il se suffit pleinement à lui-même.

1. Il n'est donc déterminé à agir par rien qui lui soit étranger.

2. C'est donc avec une vraie liberté d'indifference , qu'il fait tout ce qu'il fait.

VIII. L'être infiniment parfait est sage & libre.

1. Il ne fait donc que ce qu'il lui plaît, & en la manière qu'il lui plaît.

2. *La production des êtres ne lui échape donc pas malgré lui.*

3. *Il est donc maître des Loix de la nature, & il en peut faire des exceptions quand bon lui semble.*

4. *Il peut donc faire des Miracles.*

5. *Donc la possibilité des Miracles ne renverse pas l'essence Divine.*

6. *Il y a donc une Providence fondée sur des loix parfaitement libres.*

IX. L'être infiniment parfait est sage & libre.

1. Il ne peut donc agir que pour une fin.

2. Il ne peut se proposer d'au-

tre fin dernière que lui-même. Cette autre fin lui seroit ou supérieure, ou inférieure. Il ne peut agir pour une fin qui lui soit supérieure; il n'y a rien au-dessus de lui. Il peut encore moins agir pour une fin qui lui soit inférieure. Il y auroit là de l'imperfection, & il ne seroit pas l'être infiniment parfait.

X. Dieu n'agit que pour lui.

1. Puis donc qu'il m'a fait, & que je le reconois pour l'Auteur de mon être; il m'est évident qu'il ne m'a fait que pour lui.

2. Et puisque la meilleure partie de mon être est capable de connoissance & d'amour, il m'est clair qu'il ne m'a fait que pour le connoître & l'aimer.

DU I. TRAITE' SIX

XI. Dieu ne m'a fait que pour le conoître & l'aimer.

1. Il est donc certain qu'en vertu de ma création, je contracte envers Dieu ces deux sortes de devoirs à double titre; Titre de soumission; & titre de reconnoissance.

2. Il est donc faux que je sois naturellement sans devoirs & sans Loi, comme le prétend Spinoza.

3. Faux que ni la nature, ni la raison ne m'apprennent d'obéir à Dieu.

4. Faux que l'obéissance ne soit que pour les stupides, & non pour les personnes éclairées.

5. Faux que je puisse, sans péché, haïr Dieu.

XII. Dieu ne m'a fait que pour le conoître & l'aimer.

1. Il est donc visible que c'est en cela que Dieu fait confi-

512 A N A L I S E
ster son culte & la vraie Religion.

2. Il est donc faux qu'il soit indifferant quels sentimens on a de Dieu, de la Religion, & de son culte, comme l'enseigne nôtre Impie.

3. Faux qu'on ne puisse avoir, sur cela, de sentimens qui ne soient agréables à Dieu & que les Magistrats ne doivent agréer & permettre.

XIII. Dieu en vertu de sa création m'a fait des loix & donné des préceptes.

1. Il est donc faux que je ne sois pas libre. Un être infiniment sage, ne fait point de commandement à des êtres nécessaires, de faire ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire; & d'ailleurs il seroit indigne d'une sagesse infinie, de ne faire l'homme que pour en

DU I. TRAITE'. 513
être aimé d'un amour em-
porté, aveugle & brutal.

Enfin j'ai de ma liberté ou
de mon indifférence à opter
entre deux partis, la même
certitude que j'ai de mon exi-
stence par ma pensée.

XIV. Dieu en vertu de
sa création m'a fait des Loix.
Or un être infiniment sage
& parfait, ne fait point de
Loix, pour n'être pas obser-
vées; & il ne peut laisser, ni
leur observation sans récom-
pense, ni leur inobservation
sans peines.

1. Il est donc faux que ce soit
un abus de regarder Dieu comme
un Législateur, qui fait observer
ses Loix, par la vue des promes-
ses & des menaces, des peines &
des récompenses.

XV. En vertu de ma créa-
tion, Dieu m'a fait des Loix,

1. Il est donc bon, juste, droit & réglé de les observer : & je ne puis les violer sans peché, sans injustice, sans désordre, sans dérèglement.

2. Il est donc sûr (quoi qu'en dise Spinoza) qu'indépendamment de toutes conventions humaines, & de toutes ces lois de nôtre droit ; il y a du Juste, & de l'Injuste, du Droit & du Faux, de l'Ordre & du Désordre, du Bien & du Mal moral, ou du peché, & les diverses parties de ces alternatives, ont des différences essentielles indépendamment du caprice des hommes.

3. Il est donc faux que le peché soit impossible.

4. Faux que l'homme soit incapable de louange & de blâme, de mérite & de démerite ; puisque capable d'observer ou de violer

Violent ces loix, il est dés-là capable de *Justice* & d'*injustice*, & par consequent de *louange* & de *blâme*, de *mérite* & de *démerite*.

5. Faux que le droit naturel de l'homme s'étende aussi-loin que ses forces; qu'il permette tout ce qu'on desire & ce qu'on peut; & qu'il n'interdise ni la discorde, ni la haine, ni la colère, ni la fraude, &c.

6. Faux que le droit Divin n'ait commencé que par le transport que nous avons fait à Dieu de nôtre droit naturel; le droit Divin a commencé dès le premier moment de nôtre être.

7. Faux qu'avant ce chimerique transport, nous puissions, sans péché, haïr Dieu & le Prochain.

X V I. Dieu m'ayant fait pour le conoître & pour l'aimer, je devrois éprouver une

S f

merveilleuse facilité dans l'exercice de ces devoirs : & cependant j'y sens des peines extrêmes ; j'ai un corps qui ne me donne que des idées sensibles ; qui ne me parle que des corps qui l'environnent, & qui m'en parle si agréablement , que je ne songe qu'à eux, & que je ne puis naturellement me défendre de les aimer.

1. Il faut donc que je sois déchû de l'état de perfection où Dieu m'avoit créé ; car il est inconcevable qu'un être infiniment sage , tel qu'est mon Auteur , ne m'ait fait que pour le conoître & l'aimer ; & qu'en me créant , il m'ait rendu si dépendant de mon corps, que j'en reçoive, malgré moi de continuels obstacles à son amour. C'est un

désordre & une contradiction dont l'être infiniment parfait n'est point capable.

2. C'est donc une extravagance à Spinoza de dire, qu'il ne convient pas plus de perfection à la nature humaine, que ce qu'elle en a presentement, & que ce que Dieu lui en donne en consequence des loix immuables de la nature.

3. Extravagance, de traiter de *fiCTIONS d'esprit*, le peché originel & la corruption de la nature.

4. Extravagance de soutenir que nous n'avons nul besoin d'un Reparateur, & d'un Mediateur auprès de Dieu.

XVII. Je suis fait pour conoître & pour aimer Dieu; & les impressions sensibles que je reçois des corps, me détournent sans cesse de l'aquit de ces devoirs.

1. Je suis donc obligé d'évi-

Si ij

ter ces impressions & de fuir ces corps tout autant que je le pourai.

2. Il ne faut donc que de la raison pour s'apercevoir que j'ai peu d'obligations plus essentielles que celles de la retraite, de la solitude, de la privation des plaisirs, de la mortification des sens, du renoncement aux objets trop sensibles.

3. Quelle joie donc pour moi, de reconôître que ces obligations sont celles-là-même qui font l'essentiel de la Morale de J E S U S - C H R I S T, dont j'ai fait profession ?

XVIII. Je suis un être pensant si diferent de Dieu, & de tout autre être, que je puis me concevoir sans penser à Dieu, ni à nul autre Estre, & m'assurer de mon existen-

ce , en tant que pensant , sans être assuré de celle de Dieu , ni de quoi que ce soit.

1. Je ne suis donc point (comme Spinoza le prétend) *une manière d'être ni de la Divinité*, ni de nul autre être.

2. Je ne suis donc ni un attribut , ni une manière d'être de l'étenduë.

3. C'est donc une fausseté que de dire , comme fait Spinoza , *que mon ame change substantiellement à mesure que mon corps change.*

4. Autre fausseté *qu'un homme dans une extrême maladie , n'ait pas la même ame qu'il avoit en santé.*

5. Fausseté enfin , *que par la destruction du corps , l'ame perisse en partie , dans les Philosophes , & sans ressource dans les stupides : ce qui n'a nulles parties ne peut*

perir par parties ; & ce qui n'a nulle étenduë, ne peut perir par la destruction d'un corps étendu.

6. L'esprit de l'homme est donc parfaitement immortel.

X I X. Je suis immortel.

1. Je ne suis donc pas fait pour cette vie courte & passagere ; mais pour une vie éternelle :

X X. L'Être infiniment parfait ne peut se dispenser de récompenser la justice , & de punir l'injustice ; il ne le fait pas en cette vie.

1. Il le fera donc dans l'éternité , & pendant l'éternité. ^a

2. Il y a donc une éternité heureuse & une éternité malheureuse : *Il y a*, en un mot, *un Paradis & un Enfer*, & ce

^aVoiez la I. Partie du II. Traité de la conoissance de soi-même. Reflexions huitièmes sur la fin.

ne font point-là de *vaines terreurs*, dont on éfraie les enfans & les esprits trop credules.

3. L'homme doit donc mettre tous ses soins à rendre son éternité hureuse.

X X I. L'homme ne peut rendre son éternité hureuse, qu'en observant la Loi de sa création, qui l'oblige à la conoissance & à l'amour de Dieu.

1. Il doit donc tout négliger, tout mépriser, honeurs, plaisirs, interêts, fortunes, établissemens, pour se faciliter l'aquit de ces devoirs; plein de vûës éternelles, il doit devenir inébranlable à tout ce qui n'est que temporel; & soutenir pour la justice, tout ce qui s'apêlé adversité, disgraces, persecutions, douleurs, injustices.

2. Composé de deux êtres, tres-diferens , il doit beaucoup distinguer les interests de l'esprit d'avec ceux du corps : cultiver la vie de l'esprit au préjudice même de la vie du corps : & comme la vie de l'esprit consiste particulièrement dans l'amour de Dieu ; & que les impressions & les passions du corps sont extrêmement oposées à cet amour ; il doit les lui sacrifier sans cesse , & vivre dans un continuel exercice de mortification.

3. Il est donc faux *qu'on n'ait qu'à suivre son penchant , & à s'abandoner à ses passions.*

4. Plus faux encore *que l'amour de Dieu soit joint à toutes nos passions ; & que les passions servent à l'entretenir.*

5. Tres-faux enfin , *qu'être agité*

agité de quelque passion , ce soit être dans l'amour actuel.

XXII. Il ne faut qu'avoir de la raison , & se conoître un peu , pour se croire obligé à tous les devoirs que je viens de marquer ; & il ne faut qu'une mediocre intelligence , pour s'apercevoir que ces devoirs sont parfaitement semblables à ceux que la Morale Chrétienne prescrit.

1. Rien n'est donc plus mal-fondé que de prétendre (comme font les Spinozistes & les libertins ,) *que cette Morale ne soit que d'établissement humain.*

2. Il est donc faux que *cette Morale ne soit qu'un amas d'illusions que l'on fait aux petits esprits.*

3. Faux que *ces regles ne viennent que de la politique , & ces*

T t

§24 ANALISE &c.
*devoirs que de la crainte, de la
superstition & de la crédulité.*

4. Faux enfin, que pour se
mettre au large, il ne faille
que renoncer au Christianif-
me. Il faut de plus renoncer
à la raison, & ne se distin-
guer nullement des bêtes.



EXTRAIT D'UNE LÊTRE
 DE MONSEIGNEUR
 DE FE'NELON,
 ARCHEVÊQUE DUC
 DE CAMBRAY.

Sur la Refutation de Spinoza.

I. L'ÊTRE infiniment
 parfait est un, simple,
 sans composition.

Donc il n'est pas des êtres
 infinis ; mais un être simple
 qui est infiniment être.

Tout infini divisible est
 impossible.

Donc l'infini , dont nous
 avons l'idée est simple.

Donc il est infini par une
 totalité d'être , qui n'est pas
 collective, mais intensive.

L'unité dit plus que le plus

Tt ij

526 T R A I T E^d
grand nombre. Tout nombre
est fini. Il n'y a que l'Unité
d'infinie.

Donc l'être infini en épui-
sant intensivement la totalité
de l'être, ne l'épuise point
collectivement ou extensive-
ment.

20. Il est plus parfait de pou-
voir produire quelque chose
de distingué de soi, que de ne
le pouvoir pas.

Il y a une distance infinie
du neant à l'être. Faire pas-
ser quelque chose de l'un à
l'autre, ne peut être qu'une
action infinie.

Donc il y a une distance in-
finie entre un être fecond &
un être sterile.

Donc tout être qui est steri-
le n'est point infini ; donc l'in-
fini est fecond, c'est-à-dire,
puissant pour faire exister ce
qui n'étoit pas.

Il peut produire quelque chose , puisqu'il est infini.

Il ne peut produire l'infini ; car l'infini est lui-même , & il ne peut se produire soi-même , puisqu'il est déjà.

Donc il ne peut rien produire que de borné , c'est-à-dire , imparfait.

Ce qu'il peut produire aiant des degrés de possibilité & de perfection , qui remontent à l'infini ; aucun de ces degrés n'est infini. C'est le bien ; car c'est l'être : mais c'est le bien imparfait , car c'est l'être borné.

Aucun de ces degrés d'être possible ne détermine l'être infini , aucun ne l'égale. Il n'y en a aucun qui ne demeure à une distance infinie de lui ; le plus élevé qu'on puisse assigner , est infiniment au des-

sous de lui. Donc tous quoi qu'inégaux entr'eux, sont égaux par rapport à lui; puisque tous lui sont infiniment inférieurs, & que l'infini absorbe toutes les inégalitez finies.

Donc l'être infini demeure en lui-même indiferent entre produire & ne produire pas: entre produire un ouvrage à un degré d'être supérieur ou inférieur, entre l'être & le non-être, entre l'être supérieur & l'inférieur. Tous les degrés inégaux entr'eux sont toujours également dans une inferiorité infinie à son égard.

Donc il est libre d'une parfaite liberté d'indiference pour créer ou ne créer pas; pour créer peu ou beaucoup; pour créer un Ouvrage plus ou moins durable; plus ou

moins étendu , & multiplié,
plus ou moins arangé, plus ou
moins parfait.

3°. Dieu est tout degré d'être : mais il n'est pas tout être en nombre.

Le même degré d'être peut être possédé par l'ouvrage de Dieu , avec exclusion de tous les degrés supérieurs , & être en Dieu-même avec d'autres degrés infinis audeffus.

Nous avons vû que l'être infiniment parfait, a parmi ses perfections , celle de pouvoir faire exister ce qui n'est pas ; & de le fixer à un des degrés bornez d'être , que cet être second possède en lui sans bornes. Il ne peut faire des êtres que dans quelque degré correspondant à ceux qui sont en lui sans distinction , par un infini simple & indivisible.

T t iij

Donc il peut communiquer l'être & la perfection à quelqu'un de ces degrés sans se communiquer lui-même.

Il est infini en degrés de perfection, & non en parties: donc il peut produire quelque chose hors de lui, sans ajoûter rien à son infini; puisqu'il n'ajoûte, en créant un nouvel être, aucun nouveau degré de perfection, aux degrés infinis qu'il possède. Donc la création d'un Univers réellement distingué de lui, n'ajoûte rien à son infini, à sa plénitude, & à sa totalité; sa totalité, sa plénitude, son infini ne tombent que sur les degrés d'être & de perfection. La multiplication des êtres dans la création de l'Univers, n'ajoûte rien à ces degrés: mais seulement elle augmente les êtres

DE M. DE CAMBRAY. 531
en nombre. Tout se réduit à
ce principe évident qu'il y a
une différence essentielle en-
tre être infiniment, & être
une collection d'êtres infinis.

Je suis ; je ne suis pas infini ;
donc je ne suis pas Dieu ; je suis
donc un être ajouté à l'infini ;
mais non pas dans le genre
où il est infini. Je ne suis qu'un
ajouté à un, je ne suis qu'un
ajouté à un autre qui est infi-
ment plus un que moi.

Il y a d'autres êtres sembla-
bles à moi, qui sont bornez &
imparfaits : leur nombre dé-
montre leur imperfection ; car
toute pluralité est une collec-
tion : toute collection dit
parties ; qui dit parties, dit
êtres imparfaits, & qui ne sont
pas tout.

Ces parties sont réellement
distinguées les unes des autres.

On conçoit l'une sans concevoir l'autre ; on conçoit l'anéantissement de l'une sans concevoir que l'autre perde rien : & sans diminuer en rien son idée qui est la représentation de son essence.

Il est vrai qu'on ne peut concevoir ces êtres bornés , sans concevoir l'être infini par lequel ils sont :

Mais c'est une liaison d'idées ; comme de la cause & de l'effet , & non une identité d'idées. Tout être borné & produit , est essentiellement relatif à l'être infini qui est sa cause : Il est néanmoins une véritable substance ; car ce que j'appelle substance , c'est ce qui n'est point une circonstance changeante de l'être ; mais l'être même , soit qu'il ait été produit par un autre

DE M. DE CAMBRAY. 533
superieur, ou qu'il soit par sa
propre nature necessaire &
immuable.

Voilà donc des substances
veritables qui ont une cause,
qui n'ont pas toujours été, qui
ont reçu leur être d'autrui.
C'est ce que j'appelle creatures;
l'une est plus parfaite que l'au-
tre, l'une est plus grande que
l'autre; l'une est d'une manie-
re & l'autre d'une autre; l'une
pense, & l'autre ne pense
pas. Donc l'une n'est pas l'au-
tre; donc ni l'une ni l'autre
n'est l'être infini. Donc elles
sont des êtres ajoutez à l'être
qui est infiniment être. On ne
peut rien ajouter à lui au sens
où il est infini. On ne peut rien
concevoir qui soit plus être
que ce qui l'est infiniment:
On ne peut ajouter aucun dé-
gré d'être aux degrés infinis.

334 T R A I T E'
renfermez dans sa plénitude.
Mais comme il n'est qu'un être, on peut concevoir un nombre au-delà de l'unité, & comme il est l'unité infiniment parfaite, il peut faire ce qui n'étoit pas, & le faire à divers degrés bornez au-dessous de son infini indivisible en lui-même.

4°. Toutes les différences qu'on nomme essentielles ne sont que des degrés de l'être qui sont indivisibles dans l'unité souveraine, & qu'elle peut diviser hors d'elle à l'infini dans la production des êtres bornez & subalternes.

L'être infini n'ayant aucune borne en aucun sens, il ne peut avoir en aucun sens ni degré, ni différence soit essentielle, ou accidentelle; ni ma-

DE M, DE CAMBRAY. 535
nière précise d'être, ni modification.

Donc tout ce qui est borné, différentié, modifié, n'est point l'être infini, absolu, universel.

Donc tout être borné, différentié, modifié, ne peut être une modification de l'être infini ; car qui dit infini modifié, dit infini & fini ; la modification n'étant qu'une borne de l'être, & une imperfection essentielle.

Donc tout être modifié & différentié, tout être qui n'est pas conçu sous l'idée claire de l'être immuable, & sans ombre de restriction, est nécessairement un être qui n'est point par soi, un être défectueux, un être distingué réellement de celui qui est essentiellement immuable & immuable en tous sens.

Donc il est absurde de dire que ce qu'on nomme communément les substances créées ne soient que des modifications de l'être. L'infini ne seroit plus tel, s'il avoit un seul instant quelque modification.

D'ailleurs qui dit modifications d'un même être, dit quelque chose qui est essentiellement relatif à cet être même, en sorte que vous ne pouvez avoir aucune idée d'un mode, qu'en le concevant par l'idée même de la substance modifiée; & que vous ne pouvez concevoir un mode sans concevoir aussi les autres modes, qui émanent nécessairement comme lui de la substance modifiée. C'est ainsi que je ne puis concevoir la figure sans concevoir l'étendue à laquelle elle appartient essentielle-

ment ; & que je ne puis concevoir ni la divisibilité ni le mouvement , sans concevoir aussi l'étendue & la figure qui n'est que la borne : d'où je conclus que si les substances qu'on nomme créées , n'étoient que des modifications de l'être infini , on ne pouroit concevoir aucune d'entr'elles sans renfermer dans le même concept formel, ou dans la même idée, l'être infini. Par exemple , je ne pourois penser à une fourmi , sans concevoir actuellement & formellement l'essence Divine ; ce qui est faux & absurde. De plus je ne pourois concevoir une créature sans concevoir les autres par la même idée ; de même que je ne puis concevoir la divisibilité sans concevoir la figure & l'étendue : ni concevoir la vo

lonté de l'être pensant , sans
considerer son intelligence.

Donc les créatures ne sont
pas des modifications d'une
même substance.

Donc elles sont de vraies
substances réellement distin-
guées les unes des autres, qui
subsistent & qui sont diverse-
ment modifiées independan-
ment les unes des autres ; en
forte qu'un corps se meut pen-
dant que l'autre est en repos ;
& qu'un esprit voit la verité,
veut le bien , pendant que
l'autre se trompe , & aime ce
qui est mauvais.

Donc ces substances réel-
lement distinguées entr'elles
subsistent & se conçoivent
dans une entiere independan-
ce reciproque ; quoiqu'elles
ne subsistent , ni ne puissent
être conçues dans aucune in-
depend

DE M. DE CAMBRAY. 539
dépendance à l'égard de la
cause supérieure qui les a fait
passer du néant à l'être.

Donc il y a des êtres qui
sont moins les uns que les au-
tres. L'être & la perfection
sont la même chose. L'être
infini, quoi-qu'un d'une suprê-
me unité, est infiniment être,
puisque il est infiniment par-
fait. Je suis véritablement & je
ne suis pas lui ; je suis infini-
ment moins parfait que lui ;
puisque je ne suis point par
moi comme lui, mais par sa
seule fécondité. L'être qui ne
se conoît pas .& qui ne conoît
pas l'être qui l'a fait, est moins
parfait, il est moins être que
moi, qui me conois & qui co-
nois ma cause.

Donc il y a des degrés in-
finis d'être qui sont tous réu-
nis par une simplicité indivi-

V u

540 T R A I T E' &c.
sible dans l'être infini , & qui
sont divisibles à l'infini dans
les productions de cet être.

Donc les degrez infinis de
l'être pris intensivement n'ont
rien de commun avec la mul-
tiplication extensive de l'être;
Dieu n'étant infini que par les
degrez infinis pris intensive-
ment , qui sont réunis en lui,
& auxquels on ne peut rien
ajoûter ; Enfin la multiplica-
tion extensive de l'être par la
création de l'Univers , n'ajoû-
tant rien à ce genre d'infini
intensif, qui est celui de Dieu.

F I N.

Extrait du Privilege du Roi.

PAR grace & Privilege du Roi. Il est permis à JEAN DE NULLEY, Libraire à Paris, d'imprimer, vendre & débiter un Livre qui a pour titre, *Le nouvel Atheisme renversé, ou Refutation Geometrique du Système de Spinoza par la seule conoissance de la nature de l'homme, Par un Religieux Benedictin de la Congregation de saint Maur;* pendant le tems & espace de huit années consecutives, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer, avec défences à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, sous les peines portées à l'Original. Donné à Paris le 12. jour de Février 1696.

Signé, CHAPPUZEAU.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 16. Février. 1696. P. AUBOUIN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois
le 15. Octobre 1696.

Le Sieur Roulland Libraire, est associé par moitié au present Privilege.

Fautes à corriger

Page	ligne	fautes	lisez.
35	5	bienfaissant	bienfaisant
42	4	le forces	les forces
46	16	cc	ce
59	13	nous vient de nous	vient de nous
72	3	travaillez	travailliez
87	11	pres-rirent	prescrivent
123	5	n ture	nature
139	3	ch que	chaque
169	13	malgrivous	malgré vous
ibid.	14	reconnoissez	reconnoissez
172	2	imaterielle	immatérielle
203	16	étolte	étroite
229	10	afin que tout	afin que de tout
231	15	des exception	des exceptions
235	4	où refutation	refutation
254	10	commentaite	commentaire
267	8	cboses	choses
272	2	fussent mêmes	fussent les mêmes
273	15	cause	cause
339	14	oposée	oposé
354	14	vingt-tième	vingtième
374	5	trente deux éme	trente-deuxième
379	16	dont il est	donc
422	19	qu'il a y	qu'il y a
435	7	av c	avec
453	21	peri	peril

187 Il faut mettre 457. &c ainsi il y a ici 30. chiffres passés, sans qu'il y ait rien d'omis dans le texte.